

Université de Montréal

Le Totalitarisme en Mouvement :
*Propagande, Politique Eugénique et la Création d'un « Homme
Nouveau » dans le Troisième Reich*

par
Maxime Belley

Département de Littérature Comparée
Faculté d'Art et Science

Mémoire présenté à la Faculté des Arts et des Sciences
en vue de l'obtention du grade de Maîtrise
en Littérature Comparée

Décembre, 2009

© Maxime Belley, 2009

Université de Montréal
Faculté d'Art et Science

Ce mémoire intitulé :

Le Totalitarisme en Mouvement :
*Propagande, Politique Eugénique et la Création d'un « Homme
Nouveau » dans le Troisième Reich*

présenté par :

Maxime Belley

a été évalué par un jury
composé des personnes suivantes :

Amaryll Chanady
Président-rapporteur

Livia Monnet
Directrice de recherche

Wladimir Krysinski
Membre du jury

Résumé

Le but de ce mémoire est de poser un regard comparatiste sur les conséquences éventuelles de la politique eugénique totalitaire du Troisième *Reich*, et ce, dans l'optique où ce régime aurait eu la chance de poursuivre ses ambitions à ce niveau. En portant respectivement notre attention sur la structure organisationnelle du NSDAP, de l'État et de l'autorité, sur les étapes spécifiques de l'établissement du totalitarisme hitlérien, sur les diverses techniques de propagande et d'endoctrinement utilisées par les nazis pour accomplir l'unification du peuple allemand, ainsi que sur l'application pratique et le discours relatif à la politique eugénique dans le *Reich* et sur les territoires occupés, nous comprendrons que le mouvement propre au totalitarisme hitlérien, en changeant constamment sa définition respective de l'« élite » et de l'être « dépravé », n'aurait jamais mis fin à la purge raciale de la population sous son joug. Par conséquent, la place de l'« allemand moyen » aurait été quasi inexistante. Le Troisième *Reich*, par élimination et élevage social constant, aurait donc créé un « homme nouveau », basé sur l'idéologie arbitraire et instable du régime et pigé dans les peuples occupés à divers degrés. Au bout de plusieurs générations, cet être nouveau aurait constitué le « noyau racial » de la population d'une nouvelle Europe aryanisée, construite sur le cadavre de la plus grande partie des anciens peuples du continent, incluant le peuple allemand.

Mots clés : Troisième *Reich*, Totalitarisme, Nazisme, Allemagne, Propagande, Endoctrinement, Eugénisme.

Abstract

The aim of this memoir is to examine and compare what could have been the consequences of the Third *Reich's* totalitarian eugenics, considering the context in which this regime had the opportunity to fulfill its political ambitions. In fact, the NSDAP, the state and the authority's structure; the various steps that led to the establishment of the Hitlerian totalitarian regime; the numerous propaganda and indoctrination exercises taken on Nazis in order to achieve the German unification; the practical purposes as well as the eugenics related discourse within the *Reich* and all of the occupied territories, are some of the most important aspects explaining the evolution of the Hitlerian totalitarian movement. These factors clearly demonstrate why a movement that is constantly changing its opinion about the elites and the reprobates could never have put to an end the racial purge that was in place at that time. Consequently, the ordinary German citizen would have been practically nonexistent. The Third *Reich* would therefore have created a new type of people through elimination and by continuously manipulating the notion of class and social ranking. The Nazi conception of power, the state, race, and national unity was based on an arbitrary and erratic ideology that was, to a certain extent, acquired from the invaded people. A great many generations later, this new human being would have represented the main ethnic group of the newly formed Aryan population, a nation built upon the dead bodies of the majority of the ancient people living on the European continent, including the German.

Keywords : Third *Reich*, Totalitarianism, Nazism, Germany, Propaganda, Indoctrination, Eugenics.

Table des Matières

Introduction.....	P.01
-------------------	------

Chapitre Premier :

Structure Organisationnelle du National-Socialisme.....	P.07
---	------

- <i>L'héritage de la Grande Guerre</i>	P.09
---	------

- <i>Organisation au sein du NSDAP</i>	P.16
--	------

- <i>La prise du pouvoir</i>	P.22
------------------------------------	------

- <i>L'État et sa structure</i>	P.25
---------------------------------------	------

- <i>L'élite précaire</i>	P.30
---------------------------------	------

Chapitre Deuxième :

La Mise au Pas de l'Allemagne.....	P.37
------------------------------------	------

- <i>Propagande d'unification et mythes nazis</i>	P.39
---	------

- <i>L'anesthésie du peuple allemand</i>	P.47
--	------

- <i>Le monstre concentrationnaire</i>	P.50
--	------

- <i>Le corps de la Nation</i>	P.57
--------------------------------------	------

Chapitre Troisième :

La Sélection Artificielle.....	P.65
--------------------------------	------

- <i>L'« homme nouveau » du Troisième Reich</i>	P.67
---	------

- <i>Terreur et extermination : Mesures « négatives »</i>	P.73
---	------

- <i>Élevage et sélection artificielle : Mesures « positives »</i>	P.81
--	------

- *L'« État aryen »*.....P.88

- *Le Reich hypocondriaque*.....P.96

Conclusion.....P.103

Bibliographie.....P.IX

Liste des Figures

Figure 1.1.....	p.17
Figure 1.2.....	p.27
Figure 1.3.....	p.35
Figure 3.1.....	p.84
Figure 3.2.....	p.97
Figure 3.3.....	p.98

*Aux victimes de la guerre... de tous les camps et de tous les
temps...*

Je tiens personnellement à remercier...

Ma directrice de recherche, Madame Livia Monnet, pour son enthousiasme, sa précieuse aide académique et ses conseils toujours enrichissants.

Ma mère Helen, pour son soutien moral et financier, ainsi que pour toute l'aide qu'elle m'apporta en tant que première lectrice.

Mon père Serge, pour son soutien moral et financier tout au long de mes études.

Ma copine Véronique, pour m'avoir encouragé et parfois même... endurée en période de stress.

Merci, je vous suis tous grandement reconnaissant!

Introduction

Celui qui ne comprend le national-socialiste que comme un mouvement politique, n'en sait pas grand-chose. Le national-socialisme est plus qu'une religion : c'est la volonté de créer un nouvel Homme.

**Adolf Hitler,
Hitler m'a dit**



Des milliers d'ouvrages ont été écrits à propos du Troisième *Reich* depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Certains abordèrent la question militaire ou génocidaire, ou encore, portèrent leur attention sur des personnalités singulières du régime (Hitler, Himmler, Goebbels, Göring, Heydrich, etc.) ou sur des branches précises de l'appareil nazi (*Sturmabteilung, Schutzstaffel, Lebensborn, Ahnenerbe, Hitler-Jugend*, etc.) ; d'autres, investirent plutôt son côté politique ou idéologique. Parmi cette multitude d'ouvrages, peu se sont cependant véritablement attardés sur le rôle de l'allemand moyen et le destin de sa communauté, dans le cas où la stratégie de conquête nazie eut été triomphante. C'est sur ce problème que nous anglerons notre attention lors de cet ouvrage.

Or, en nous basant à la fois sur le discours nazi – que ce soit celui d'Hitler dans *Mein Kampf* ou celui d'autres nazis hauts gradés lors d'ordres ou d'entretiens – ainsi qu'en dirigeant notre regard sur une multitude de faits survenus dans les dernières années du régime, nous tenterons de déduire jusqu'où les pratiques nazies seraient allées en matière de « ménage racial » si le *Reich* eut été victorieux. Pour bien cerner cette question, nous devons toutefois emprunter divers chemins nous permettant de saisir adéquatement l'ampleur et l'étendue du propos, et ce, même si nous devons parfois

réduire la complexité de certains aspects, sans quoi, tout deviendrait trop lourd. Dans l'ensemble, nous nous poserons donc trois grandes questions pour parvenir à nos fins :

1 : Quelle sera la constitution de l'institution totalitaire nazie? 2 : Comment la propagande étatique a-t-elle été utilisée pour unir le peuple allemand une fois l'État mis sur pied? 3 : Quel était le but final de la politique eugénique du Troisième *Reich*, ainsi que la place respective réservée aux Allemands dans la société à venir? Telles seront ainsi les trois principales questions que nous soulèverons, et en y répondant, nous montrerons notamment que l'unification populaire et la purge des éléments « dépravés » de la société seront deux phénomènes indissociables de l'émergence de l'élite allemande. Aussi, comme il existe un lien indubitable entre l'accomplissement de la figure de l'Aryen et l'anéantissement de l'autre, nous observerons jusqu'où cette corrélation se rend. Effectivement, où se termine l'aryen et où commence l'« autre » selon la *Weltanschauung* nazie? Nous verrons à ce propos que selon la conception que la population se fit de ces deux figures, le lien sera beaucoup plus étroit que tous l'entendaient : l'« autre » fut ancré dans le peuple allemand à un degré jamais imaginé par ce dernier. Mais ça, la propagande ayant permis l'accession des nazis au pouvoir ne le disait pas.

1 : Quelle sera la constitution de l'institution totalitaire nazie? Dans la première partie de ce travail, nous ferons d'abord l'historique de la création de l'appareil totalitaire national-socialiste, pour subséquemment y décrire sa constitution. Suite à l'explication des sources principales de l'émergence du totalitarisme en Allemagne – sources prenant grandement racine dans la Première Guerre mondiale – nous nous baserons sur la conception d'Hannah Arendt pour expliquer le phénomène appliqué au Troisième *Reich*, et ce, avant d'adapter son schéma à d'autres contextes que ceux

qu'elle observe. Dans ce chapitre, nous observerons ainsi comment l'Allemagne nazie procéda à la destruction des structures du gouvernement précédent, et comment elle les remplaça par d'autres, moins stables, mais possédant maints avantages que nous étudierons. Ici, nous porterons notre regard à la fois sur la structure stratifiée « en oignon » – pour emprunter le terme d'Hannah Arendt – du NSDAP et du gouvernement, avant de retrouver une forme similaire appliquée dans l'organisation autoritaire du régime, ce qui nous aidera grandement à comprendre le phénomène de renouvellement racial promu par ce régime, lors du chapitre final.

2 : Comment la propagande étatique a-t-elle été utilisée pour unir le peuple allemand une fois l'État mis sur pied? Dans la seconde partie, nous observerons concrètement la propagande relative à l'unification du peuple, concept associé directement à la purge des indésirables. Nous concentrerons ainsi nos efforts sur les diverses techniques de soumission et d'endoctrinement employées lors de la mise au pas de la société allemande en 1933-34 : destruction du *Reichstag*, autodafés artistiques et littéraires, mise en place de l'ennemi unique, application sociale des théories de Pavlov du réflexe conditionné, etc., ce qui nous permettra de mieux comprendre le phénomène d'unification populaire lors du Troisième *Reich*. Comme cette action fut le préalable à la création d'un nouveau type d'homme dans la société allemande – l'« homme nouveau » allemand –, ainsi qu'à l'éradication des indésirables, il est normal et nécessaire que nous passions par la phase préparatoire d'unification avant de finalement attaquer ce sujet complexe.

L'étude du problème à ce niveau ne pourra cependant prendre tout son sens que si l'unification du peuple et la destruction de l'« autre » sont vues parallèlement. Or, nous analyserons « le lien étroit unissant la figure de l'aryen et la destruction de

l'Autre »¹, tout en saisissant les grandes thématiques qui permirent au ministère de la propagande de Goebbels de conditionner la masse allemande, et ce, en lui fournissant des idéaux dynamiques. Les points analysés dans le premier chapitre nous seront ici d'une grande utilité, car la forme de la société totalitaire, très contraignante pour le peuple, sera à elle seule une des, sinon la plus puissante forme d'unification du Troisième *Reich*.

3 : Quel était le but final de la politique eugénique du Troisième *Reich*, ainsi que la place respective réservée à l'élite et à l'« Allemand moyen » dans la société à venir?

C'est donc lors du dernier chapitre que nous nous intéresserons à la création de l'« homme nouveau » d'Allemagne, être « aryanisé » et nazifié, incarné par l'élite SS et puisant sa source dans la jeunesse longuement endoctrinée par les institutions étatiques. Nous observerons les critères de sélections SS, leur chemin dans le régime, et les caractéristiques de cette élite nazie. Avec l'aide de maintes preuves à l'appui tirées des chapitres un et deux ou de l'histoire, nous expliquerons ensuite comment la constitution même du totalitarisme allemand contraindra le régime à être en constant mouvement pour pouvoir garder son emprise sur son peuple et sur celui des territoires occupés. Selon la logique des mesures « négatives » et « positives » prises par les nazis pour faire ressortir cette élite, nous comprendrons qu'une fois la guerre gagnée, ils auraient continué leur purge au sein même du peuple qui l'a porté au pouvoir, en éclaircissant ses rangs des éléments imparfaits, et ce, par le biais de critères de sélection de plus en plus stricts et sévères. Tout comme sa représentation autoritaire fut en changement perpétuel, passant des échelons racialement moins aptes (SA), vers

1 : Matard-Bonucci, Marie-Anne, 2000, « L'Homme Nouveau dans l'Europe Fasciste (1922-1945) ». In *L'Homme Nouveau dans l'Europe Fasciste (1922-1945) : entre dictature et totalitarisme*, sous la dir. de Matard-Bonucci, Marie-Anne, Milza, Pierre, Paris, Fayard, p.18.

l'élite (SS, puis SD, puis RuSHA), nous verrons que la place de l'Allemand moyen aurait été moindre que celle accordée aux êtres considérés comme « Aryens », sans considération pour leur pays d'origine.

Finalement, nous comprendrons que le but nazi, en se basant sur le mensonge et sur l'instabilité de sa structure organisationnelle en « oignon », fut de créer arbitrairement une « race nouvelle ». Cette création s'appuya cependant davantage sur l'élimination de l'entourage inapte de cette « race » – donc de façon « négative » – qu'en faisant ressortir ses propres traits – donc de façon « positive ». Comme nous le verrons, la structure fébrile et le déplacement constant du pouvoir effectif de l'État vers l'élite nous guideront vers cette affirmation : le totalitarisme, une fois ses buts éventuellement atteints, n'aurait réservé aucune place à la plus grande partie du peuple allemand. Ses critères d'« aryanité » étant constamment resserrés, nous comprendrons, avec l'aide de maints auteurs et faits, que l'institution nazie d'Hitler aurait autant fini par se retourner contre son peuple dans la victoire, que ce qui fut dans la défaite. L'épuration n'aurait, à proprement parler, jamais connu sa limite. La structure même de l'État et les décisions illogiques des nazis trahiront ce suicide national avant même qu'il n'ait débuté, et c'est ce que nous comprendrons.²

2 : Comme l'explication de notre propos s'avère très complexe et implique une profonde mise en contexte, patience devra être exigée de la part du lecteur. Ce n'est que lors du Troisième chapitre que les conclusions de notre propos commenceront à se faire sentir. Il ne faut donc jamais oublier que sans le contexte global incroyablement lourd de faits, il serait impossible de bien cerner la globalité et la gravité du tragique sujet qui nous intéresse.

Structure Organisationnelle du National-Socialisme

La révolution n'est pas achevée, elle ne peut jamais être achevée. Nous sommes le mouvement, nous sommes la révolution perpétuelle. Nous ne nous laisserons jamais fixer et figer.

**Adolf Hitler,
Hitler m'a dit**



our comprendre les causes profondes ayant contribué à l'avènement du Troisième *Reich*, il faut d'abord connaître les enjeux principaux, mais surtout, le dénouement de la Première Guerre mondiale, conflit qui chamboula jusqu'à ses racines l'ordre Européen préétabli. Sans la compréhension préalable des troubles et des nouvelles menaces engendrées dans l'imagerie allemande suite à la défaite de novembre 1918, l'étude du totalitarisme nazi serait vaine. Il faut donc toujours garder en tête le fait que les conséquences de la Première Guerre mondiale conditionnèrent l'époque qui s'ensuivit, et ce, tant en Allemagne que dans le reste du monde. Les succès et les erreurs commises par les deux camps, ainsi que le dénouement de cette guerre, sont donc des éléments dont la connaissance est indispensable pour comprendre le conflit qui éclatera en 1939. Sans ces données essentielles, il serait difficile de cerner adéquatement les raisons qui amenèrent le *Führer* allemand et dictateur Adolf Hitler à créer cette scission entre l'Allemagne nationale-socialiste et la majeure partie du monde.

La Grande Guerre marqua donc non seulement de son sceau le monde politique qui allait suivre l'armistice; elle engendra l'avènement de la guerre moderne,

accompagnée de ses techniques nouvelles et destructrices. Alors, la propagande allemande joua pour la première fois un rôle immense afin de contenir les masses et retarder la défaite du Deuxième *Reich*. Toutefois, les procédés propagandistes de cette guerre ne sauraient être comparables, en termes qualitatifs et même, quantitatifs, à ceux de la guerre qui éclaterait un peu plus de vingt ans suivant son terme. Durant la Première Guerre mondiale, les alliés remporteront finalement le combat psychologique, leur propagande étant plus efficace que celle des Allemands. Par contre, durant la Deuxième Guerre mondiale, ils frapperont un mur face au zèle et au conditionnement inégalé de leurs ennemis nationaux-socialistes. Pour comprendre ce changement radical, un bref retour dans le passé s'impose.

L'héritage de la Grande Guerre

Lorsque la guerre fut déclarée en 1914, Adolf Hitler, alors anonyme, se rendit, aux côtés de milliers d'enthousiastes bavarois, sur l'*Odeonplatz* de Munich pour fêter ce « grand jour ». Fier de son acceptation dans l'armée de Bavière alors que son Autriche natale l'avait refusée pour constitution trop faible, il trouva sa place au sein du *Königlich Bayerisches Reserve-Infanterie Nr.16*, où il remplit, durant la plus grande partie du conflit armé, le rôle d'Estafette. Durant cette période qui marqua profondément sa *Weltanschauung*, il apprit beaucoup sur la conduite d'une guerre et la relation gouvernement/soldats – celle-ci étant grandement représentée sur le front par la propagande. Plus tard, en 1924, suite à son putsch manqué, il décrira la vision qu'il en eut dans *Mein Kampf*, qu'il écrivit en captivité dans la forteresse de Landsberg :

Somme toute, existait-il chez nous une propagande? Je ne puis malheureusement que répondre par la négative. Tout ce qui a été

effectivement entrepris dans ce sens était à tel point insuffisant et erroné dès le principe, que c'était tout au moins parfaitement inutile sinon souvent carrément nuisible.³

Ses remarques à propos de la propagande allemande de l'époque sont, à l'instar de celle-ci, presque toutes négatives. Il dénigre entre autres la représentation fautive que son pays renvoyait de l'ennemi qu'il allait combattre – loin d'être aussi lâche qu'elle le laissait entendre. Ces affirmations mensongères eurent pour conséquence directe d'alimenter la méfiance des soldats à l'égard des messages venus du gouvernement ou de l'état-major. Or, comme tout combattant sur la ligne de front est soumis à la propagande adverse, Hitler eut grandement l'occasion d'étudier celle du gouvernement anglais, beaucoup plus effective, car, selon ses dires, « psychologiquement rationnelle »⁴. L'utilisation de la propagande en temps de guerre deviendra d'ailleurs une fascination pour Hitler, persuadé qu'il livrerait lui-même un meilleur produit que les propagandistes du *Kaiser*. Dès lors, tout l'apprentissage qu'il fera à propos de cette technique de persuasion massive, il le mettra en pratique bien avant le conflit qui éclatera en 1939 : lorsqu'il aura mainmise sur le *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei* (NSDAP), dès le début des années 1920. Alors, il aura compris que c'est dans ce vecteur de communications entre dirigeants et masse que se dissimulera la clé de voûte vers la domination.

Alors que les belligérants s'entendaient sur le fait que la guerre devait être et serait brève, celle-ci finit, à l'ouest du moins, par dégénérer en un front stagnant de la Mer du Nord à la Suisse, laissant place à une guerre d'usure atroce, une saignée commune qui en emporta des millions sans bénéfice stratégique ou territorial majeur. Cependant, en 1917, les perspectives s'améliorèrent apparemment pour les Puissances

3 : Hitler Adolf, *Mon Combat*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1979, p.178.

4 : Ibid, p.182.

centrales avec la venue de la Révolution d'Octobre, éliminant rapidement le front oriental long de plusieurs milliers de kilomètres, à leur profit net. La guerre sur deux fronts ainsi terminée pour l'Allemagne, l'effort ultime se déplaça vers l'ouest. Suite aux 3 offensives majeures de 1918 (*Michel, Georgette et Blücher-Yorck*), menées par Hindenburg et Ludendorff, ainsi qu'au débarquement américain sur le vieux continent, l'empire du *Kaiser* Wilhelm II, exténué moralement, s'affaissa peu à peu. C'est ainsi que le 11 novembre 1918, poussé par les mutineries de marins et par maintes révoltes populaires – deux actes nourris par les milieux de gauche – l'empereur allemand et roi de Prusse abdiqua avant de se réfugier en Hollande. Quant à Hitler, récemment gazé à l'ypérite et en convalescence à l'hôpital psychiatrique de Pasewalk, cette défaite marquera ses idéaux au fer rouge, tout comme les millions d'Allemands qui se laisseront séduire par la tristement célèbre *Dolchstosslegende*. Celle-ci alimentait l'idée que l'Allemagne ne fut pas battue sur le front militaire, mais par l'arrière, plus précisément par les milieux gauchistes et sociaux-démocrates. À ces deux boucs-émissaires, viendront s'ajouter les juifs : les « embusqués du peuple élu »⁵, tel qu'Hitler les appela dans son seul ouvrage. Ensemble, ces « criminels de novembre » allaient ainsi devenir les grands responsables de la défaite. Ce trio sera de ce fait l'élément à pointer du doigt tout au long de la République de Weimar, ce qui prépara amplement le terrain pour la venue du Troisième *Reich*. Hitler, opportuniste chevronné, se servira tout au long de son ascension de la haine refoulée du peuple à cet égard, et ce, afin de la diriger contre ces trois entités. Il lui fut alors facile, dans ses discours venimeux, de relier une doctrine pensée (Marx) et appliquée (Trotski,

5 : *Ibid.*, p.193.

Zinoviev, Sverdlov, Radek, Litvinov, Kamenev, Uritsky, etc.⁶) par des juifs, à un produit du capitalisme parlementaire, les démocraties, sous cette égide réductrice. Il dira ceci dans *Mein Kampf*, en parlant de l'unification de plusieurs ennemis sous une seule et même forme, technique qu'il pratiquera tant qu'il sera en vie :

En général, l'art de tous les vrais chefs [...] consiste surtout à concentrer l'attention du peuple sur un seul adversaire, à ne pas la laisser se disperser. [...] L'art de suggérer au peuple que les ennemis les plus différents appartiennent à la même catégorie est d'un grand chef. Au contraire, la conviction que les ennemis sont multiples et variés devient trop facilement, pour des esprits faibles et hésitants, une raison de douter de leur propre cause.⁷

Ces trois ennemis, tous « pantins » de la « juiverie internationale » selon le discours nazi, personnifieront donc les « corrupteurs » du peuple allemand et les instigateurs de la révolte de novembre. De nombreuses légendes nées de la défaite seront exploitées de la sorte par le dictateur, mais la *Dolchstosslegende* fut probablement la plus grave de celles-ci. Dans ce terreau fertile que sera pour lui l'Allemagne d'après-guerre, ce jeune caporal restera donc persuadé que la défaite de 1918, davantage interne qu'externe, fut le résultat d'un complot juif international contre l'Allemagne. Voilà une des causes de sa vengeance génocidaire envers le judaïsme.

En quoi la défaite du Deuxième *Reich* peut-elle maintenant nous aider à mieux déchiffrer les causes de l'établissement de la société totalitaire nationale-socialiste? Premièrement, comme Hitler sera un fervent adhérent de la *Dolchstosslegende*, il tentera par tous les moyens de faire en sorte que la division entre le front militaire et le front populaire ne se reproduise pas dans la guerre qu'il préparera depuis des années. Il s'arrangea pour amoindrir cet écart, et ce, par le biais de sa société « totale ». En éliminant la résistance politique et la division populaire, en purgeant les êtres «

6 : http://www.library.flawlesslogic.com/1tsar_fr.htm

7 : Hitler, op.cit., p. 122.

indésirables » de la société, en maintenant la population dans une terreur constante et en pointant un ennemi commun pour le peuple allemand, il gagna grandement sa loyauté – souvent, sa crainte. Avec l'aide d'une habile propagande et d'une institution ferme encadrant la population, mais aussi, par la terreur et les purges, il put établir, au fil de la mise au pas de sa société, ce qui fut qualifié de totalitarisme. L'unité était donc le préalable ultime à concrétiser avant sa guerre : « nous ne parviendrons jamais à la domination mondiale si nous n'avons d'abord au centre de notre rayonnement un noyau de puissance solide, dur comme l'acier. Un noyau de quatre-vingts ou de cent millions d'Allemands formant une unité compacte »⁸, déclarait-il lors d'une conférence privée où Hermann Rauschning, alors président au sénat de la ville libre de Dantzig, assista au milieu des années 1930. Faisant partie intégrante de ce noyau, le dictateur parle, bien évidemment, de l'Allemagne et de l'Autriche, mais aussi, de la Bohême, de la Moravie, de l'Ouest polonais, de même que les États baltes. Tout ceci ne touche cependant que la politique territoriale à l'est. Les ambitions nazies sont bien plus larges. C'est néanmoins ainsi qu'il visait obtenir l'unité, puis la suprématie allemande : en attaquant ces territoires avant de systématiquement les vider de leur population, et ce, tout en concrétisant sa politique du *Lebensraum* en les colonisant. Tout ceci devait par contre commencer par l'unification préalable de l'Allemagne, phénomène complexe et lent, étalé sur toute la durée de son pouvoir et connaissant diverses phases. C'est ce qui nous intéressera grandement lors de ce chapitre et du suivant.

Deuxièmement, il faut comprendre que la révolution bolchévique deviendra, pendant la République de Weimar, une menace constante pour l'Allemagne démocratique,

8 : Rauschning, Hermann, *Hitler m'a dit*, Paris, Nouvelle édition revue et complétée, 1979, p.80.

puisque les visées révolutionnaires mondiales de Lénine s'anglaient principalement vers l'est, en particulier vers l'Allemagne. De plus, en lisant *Mein Kampf* et en écoutant les discours d'Hitler, nous découvrons que ce dernier s'est largement inspiré du bolchévisme pour préparer son arrivée au pouvoir. Comme il le dira lui-même : « j'ai beaucoup appris du marxisme, et je ne songe pas à m'en cacher [...] Ce qui m'a intéressé et instruit chez [eux], ce sont leurs méthodes [...] Tout le national-socialisme est contenu là-dedans »⁹. En d'autres termes, sans cette doctrine – nous n'avons qu'à lire son livre pour valider cette hypothèse – il est fort probable que le national-socialisme n'aurait jamais vu le jour. Le bolchévisme était après tout l'ennemi le plus important d'Hitler après les juifs, « créateurs » et « applicateurs » de cette doctrine en Russie. Il tira ainsi maints enseignements pratiques et organisationnels de ce système pour élaborer à son tour sa vision (parti « travailleur », appropriation du côté « social », monopole de la scène politique nationale, organisations embrassant toute la masse, couleur rouge omniprésente, politique extérieure expansionniste, sans oublier « les sociétés ouvrières de gymnastique, les cellules d'entreprises, les cortèges massifs, les brochures de propagande rédigées spécialement pour la compréhension des masses »¹⁰, etc.). Le communisme appliqué en Russie, résultat du conflit de 14-18, était donc visiblement son inspiration la plus flagrante.

En troisième lieu, il faut comprendre qu'Hitler apprendra beaucoup de la Grande Guerre et de la défaite allemande. Ces événements conditionneront les idéaux qu'il partagera lors des années qui s'ensuivront. Beaucoup d'informations qu'il aura

9 : Ibid., p.254.

10 : Ibid.

retenues de cette époque, surtout celles relatives à la propagande et à la relation gouvernement/soldats, viendront jouer sur ce qu'il fera dans le futur, lorsque qu'il sera chef suprême de l'Allemagne. Alors qu'il aura mentionné que la propagande, en Angleterre, « était considérée comme une arme de premier ordre, tandis que chez [eux,] elle représentait le dernier morceau de pain »¹¹, il s'arrangera pour corriger cette importante lacune qui, selon lui, a coûté cher en sang allemand. La propagande nazie deviendra ainsi omniprésente dans la vie des Allemands vivants sous le Troisième *Reich*.

Puis, en quatrième lieu, il y aura le traité de Versailles et ses retombées néfastes, à longs comme à courts termes, sur l'Allemagne. Les conditions renfermées dans celui-ci, projetant littéralement la collectivité dans un autre système, seront interprétées par une grande partie de la population allemande comme une suite de contraintes honteuses et déloyales. À ce sujet, il ne faut omettre de préciser le fait que l'Allemagne ne fut invitée à la « table de négociation » que pour la signature inconditionnelle du Traité – d'où son surnom de *Diktat* de Versailles par les nationaux allemands. Sous l'égide de la Société des Nations, au lendemain de la guerre, les démocraties auront donc mainmise sur le gouvernement allemand, ce qui alimentera le refus de cette politique peu appréciée par la majorité du peuple n'ayant que très peu connu ce type de régime parlementaire, car la démocratie en Allemagne, sans partir du néant, ne possédait qu'un maigre passé en la matière. Aussi, le Traité lui imputera toutes les responsabilités de guerre ainsi que des mesures de réparation exorbitantes, ce qui essoufflera grandement ce pays et sa population. Cependant, pour l'honneur allemand, les points les plus douloureux renfermés dans ce Traité se

11 : Hitler, *op. cit.*, p. 186.

situaient certes à l'intérieur de ceux relatifs aux amputations territoriales du pays : la remise à la France de l'Alsace-Lorraine, territoires gagnés par Bismarck lors de la guerre de 1870; la terminaison de l'empire allemand d'outre-mer, tant en Afrique qu'en Asie du Sud-est; le recul territorial dans la région du Schleswig, au profit du Danemark (villes d'Aabenraa, Sønderborg et Tønder); la perte des cantons d'Eupen et de Malmédy, devenus alors sous autorités belges; le recul à l'est de la Prusse, dans le *Memelland*. Toutes ces concessions seront très mal digérées par les Allemands. Néanmoins, celle qui les affectera probablement le plus, fut certes le rétablissement de la Pologne aux dépens des territoires à l'est de l'Allemagne, isolant ainsi la Prusse orientale du pays par le biais du corridor de Dantzig, devenue « ville libre ». Toutefois, malgré toutes les promesses hitlériennes, ce combat contre ce Traité n'était en fait qu'un prétexte qu'il sut exploiter pour se hisser au pouvoir, car, comme il l'aura mentionné plus tard : « la lutte contre Versailles [...] est le moyen, mais non le but de ma politique [...] La restauration de l'Allemagne d'avant guerre n'est pas une tâche suffisante pour justifier notre révolution »¹². Les demandes territoriales insatiables d'Hitler à ce niveau seront de ce fait le principal levier précipitant le monde dans le chaos d'une nouvelle guerre.

Voilà donc les principales raisons nous obligeant un retour dans l'ère qui précéda celle de l'expansion du NSDAP. Ces événements sont les sources directes de la naissance et de la popularité prodigieuse du parti nazi. Notre attention ayant suffisamment porté sur les événements antérieurs à l'arrivée sur la scène politique de ce mouvement revanchard, nous pouvons maintenant commencer à nous pencher sur

12 : Rauschnig, op. cit., p.174, 175.

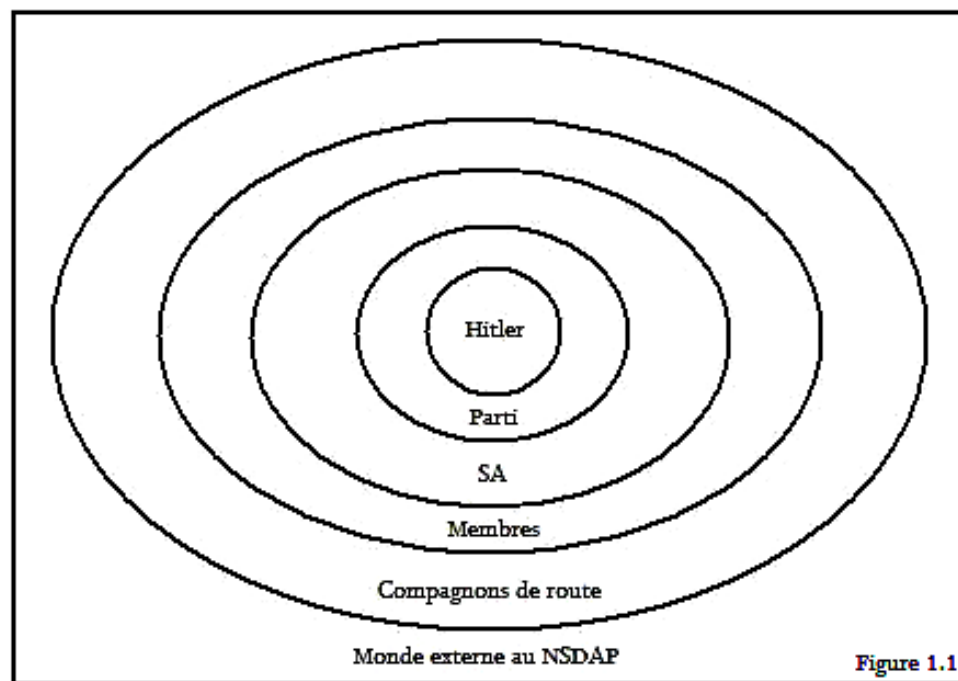
l'organisation au sein du parti, de l'état totalitaire, et de l'autorité nationale-socialiste, préambule inéluctable à l'étude de l'unification allemande.

Organisation au sein du NSDAP

Durant toute l'ère du mouvement nazi, de l'arrivée d'Hitler au sein du DAP en 1919, jusqu'à la chute finale de 1945, le schéma organisationnel au sein du parti, de la nation, puis de l'autorité, n'a cessé d'évoluer ; le pouvoir effectif, quant à lui, n'a cessé de changer de main vers les branches plus « racialement aptes » et dévouées du mouvement. À l'origine, le parti se développe principalement sous la seule initiative d'Hitler, qui détient alors toutes les ficelles du pouvoir interne. Toutefois, il comprit rapidement que son organisation grandissante ne pouvait être gérée que par lui seul. Il dut ainsi répartir les tâches au sein du mouvement. Afin de bien expliquer l'évolution du schéma organisationnel durant l'ère nazie, nous illustrerons en trois parties – chacune appuyée d'une figure – la façon dont les nazis ont réussi à structurer peu à peu leur machine d'endoctrinement. D'abord, nous expliquerons brièvement le schéma en usage du temps du NSDAP, donc avant la prise du pouvoir. Ensuite, nous observerons la division des tâches au sein de la société totalitaire nazie. Finalement, nous nous attarderons sur la manière dont les hautes instances gouvernementales appliquèrent ce même type de système autour de l'autorité étatique.

Ici, nous concentrerons d'abord notre attention sur l'établissement de l'organisation totalitaire durant les années qui précédèrent la prise de pouvoir, alors que le parti était en plein essor. Or, de la manière dont les hautes instances du NSDAP et, par la suite, du gouvernement, ont organisé la division au sein du parti, de l'État, puis de

l'autorité, nous pourrions reprendre les termes avancés par Hannah Arendt, qui décrit ces institutions comme étant divisée sous forme d'« oignon », c'est-à-dire, où chaque strate d'un même domaine se trouve séparée par une autre, la bloquant du contact direct envers les échelons « non limitrophes » inférieurs et supérieurs. Grâce à cette forme, chacune de ces divisions représente une partie de la machine d'endoctrinement. Mais avant d'expliquer plus en détail la fonction de ce type d'organisation, observons les divisions en usage au sein du parti national-socialiste d'avant la prise du pouvoir.



De la strate la plus militante vers la moins militante du parti, nous pourrions les inventorier comme suit : Hitler, le dirigeant ultime, *Führer* du parti, se trouve seul au noyau du schéma. Dans les trois exemples de structure que nous observerons lors de ce chapitre, celui-ci, incontesté, occupera toujours cette place prépondérante. L'exécutif du parti national-socialiste, réagissant sous ces ordres directs, occupe alors la deuxième. Jusqu'à ce stade, la propagande nazie ne les affectera pas et ne

s'adressera pas à eux, puisqu'ils seront ses créateurs. La troisième sphère est ensuite occupée par la *Sturmabteilung* (SA) d'Ernst Röhm, éléments les plus zélés et militants du parti. Cette entité sera remplacée par la *Schutzstaffel* (SS) en l'année 1934, soit un an et demi après la prise du pouvoir. Quoiqu'Arendt mentionne que « le seul groupe qui est censé croire loyalement et textuellement les paroles du Chef est celui des sympathisants »¹³, nous constatons, en observant l'histoire, que la SA fut, elle aussi, une des cibles de la propagande hitlérienne. Cette technique eut dans ce cas pour mission de constamment alimenter la *Weltanschauung* raciste de ses effectifs, ainsi que sa haine envers les groupes ennemis au régime. L'étude du *Horst Wessel Lied*, véritable chant propagandiste relatant l'« honneur » d'un SA « mort au combat », serait intéressant à ce propos. D'autre part, les SA, avec leurs défilés, leurs *raids* anticommunistes et leurs accoutrements types, seront eux-mêmes vecteur de propagande, leurs actions et apparence les montrant combatifs et énergiques dans une ère d'apathie collective, véritable aimant pour les chômeurs omniprésents de la République de Weimar. Ensuite, la quatrième sphère sera occupée par les membres du parti. Finalement, la cinquième et plus nombreuse, sera remplie par ses sympathisants, ou compagnons de route, c'est-à-dire, ceux qui appuient ses idées. Au pourtour de cette sphère de sympathisants, en dehors du diagramme, se situe la masse du peuple allemand, principaux destinataires de la propagande nationale-socialiste, car ceux-ci seront les gens qu'il leur faudra sensibiliser afin d'agrandir le rang des sympathisants, soit leur influence (voir **figure 1.1**).

Même si cette figure renferme une multitude d'exceptions et qu'elle s'avère toujours en mouvement, elle donne une bonne vue d'ensemble de la forme et de la hiérarchie

13 : Arendt, Hannah, *Le Système Totalitaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p.111.

adoptée par le parti nazi. Il ne faut cependant pas croire que le pouvoir et l'organisation nazie ne se renferme ou ne se limite qu'à cela. À ce sujet, n'oublions pas que le mouvement nazi est chaotique dès sa naissance et à mesure que les choses avancent, tout cela devient de plus en plus complexe. Les nazis ne feront que peu d'effort pour y mettre de l'ordre, puisque ce chaos est en quelque sorte un atout, notamment par la complexité qu'il renvoie aux regards extérieurs, ainsi que par le voile de mystère qu'il engendre par sa présence même. Rappelons donc que cette figure, et celles subséquentes, adaptations inspirées de la conception arendtienne du sujet, ne sont que des plans pour aider à la visualisation de notre propos. Ce qui compte en voyant celles-ci, c'est avant tout le fait d'être capable de discerner la structure relative du parti et l'importance de chaque groupe en son sein.

La hiérarchie reproduite sur la figure ci-haut était donc en vigueur, chronologiquement parlant, vers le début des années 30, soit, un peu avant la prise de pouvoir. Comme son apparence l'indique, plus les cercles s'éloignent du milieu (d'Hitler), plus ils renferment une masse importante d'individus. Par conséquent, au fur et à mesure qu'ils s'éloignent de ce point central, de moins en moins ils posséderont de droit et de pouvoir relatif au parti. Cependant, leur fonction intrinsèque s'avèrera d'autant plus indispensable, puisque le NSDAP s'appuiera sur les masses : « Hitler fut le premier à imaginer la politique délibérée de grossir constamment les rangs des sympathisants, tout en maintenant le nombre des adhérents à l'intérieur de strictes limites »¹⁴. Tout commença ainsi par l'élargissement des cercles où les nazis pouvaient faire valoir leur influence. C'est de cette façon que

14 : *Ibid.*, p.93.

durant leur combat, ils purent s'attacher la sympathie populaire qui allait finalement les conduire « légalement » au pouvoir.

Ce type d'agencement des diverses sphères du parti avait donc plusieurs buts pour une organisation totalitaire en devenir, et ce, outre l'aide concrète qu'elle apportait par sa seule présence au niveau de l'endoctrinement des initiés. Le plus clair de ces attributs se situe dans l'isolation de chaque catégorie par l'inférieure et la supérieure. En séparant les divers secteurs de partisanerie en strates, cela détournait le lien direct entre les unités zélées du haut et le monde externe à cette sphère. Telle une forteresse, ces strates empêchaient donc, par exemple, l'élément provenant de la masse d'entrer en contact avec les pratiques des organisations internes SA – puisque celle-ci se trouve isolée derrière une organisation moins zélée : les membres. Ceux-ci seront aussi relativement isolés de la masse, mais cette fois, par le biais des compagnons de route, ainsi de suite. Bref, le but de cette organisation est de diminuer les contacts entre les membres de chaque strate, sans quoi, certains pourraient être choqués du comportement exalté des plus militants, ou encore, des arrière-pensées des dirigeants. Comme le précise Arendt, la dernière strate, celle des sympathisants, sera comparable à une organisation de façade, puisqu'elle entoure « les mouvements totalitaires d'un brouillard de normalité et de respectabilité »¹⁵ aux yeux du monde externe au parti. Isolés de la sorte, les dirigeants pouvaient former leurs initiés comme bon leur semblaient et ainsi, commencer à préparer secrètement leur élite pour la gouvernance de demain. Voilà donc une des caractéristiques les plus fondamentales des organisations totalitaires, où les individus sont, l'un par rapport

15 : Arendt, *Op. Cit.*, p.94.

aux autres, tous « atomisés et isolés »¹⁶. La division en strates sert donc de « façade » protégeant les adhérents contre la réalité externe, ainsi que de « façade » camouflant la réalité interne du parti aux yeux de la population, et ce, par le biais du groupe directement en contact avec ces derniers, soit, les sympathisants, plus souples et « acceptables » que l'élite radicale. C'est en grande partie par l'entremise de ce type d'organisation que la société totalitaire nazie put naître avec une relative facilité en Allemagne, et ce, une fois le pouvoir consolidé en 1934. Ayant appris du putsch de la *Bürgerbräukeller* en 1923, Hitler comprit que ce n'était qu'en échelonnant les diverses sphères de la sorte et en stratifiant les degrés de militantisme qu'il réussirait à mieux faire paraître son parti au monde externe – sans compter que ceci lui laissait les mains libres pour commencer à endoctriner les gens des sphères intérieures à la façade. D'autre part, comme nous le verrons plus en détail un peu plus tard, ce type d'organisation engendrait une véritable compétition entre les échelons. En effet, celle-ci avait pour but de créer le désir, dans les rangs, de se rapprocher toujours davantage du centre effectif. Elle donnait ainsi l'impression aux strates plus rapprochées du pouvoir, tel que les membres et la SA, de faire parti d'un groupe privilégié. Or, cela accentuait la scission, tout en engendrant un certain mépris, entre les divers groupes :

L'important, c'est que les sympathisants des organisations de façade méprisent l'absence complète d'initiation de leurs concitoyens, les membres du parti méprisent la crédulité et la tiédeur des compagnons de route, les formations d'élite méprisent, pour des raisons identiques, les membres du parti [...].¹⁷

Le mouvement constant des totalitarismes, nécessaire à leur survie, se trouve ainsi incarné dans cette compétition mouvementée. Toutefois, pour l'instant, comme cette

¹⁶ : *Ibid.*, p.47.

¹⁷ : *Ibid.*, p.112.

première étape organisationnelle ne renferme qu'un intérêt limité face à notre sujet – puisqu'elle n'est qu'un préambule à l'« État total » – expliquons plus en détail les atouts que procure ce type d'organisation pour une société totalitaire. Mais d'abord, pour ne pas sauter d'étape, nous nous devons d'observer les premières mesures totalitaires survenues une fois ce pouvoir acquis.

La prise du pouvoir

Une fois le pouvoir acquis, la fameuse mise au pas des populations internes à l'Allemagne ne s'est pas faite sans modifications préalables. Avant de bien s'immiscer dans les différentes facettes de la vie populaire, les nazis durent d'abord détruire tout type d'organisation ayant pu leur mettre des bâtons dans les roues. Ensuite seulement, ils eurent les mains libres pour légiférer comme bon leur semblait.

Hitler et son parti arrivèrent au pouvoir le 30 janvier 1933. À peine un mois plus tard, dans la nuit du 27 au 28 février, le *Reichstag* fut incendié. Si le coupable se révélait être un jeune anarcho-communiste hollandais répondant au nom de Marinus Van der Lubbe, après coup, il fut prouvé que ce crime fut ordonné par les nazis eux-mêmes, et ce, dans le but d'évincer rapidement leur ennemi le plus redoutable et nombreux du parlement : le *Kommunistische Partei Deutschlands*. Après avoir créé de toutes pièces, fausses preuves et témoignages éloignant les nazis de la culpabilité, la faute fut effectivement portée par les communistes. Le jour suivant, jugeant le cas opportun, Hitler commença à concrétiser ses désirs en décrétant, avec l'accord du *Reichspräsident* Paul von Hindenburg, la *Reichstagsbrandverordnung*, mesure « temporaire » qui allait finalement durer tout au long du Troisième *Reich*. Celle-ci mettait hors service tout droit civique allemand tel que « les droits de réunion et

d'association, l'inviolabilité du domicile, le secret postal »¹⁸, etc. Cette mesure signa le véritable début de la machine totalitaire nazi.

La deuxième loi dite « totalitaire » fut la *Ermächtigungsgesetz*, la « loi des pleins pouvoirs », qui obtint la majorité des votes dû au simple fait que pendant la session parlementaire du 23 mars, SA et SS en arme, présents à l'assemblée, menaçaient ceux qui s'y opposeraient. Ce type de pression politique allait bientôt devenir règle sous le Troisième *Reich*. Seul le parti social-démocrate vota contre cette loi qui accordait plein pouvoir aux nazis, leur permettant de légiférer par simple décret. Le KPD fut alors jugé hors la loi. Les mains plus libres, la *erstes Gleichschaltungsgesetz* (31 mars) et la *zweites Gleichschaltungsgesetz* (07 avril), suivirent de peu ces événements. Cette première accordait le même pouvoir législatif obtenu par la *Ermächtigungsgesetz* aux différents responsables des Länder; cette deuxième envoyait dans chaque État allemand un *Reichsstatthalter*, muni de pouvoirs présidentiels. Dorénavant, les tentacules nazis s'étendaient sur tout le pays.

Côté social : alors que la centrale des syndicats (ADGB) avait été dissoute le 2 mai, le 10, les membres de cette organisation furent en grande partie contraints de s'allier au *Deutsche Arbeitsfront*, organisation de travailleurs soumise au NSDAP. Durant cette journée mouvementée, la sphère culturelle fut elle aussi affectée par le rythme nazi. Lors de cette occasion, quantité d'étudiants, aidés par la SA, brûlèrent sur de gigantesques bûchers se tenant dans les villes universitaires, des milliers de livres placés à l'index par le gouvernement. Cette purge culturelle symbolique de tous objets culturels jugés comme « dépravés » ouvrait ainsi la porte à une pratique qui en précédait une autre de quelques années : celle de la purge physique des « êtres

18 : Poliakov, Léon, *Les Totalitarismes du XXe Siècle*, Paris, Fayard, 1987, p.241.

dépravés ». Un lien étroit existait ainsi entre ces deux types d'éléments, le nazisme ayant « réservé, tout au long de son règne, un traitement similaire aux œuvres et aux hommes jugés « faibles et friables » [...], depuis l'exclusion jusqu'à la crémation »¹⁹.

Ensuite, le 22 juin, le SPD se vit contraint de cesser toute activité, alors que le 29 du même mois, le parti nationaliste (DNVP) se saborda. Finalement, le 5 juillet, ce fut au tour du *Zentrum* d'être dissout sous la pression nazie. Entre temps, Hitler avait évincé de la carte politique les partis plus marginaux tels que le DStP, le DVP, et le BVP. C'est ainsi que le 14 juillet, le NSDAP sera décrété parti unique en adoptant la *Gesetz gegen die Neubildung von Parteien*. Ce fut la fin de l'opposition politique interne pour les nazis, qui purent alors régner en maître à l'avant-scène, et ce, en tant que parti unique. Toutefois, tant qu'Hindenburg resta vivant, Hitler dut se tenir le plus tranquille possible, le vieux président de Weimar possédant droit de destitution sur le nouveau *Reichkanzler*. Pour les nazis, il fallut donc attendre patiemment la mort de celui-ci avant de posséder véritablement les « pleins pouvoirs ». Malgré cela, tout au long de l'année 1933, ils ne se gênèrent pas pour arrêter leurs adversaires comme bon leur semblaient, et ce, arbitrairement, sous prétexte de « détention préventive » (*Schutzhaft*). À la fin de l'année, « le nombre des détenus de toutes les catégories était de cent milles environ »²⁰. Pour contenir ces derniers, ils érigèrent en nombre des camps de concentration improvisés. La terreur commença ainsi à s'ancrer dans le pays.

19 : Michaud, Éric, 2000, « L'Homme Nouveau et son autre dans l'Allemagne national-socialiste ». In *L'Homme Nouveau dans l'Europe Fasciste (1922-1945) : entre dictature et totalitarisme*, sous la dir. de Matard-Bonucci, Marie-Anne, Milza, Pierre, Paris, Fayard, p.314.

20 : Poliakov, op. cit., p.242.

Passant par de lourdes crises internes (dont la *Nacht der Längen Messer (Röhm-Putsch)*) et externes au parti (querelles contre les milieux conservateurs, dont certains dirigeants de la *Reichswehr*), le 2 août 1934, suite au décès d'Hindenburg, Hitler put prendre toute la place qu'il jugeait lui appartenir. Peu après, soit le 19 du même mois, il organisa un plébiscite sondant la population afin qu'il puisse adjoindre à sa personne, et ce, en toute apparence de légalité, la fonction de *Reichskanzler* et de *Reichspräsident*, donnant ainsi corps à son titre de *Führer* d'Allemagne. Le lendemain, la *Reichswehr*, qui allait bientôt être rebaptisée *Wehrmacht*, créant de ce fait une autre importante scission avec la République de Weimar, lui jura serment de fidélité. Par la suite, la moindre manifestation de la volonté d'Hitler était tenue pour acte législatif, ceci étant « désigné à l'aide du néologisme composé suivant : *die Willensmeinung der Führer* »²¹. Il pouvait alors commencer véritablement sa politique « totalitarisante » tout en violant coup après coup le Traité de Versailles, et ce, afin de mettre sur rails sa volonté d'union populaire et de réarmement, deux actes préambules à sa revanche. Une fois ces mesures préalables concrétisées, la propagande du régime n'eut plus d'entrave et se mit à fonctionner à toute vapeur.

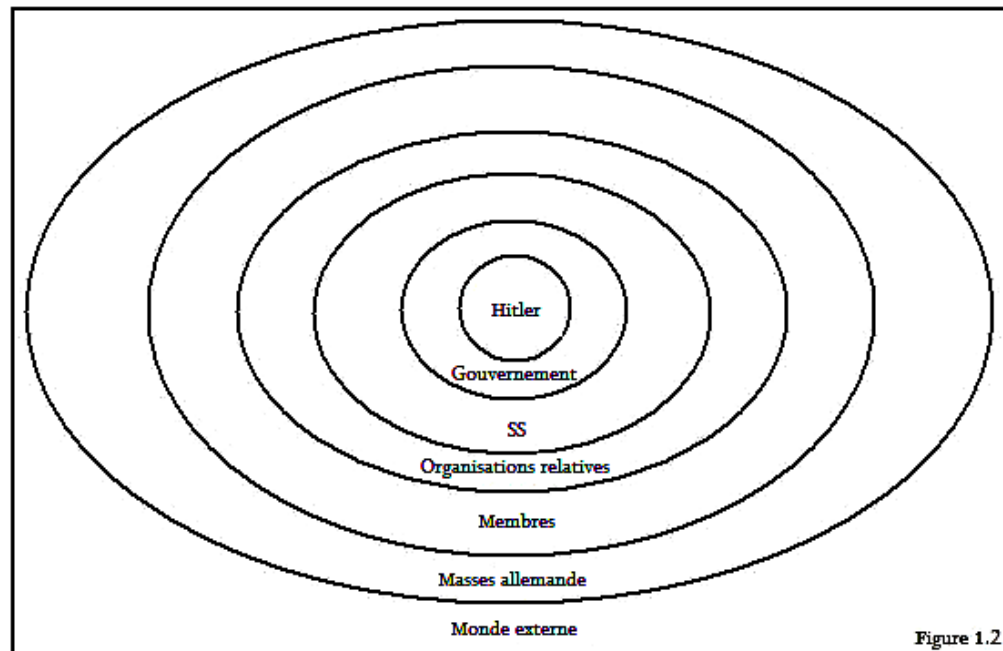
L'État et sa structure

En suivant le même modèle que nous avons établi pour l'organisation au sein du NSDAP, observons les diverses stratifications internes au régime national-socialiste. À propos de cette structure interne à l'État, nous remarquerons que le modèle eut à s'adapter aux changements qu'une administration étatique entraînait. Malgré cette adaptation, il garde son essence initiale. Cette fois, de la strate la plus militante vers la

²¹ : *Ibid.*, p.252.

moins militante du parti, nous pourrions les inventorier comme suit : similairement à l'époque précédant la prise du pouvoir, Hitler occupe toujours le noyau du schéma. Entouré de son gouvernement choisi et destitué selon son bon vouloir se trouvant dans la deuxième strate, il réussira par tous les moyens à changer la constitution de l'État allemand. Premièrement, il le fera, comme nous venons de la voir, en évinçant la concurrence politique et les syndicats; ensuite, ce sera plutôt en piégeant peu à peu le peuple allemand par le biais de lois contraignantes. Cette deuxième strate inclut donc tous les ministres de tous les ministères ainsi que les personnages des autres branches exécutives du parti tel que les *Reichsleiter*, *Reichsstatthalter*, *Gauleiter*, *Kreisleiter*, etc. Ceux-ci, agissant à moindre échelle, et ce, sur un territoire donné, seront les porte-paroles du régime. Ils seront ceux qui s'occuperont de concrétiser les ordres venus d'en haut dans leur propre secteur. Dans la troisième strate, il y aura les SS, qui auront supplanté leur ancien maître SA en 1934. Cette unité constituera la nouvelle élite raciale du parti, point qui nous intéressera grandement lors du chapitre trois. Ensuite, dans la quatrième sphère, nous trouverons les organisations travaillant pour le parti et vendant l'idée du national-socialisme. Nous pourrions penser à maintes institutions telles que les différentes écoles nazies, le *Deutsche Arbeitsfront* ou la *Kraft durch Freude*. Ensemble, elles s'avèreront un important vecteur de propagande et d'endoctrinement pour la population. Dans la cinquième, se situeront les membres du parti, destinés à devenir la « nouvelle classe moyenne » une fois la guerre terminée. Nous pourrions cependant analyser plus amplement ce rôle lors du chapitre trois. Ensuite, dans la dernière strate, se trouvera la masse allemande, c'est-à-dire, tout le reste de la population interne. En dehors de la sphère, il restera donc tout

ce qui ne vit pas selon la constitution du Troisième *Reich*, c'est-à-dire, le monde extérieur à l'Allemagne nazie (voir **figure 1.2**).



Encore une fois, les différentes strates jouent le rôle de séparateurs pour celles limitrophes inférieures et supérieures. Devenue partie intégrante de l'État, chacune d'elles s'avère ainsi masquée par un groupe « plus respectable » aux yeux non-totalitaire. À l'instar de l'époque du NSDAP, le but des nazis, en échelonnant les diverses sphères de la sorte, était de stratifier les degrés de militantisme afin de mieux faire paraître la société au monde externe, et ce, tout en ayant les mains libres pour endoctriner les gens des sphères intérieures. Mais, contrairement à ce stade précédant, le rôle de la masse fait dorénavant partie de l'organisation étatique, le parti étant alors doté, depuis les nouvelles lois totalitaires, d'une « organisation qui embrassait toute la population [ainsi que d']une administration qui s'ingérait dans les

recoins de la vie sociale »²². Tout le monde devait prendre part à l'État puisque l'État devait être tout le monde.

La population allemande issue de la masse, voyant les accomplissements « positifs » se produire en Allemagne au fil du temps (diminution intensive du chômage, construction de la *Reichsautobahn*, baisse de la criminalité, réaffirmation du statut de l'Allemagne au niveau international (retrait de la SDN (1933), réoccupation de la Rhénanie (1936), XI^e jeux olympiques (Berlin, 1936)) ou l'élaboration de programmes sociaux), fut marquée par une importante hausse au niveau moral, et ce, même si ces accomplissements ne sont pas que redevables au nazisme. C'est pourquoi ces gens du peuple, issus de cette dernière strate, étant en contact avec le monde externe, remplissaient le rôle le plus important : celui de « façade », c'est-à-dire, l'équivalent des sympathisants de la phase précédente. Or, cette strate avait pour tâche d'amoinrir la scission entre l'Allemagne nationale-socialiste et le reste du monde, aidant de ce fait à l'acceptation extérieure de ce type de régime, lui offrant ainsi une allure « de respectabilité ». La propagande du parti, fonctionnant alors à plein régime, renvoyait cette image aux pays voisins. Les délégations étrangères entrant en Allemagne n'avaient ainsi d'autre choix que de constater le changement radicalement positif qui s'était produit dans le pays, en comparaison à l'époque instable de la République de Weimar, marquée par un taux de chômage élevé. Nous comprenons ainsi que dans ce type d'organisation, tout devient une question d'image, de simulacre étalé sur plusieurs strates.

22 : Burrin, Philippe, 2000, « Nazisme et homme nouveau ». In *L'Homme Nouveau dans l'Europe Fasciste (1922-1945) : entre dictature et totalitarisme*, sous la dir. de Matard-Bonucci, Marie-Anne, Milza, Pierre, Paris, Fayard, p.71.

Autre atout : comme nous l'avons vu pour l'époque antérieure, cette structure engendre le dénigrement et le mépris des échelons inférieurs par ceux supérieurs. Or, l'échelon inférieur à chaque strate se transforme en représentation pour la supérieure de ce qu'est l'univers non-totalitaire²³. En d'autres termes, cette structure engendre une forme de *Divide et impera* modéré entre les sphères. Ainsi, selon toute logique, exception faite pour les hautes instances gouvernementales conscientes du manège, l'échelon le plus haut regarde celui plus bas comme un élément « trop tendre » ; à l'opposé, ce dernier observe l'élément du haut comme un modèle de succès. Le schéma reflétant cette « hiérarchie du mépris »²⁴ représente ainsi une partie du mouvement perpétuel du totalitarisme nazi puisque les principaux éléments de chaque strate ont fréquemment pour but de se hisser vers la sphère supérieure, soit, à plus grande proximité du *Führer*. Les gens de la masse voulaient ainsi devenir membres; les membres, montrer leur implication en faisant parti d'organisations étatiques ou de la SS, ainsi de suite. Plus ils y montent, plus ils y trouvent des prérogatives. Plus ils montent et se montrent aisés, plus ils engendrent l'envie des autres; ces derniers tenteront donc, à leur tour, d'améliorer leur sort en escaladant la hiérarchie. Ce modèle, sous forme d'« oignon », s'avère ainsi la structure parfaite pour les mouvements totalitaires, puisque, par son existence et son mouvement constant même, il établit une norme contribuant fortement à l'endoctrinement populaire.

De plus, puisque Hitler désigna comme ennemi unique un amalgame de trois gigantesques groupes (communistes, sociaux-démocrates et juifs), la population, aidée par une propagande constante, eut pour réflexe de voir tout ce qui n'appartient pas à

23 : Arendt, op. cit., p.95.

24 : Ibid., p.112.

ce schéma comme faisant partie intégrante de ces groupes ennemis. Sachant que ceux-ci, une fois démasqués, ont pour seule destination les camps de concentration, la terreur d'être interprété comme n'étant pas assez militant s'empare d'eux. C'est une autre raison pour laquelle ils tenteront de se hisser vers le milieu de cette sphère afin de s'attirer la sympathie et la grâce des échelons élevés. Après tout, selon la doctrine totalitaire hitlérienne, « l'univers [était] divisé en deux camps gigantesques, dont l'un est le mouvement »²⁵. Pour le peuple, il fallait donc faire tout son possible pour participer activement au projet de l'État, sans quoi, une suite tragique attendait le rebelle.

Maintenant, avant d'aborder de front le phénomène d'unification populaire, observons, en suivant la même ligne de conduite que lors de l'étude relative aux figures 1.1 et 1.2, la structure autoritaire au sein du Troisième *Reich*. Nous constaterons que le mouvement perpétuel caractérisant l'ordre nazi n'aura aucunement laissé ce domaine en suspens.

L'élite précaire

Le type de modèle que nous venons d'observer se répéta donc constamment avant, comme après la prise de pouvoir des nationaux-socialistes en 1933, et ce, dans une multitude d'autres domaines auxquels nous ne porterons pas notre attention. Rappelons cependant que les formes représentées sur ces deux premières figures n'étaient qu'étapes parmi une multitude. Tel sera le cas de la figure que nous présenterons plus loin (**figure 1.3**). Effectivement, en s'attardant sur les différents organes de l'appareil de l'État hitlérien, c'est du côté de l'autorité que se dessine la

25 : *Ibid.*, p.95.

meilleure représentation du mouvement perpétuel de son totalitarisme, car, alors que dans les deux premières figures, le mouvement est interne à ces sphères et n'est incarné que par son contenu – c'est-à-dire, par ses membres – dans le cas de l'autorité, le mouvement peut à la fois ne toucher que ses membres, mais aussi parfois la strate au grand complet. Expliquons :

Hitler, comme Staline, a rapidement compris le fait que le pouvoir effectif doit être, davantage que dans tout autre domaine, en constant mouvement, et qu'il ne faut laisser un responsable ambitieux se lier trop intimement à son armée ou à son équipe, sans quoi, il pourrait s'enraciner et devenir une menace, et ce, puisqu'il possède la puissance que l'État lui accorde. Comme le mentionne Machiavel plusieurs siècles avant ce temps en citant le capitaine Fabrice Colonna : « une autorité prolongée sur les mêmes hommes fait naître entre eux et leurs chefs une union intime qui ne peut être que préjudiciable aux intérêts du souverain »²⁶. Staline l'a lui-même fait lorsqu'il était bien ancré comme Secrétaire général du parti communiste russe, transformant peu à peu, par le biais de tissages politiques, cette fonction en poste le plus important du parti. Ayant appris de sa victoire contre Trotski, il décida d'agir afin que cela ne se reproduise pas à ses dépens. C'est pourquoi celui-ci purgeait régulièrement les gens appartenant aux milieux détenant le pouvoir effectif; Hitler, quant à lui, s'y prenait autrement, en ne faisant que déplacer le centre de ce pouvoir vers un autre milieu, et ce, sans en aviser les anciens détenteurs. Cependant, il y eut au moins une exception à ce niveau : le cas Röhm, qui se solda par la *Nacht der Längen Messer* en 1934. Röhm et sa SA, exigeant la « seconde révolution », étaient devenus une menace pour l'État ainsi qu'une source d'éventuel conflit entre Hitler et les milieux conservateurs.

26 : Machiavel, *L'Art de la Guerre*, Paris, Flammarion, 1991, p.90.

C'est en grande partie pourquoi ils se virent supplantés par la SS d'Himmler. Ce dernier, aidé de Reynard Heydrich, construit un voile de mystère autour du personnage de Röhm, et ce, dans le but de légitimer un coup contre lui. Le « Putsch de Röhm » était, sous son écorce habilement construite, un Putsch contre lui.

Mais, comme nous venons de la préciser, ce cas s'avère une exception. En temps normal, les nazis procédaient, afin de faciliter le transfert du pouvoir d'un organe à un autre, par la duplication des services de l'état. D'abord, ils durent procéder, avant la prise du pouvoir, à la reproduction de chaque secteur de la société non-totalitaire qui précéda la leur, en version dite « totalitaire » :

Pour les mouvements, l'important consiste avant même qu'ils s'emparent du pouvoir, à donner l'impression que tous les éléments de la société sont représentés dans leurs rangs. [...] Elles créaient ensemble un monde parfait d'apparence, dans lequel chaque réalité du monde non totalitaire avait sa réplique servile et charlatanesque²⁷.

Comme nous l'avons vu avec la **figure 1.1**, l'appareil au sein du NSDAP tentait réellement de reproduire les différents secteurs gouvernementaux d'une société normale, puisqu'en les comparant à la **figure 1.2**, nous pouvons, pour chaque strate de cette première figure – exception faite des organisations – trouver son substitut dans la deuxième. L'exemple des SA, qui se basèrent ouvertement sur le modèle d'une armée régulière, comme le précise Arendt, reflète adéquatement cette volonté. Une fois la plupart des secteurs de la société reproduite au sein du parti, les nazis n'avaient plus qu'à reproduire ce même type de dédoublement au sein du régime, de sorte à faciliter le transfert des pouvoirs quand la nécessité l'exigerait. Cela donnait pour résultat de mettre en service un amalgame de secteurs similaires dans un même État, secteurs qui, soit dit en passant, entraient de ce fait fréquemment en conflit.

²⁷ : Arendt, *op. cit.*, p.99.

Les nazis n'eurent ensuite qu'à reproduire autant de fois que cela fut nécessaire les services de tous ordres. Ceci simplifia énormément leur tâche dans ce mouvement perpétuel. Or, si une révolte se pointait, ils n'avaient qu'à déplacer le pouvoir d'un milieu à un autre. Et puisque chaque secteur d'un même domaine possédait des mécanismes similaires, cela n'affectait que très peu la vie politique du régime et peu de gens ne s'en rendaient compte sur le coup. C'est ce qu'Hitler fit dans les milieux SA en 1934, suite à son grand coup de la nuit du 29 au 30 juin, en déplaçant rapidement leur pouvoir dans les mains d'Himmler. Ce système astucieux ne laisse donc aux ennemis du régime que peu de chance d'interférer dans l'ordre établi, et ce, puisque chaque secteur possède son double.

Alors que certains établissements et que certaines organisations ne devenaient que façade, alors que les dirigeants déchus croyaient qu'ils possédaient toujours le pouvoir effectif, alors que le peuple voyait l'édifice tout près de chez eux comme le plus puissant du *Reich*, le « pouvoir réel » pouvait se trouver à un tout autre endroit, et ce, tant dans le domaine militaire ou gouvernemental, que social ou culturel :

[...] en 1944 la situation était la suivante : derrière la façade qu'était le département d'Histoire des universités se tenait, menaçant, le pouvoir plus réel de l'Institut de Munich ; derrière ce dernier pointait, à son tour, l'Institut Rosenberg à Francfort ; et c'est seulement derrière ces trois façades, que, caché et protégé par elles, se trouvait le véritable centre de l'autorité, le *Reichssicherheitshauptamt*, division spéciale de la Gestapo.²⁸

Parfois, ces établissements étaient créés pour n'être que façade, alors que d'autre fois, ces façades étaient le résultat d'une subite perte de pouvoir. Dans ce dernier cas, à court terme, les représentants de cette dite autorité eux-mêmes ne pouvaient savoir à quel moment ils ne détenaient plus le pouvoir qu'ils possédaient jadis. Malgré cela, «

28 : *Ibid*, p.131.

jamais aucun des organes du pouvoir ne fut privé de son droit à prétendre incarner la volonté du Chef »²⁹. Ceci donne un atout capital pour ce type d'organisation, puisqu'il fut tout autant impossible pour la masse de savoir qui et quand telle personne ou tel secteur détenait tel pouvoir réel (ou ne le détenait plus), et ce, puisque l'annonce de la mutation de ces secteurs n'était pas rendue publique. Nous comprenons donc que la perplexité du peuple face aux figures autoritaires de la société contribuait à renforcer l'idée que le pouvoir nazi était omnipotent dans l'État, alimentant de ce fait la dimension « terreur » du régime, puisque l'autorité menaçante pouvait être partout. Ce déplacement du pouvoir fut donc la version nationale-socialiste des sanglantes purges staliniennes. Afin d'éclaircir le rôle de chaque branche autoritaire du régime nazi, établissons maintenant le schéma relatif à leur rang respectif et au mouvement se produisant en son sein.

Au début, l'élite du militantisme était la SA, qui enfanta, en 1925, la SS. Plus tard, à partir de 1934, cette dernière entité supplanta par la force le pouvoir de leur ancien maître et commença sa croissance fulgurante. Par la suite, celle-ci enfanta, à son tour, d'autres organes, dont le *Sicherheitsdienst* (SD) et la *Rasse- und Siedlungshauptamt* (RuSHA). C'est ainsi qu'au fil du temps, le pouvoir se déplaça davantage, de façon moins violente que lors du transfert SA/SS, vers ces sphères connexes à la SS. Alors que cette dernière devenait maintenant la façade du pouvoir, le pouvoir effectif s'était resserré du côté du SD, pour finalement se concentrer quelques années plus tard, suite à la mort de Reynard Heydrich, au sein de la RuSHA, et ce, à mesure que les camps d'extermination et la politique de repeuplement à l'est prenaient de l'expansion et de l'importance aux yeux d'Hitler. Au pourtour de la sphère, se trouve

29 : *Ibid.*, p.129.

la *Hitler-Jugend*, étape préambule, pour la jeunesse de 14 à 18 ans, à l'intégration des autres services. Ses effectifs, dira Serge Poliakov, « passèrent de 100 000 en 1932 à 3 600 000 en 1935 », mais augmentèrent jusqu'à 8 000 000 en 1940³⁰, ce qui nous montre l'importance pour les nazis de l'endoctrinement du peuple par la jeunesse. Point venant renforcer ce fait : à partir de 1938, l'intégration à ce groupe devint obligatoire pour la jeunesse.

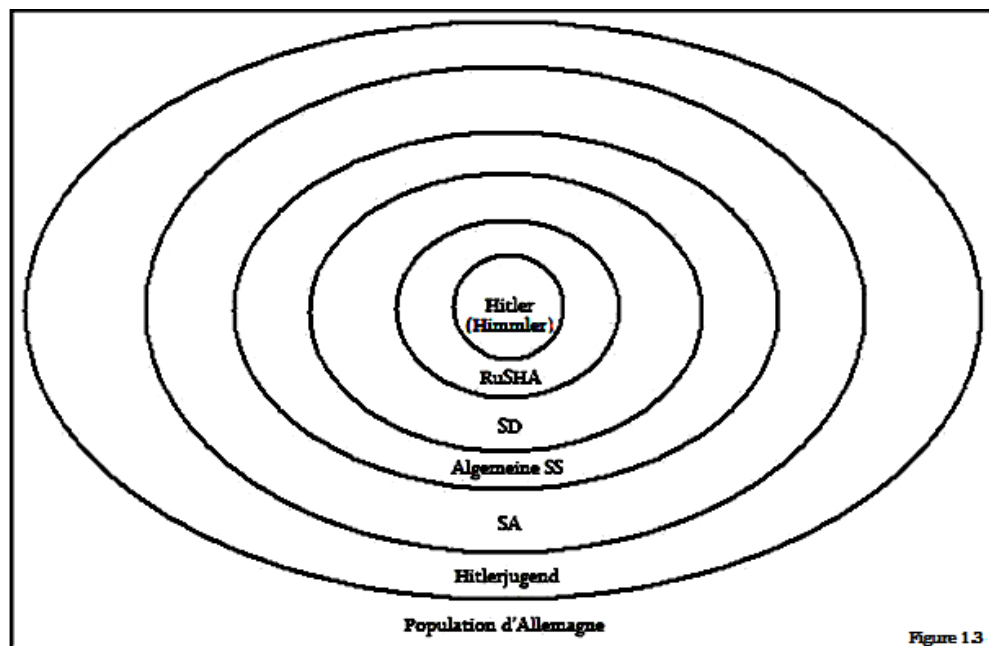


Figure 1.3

Comme l'élite de la société se situait dans les organisations que nous venons de décrire et que les éléments les plus « totalitaires » de l'État se situaient à leur niveau, nous comprenons que, par le biais de l'incorporation forcée des jeunes dans la *Hitler-Jugend*, la « totalitarisation » de la société partait donc véritablement de la jeunesse. L'État se préoccupait beaucoup moins des gens âgés ayant connu d'autres types de régimes, groupe dont les œillères nazies ne procuraient pas un effet aussi vigoureux qu'avec les plus jeunes, « vierges » de toute autre *Weltanschauung* que celle du Troisième *Reich*. La *Hitler-Jugend*, autorité la plus faible, mais surtout, la plus

³⁰ : <http://dictionnaire.sensagent.com/jeunesses+hitl%C3%A9riennes/fr-fr/>

instable de toutes celles que nous avons nommées – puisqu'étape transitoire – était donc un vecteur d'endoctrinement majeur, une voie de formation incontournable pour la jeunesse allemande du temps et, à long terme, pour la société au grand complet. Cette organisation était la porte du mouvement perpétuel de l'autorité, l'endroit où se constitua le puits principal pour le recrutement de la SS. C'est donc avec l'aide de ce type de structure que les nazis purent commencer l'unification interne des éléments aptes de la population, et ce, tout en éliminant et en persécutant peu à peu les éléments indésirables (voir **figure 1.3**).

Avec l'étude très globale de ces trois sphères du Troisième *Reich*, nous nous trouvons maintenant en mesure d'avoir une vue plus globale de l'établissement de la hiérarchie et de la structure du pouvoir à l'intérieur du mouvement nazi. À l'aide de l'analyse développée dans ce chapitre, nous expliciterons, dans les deux chapitres suivants, le processus d'union et d'endoctrinement progressif des masses allemandes. Tel était le principal but des nazis : unir leur peuple pour qu'enfin, ressorte de cette union un être nouveau : l'« homme nouveau » allemand. Leur principal outil pour parvenir à cette fin était cependant, outre la forme organisationnelle de leur État, la propagande, véritable pont entre la *Weltanschauung* nazie et le peuple allemand.

La Mise au Pas de l'Allemagne

Je forgerai le noyau d'acier d'un nouvel empire dont les liens seront indestructibles. L'Autriche, la Bohême et la Moravie, l'Ouest polonais! Un bloc de cent millions d'hommes, infrangibles, sans fissure et sans minorités libres!

**Adolf Hitler,
Hitler m'a dit**



Les nazis ont été maîtres dans l'art de contrôler les foules. Ils savaient quoi leur dire et comment exploiter leurs faiblesses.

Comme le mentionne Hitler, contrairement à la Révolution française, qui se basa sur les vertus du peuple, la révolution nationale-socialiste devait se baser sur leur penchant vicieux, leur haine et leur désir de revanche. En d'autres termes, sans la colère qu'une grande partie du peuple portait en son sein – colère que les nazis surent exploiter avec habileté – Hitler, qui détestait l'*Aufklärung*, n'aurait fort probablement pas pu accéder, puis demeurer aussi longtemps au pouvoir. Par le fait même, il n'aurait eu aucune chance d'entraîner son peuple dans une deuxième « guerre totale », alors que les plaies engendrées par la première étaient toujours béantes. La haine allemande fut donc l'instrument sur lequel les nazis s'ancrèrent pour parvenir au pouvoir; l'espoir allemand fut par contre la clé qui leur permit de les manipuler à ce point...

Selon Hitler, un grand orateur doit initialement aborder la foule, aussi hétérogène soit-elle, afin de la sonder, et ce, dans le but de peser son humeur et de déceler la meilleure manière de l'appréhender. Ensuite seulement, il pourra, à force de

manipulations orales, la « pétrifier » et faire de celle-ci un seul bloc, uni et homogène.

Ce n'est, selon lui, qu'en respectant ces étapes que l'orateur pourra dominer cette

entité instable. Comme le dictateur le mentionnera lui-même :

[...] je fais rassembler dans mes réunions le plus grand nombre possible d'auditeurs de toutes sortes et les contrains à se fondre dans la masse, qu'ils le veuillent ou non : des intellectuels, des bourgeois aussi bien que des ouvriers. Je brasse le peuple, et je ne lui parle que lorsqu'il est pétri en une seule masse³¹

Finalement, en lui fournissant des idéaux dynamiques, l'orateur trouvera l'opportunité de donner à la foule une direction sans équivoque à suivre, et faire en sorte qu'elle la tienne ardemment. C'est en appliquant ce protocole à la grande masse allemande qu'Hitler put atténuer les dissensions dans le peuple, pour ensuite lui « inspirer » ce chamboulement total dans ses institutions, ses croyances et ses arts. Le dictateur eut donc pour préalable l'unification de la masse allemande avant de lui pointer une direction claire et définie à suivre, qui peut se résumer au renouvellement racial et la suprématie de cette « race renouvelée » en Europe, puis, éventuellement, dans le monde. Cette recreation de la race a cependant côtoyé un autre phénomène avec lequel elle entra profondément en corrélation : l'éradication des êtres jugés inférieurs du territoire, et, par la suite, de toute l'Europe occupée par les armées du *Reich*. La création de l'« homme nouveau » allemand et la destruction des « races inférieures » furent donc deux phénomènes indissociables, agissant en parallèle, et ayant pour condition *sine qua non* l'homogénéisation sociale de l'Allemagne.

31 : Rauschnig, Hermann, *Hitler m'a dit*, Paris, Nouvelle édition revue et complétée, 1979, p.284.

Propagande d'unification et mythes nazis

La propagande a été utilisée d'une façon inégalée par le nazisme. C'est par le biais de cette technique de persuasion massive que les nazis réussirent l'exploit d'imposer leur doctrine à la population d'Allemagne. C'est par elle qu'ils enseignèrent à la foule le groupe à aimer ou à pointer du doigt, ou qu'ils parvinrent à convaincre leur public de la pertinence de leurs actions souvent risquées. Bref, c'est grâce à la propagande, puis à l'endoctrinement, qu'ils transformèrent leurs cibles en objets malléables avant de leur donner une direction claire à suivre. Comme le mentionne le théoricien italien Antonio Miotto, la propagande est une « technique de pression sociale, qui tend à la formation de groupes psychologiques ou sociaux à structure unifiée, à travers l'homogénéité des états affectifs et mentaux des individus considérés »³². Elle vise donc au rapprochement psychologique de ses cibles vers la façon de pensée proposée par l'utilisateur de cette technique. Le français Jacques Ellul renchérit et mentionne que la propagande, c'est « l'ensemble des méthodes utilisées par un groupe organisé en vue de faire participer activement ou passivement à son action, une masse d'individus psychologiquement unifiés par des manipulations psychologiques »³³. Comme le dit Hannah Arendt en parlant d'un totalitarisme parfait, dans celui-ci, « tous les hommes sont devenus Un Homme »³⁴. Le principal but du régime allemand était donc, à l'instar de ces mentions, de refondre la population allemande en un immense corps social, homogène et purifié : la *Volksgemeinschaft*, la communauté du peuple. Ce n'est que

32 : Miotto, Antonio, *Folla e propaganda, in psicologica e vita contemporanea*, Florence, 1952, p.32. In Ellul, Jacques, *Propagandes*, Paris, Armand Colin, 1962, p.8.

33 : Ellul, Jacques, *Propagandes*, Paris, Armand Colin, 1962, p.74.

34 : Arendt, Hannah, *Le Système Totalitaire*, Paris, Le Seuil, 1972, p.214

suite à l'enclenchement de cette réforme culturelle que la culture totalitaire commencera réellement à naître.

Pour bien s'intégrer à l'imagerie populaire, la propagande hitlérienne jouait sur les cordes sensibles de la psyché humaine et de l'inconscient collectif. Le fait d'utiliser la symbolique par exemple, fut un des moyens de créer des effets durables sur la masse. Nous pourrions invoquer à cet égard, le feu, symbole de purification et de régénération. Dans la symbolique nationale-socialiste, le feu se fait effectivement omniprésent. Véritable représentation de la cassure entre la République de Weimar et le Troisième *Reich*, il peut être interprété comme ce désir de brûler l'ancienne démocratie au profit d'un nouvel idéal et de faire fi de cette phase imposée, et ce, afin de mieux se tourner vers l'avenir. Dans cette optique, il représentait ce désir allemand de reconstruire à neuf sur les cendres de cette république qui, selon les nationaux allemands, symbolisait la défaite de 1918 et la trahison interne. En ce qui a trait à sa mise en forme, nous n'avons qu'à penser à l'incendie du *Reichstag*, symbole de la fin de la démocratie en Allemagne; aux innombrables marches aux flambeaux; à la purge artistique et culturelle de 1933 sur les bûchers des villes universitaires; ou encore, à l'utilisation sans précédent des projecteurs lors des Jeux olympiques de Berlin en 1936, évènement marquant le retour sur la scène internationale de l'Allemagne. Bien sûr, l'apothéose de cette symbolique se retrouve dans le feu des fours crématoires des camps d'extermination, destination finale des êtres jugés « non-humains ».

Pour ce qui est du contenu, la propagande hitlérienne s'appuyait grandement sur la symbolique, mais à propos de sa forme, celle-ci s'appuyait sur diverses techniques intéressantes : en analysant celle-ci selon une des nombreuses théories de Gustave Le Bon, nous comprenons notamment qu'elle tourne presque toujours autour des trois

importants points dénotés par l'auteur français, soit l'*affirmation*, la *répétition* et la *contagion* :

L'affirmation pure et simple, dégagée de tout raisonnement et de toute preuve, constitue un moyen sûr de faire pénétrer une idée dans l'esprit des foules [...], la chose répétée finit, en effet, par s'incruster dans ces régions profondes de l'inconscient où s'élaborent les motifs de nos actions. [...] dans les foules, les idées, les sentiments, les émotions, les croyances possèdent un pouvoir contagieux aussi intense que celui des microbes.³⁵

Presque chaque utilisation de cette technique discursive s'englobera sous cette logique qui fut, à cette époque, infaillible pour le peuple allemand en recherche identitaire. En « affirmant » sa doctrine depuis des années, Hitler aura attiré l'attention des foules frustrées de leur condition sous Weimar. Toujours par l'affirmation brute, il aura su unir ses ennemis sous un même chapeau – celui de la « juiverie internationale » – comme nous l'avons vu précédemment. En « répétant » ses assertions, qui, à force de répétition, se seront peu à peu transformées en « vérités » indiscutables pour son public, il aura pu remodeler le type de pensée d'une importante partie de la population. Ainsi, au fil du temps, il aura su créer, par le biais de ce véritable ciment psychologique qu'est le racisme, un peuple idéologiquement renouvelé. Par la suite, grâce à la « contagion » de l'idée propagée par les fidèles du nazisme, Hitler aura su allier à sa cause la majorité des Allemands restés tièdes à ses thématiques. Par le biais de la propagande affirmée, répétée et contaminée par la base, le nazisme aura exploité les éléments du pangermanisme « à la corde » pour montrer que les Allemands avaient un passé commun fort et des racines glorieuses. En proposant de réunir tous les peuples d'ascendance germanique directe dans la

35 : Le Bon, *op. cit.*, p.125, 126.

*Grossdeutschland*³⁶, les nazis voulurent ainsi briser la division dans le peuple allemand – entre autres dues à la religion et à la géographie.

À ce propos, selon Daniel Sibony³⁷, théoricien du racisme, rien n'est plus rassembleur que la haine. Les nazis répétèrent ainsi constamment au peuple leurs arguments haineux dirigés contre leurs ennemis unifiés sous l'appellation de « juiverie internationale ». L'unification de ces ennemis faisait donc elle-même partie intégrante de l'unification populaire allemande, car, selon Sibony, le raciste se définit davantage par la négation de l'« autre » que par l'affirmation de ses propres caractéristiques. En d'autres termes, il caractérise moins son identité par *ce qu'il est* que par *ce qu'il n'est pas*. En regroupant les ennemis de la nation dans un seul bloc, les nazis assuraient ainsi la présence de cette figure antithétique comme modèle négatif pour forger ce que nous pourrions appeler la *nouvelle mentalité allemande*. Ceci avait d'ailleurs d'autres utilités directes. Selon Sigmund Freud, la recherche d'ennemis est un élément vital pour le maintien de l'ordre culturel, car celle-ci permet notamment de libérer les pulsions individuelles d'une société. Il dit d'ailleurs à cet égard qu'« il est toujours possible d'unir les uns aux autres, par les liens de l'amour, une grande masse d'hommes, à la seule condition qu'il en reste d'autres en dehors d'elle pour recevoir les coups »³⁸. Ce n'est donc pas sans raison qu'Hitler mentionne que « si le juif n'existait pas, il nous faudrait l'inventer »³⁹. Il est conscient du pouvoir unificateur de l'adversité ainsi que de l'utilité de posséder son propre « démon » visible, sur lequel exorciser sa haine. À l'aide de la légalisation de certains

36 : Point I du NSDAP : Nous demandons la constitution d'une Grand Allemagne, réunissant tous les Allemands sur la base du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

37 : Sibony, Daniel, *Le « racisme », une haine identitaire*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1997.

38 : Freud, Sigmund, *Malaise dans la Civilisation*, Paris, PUF, 1971, p.68.

39 : Rauschnig, Op. Cit., p.316.

crimes physiques, les pulsions dont parle Freud, les Allemands purent en effet les libérer sur les « responsables » de leurs malheurs, ce qui contribua, d'une certaine façon, à maintenir le calme derrière les lignes du front.

Pour des raisons que nous avons discutées au chapitre premier, l'environnement préexistant sur lequel la société nazie s'est implantée était, quant à lui, des plus fertiles. Voilà pourquoi la politique nazie connut cet immense succès auprès du peuple. Or, en observant le chemin respectif du NSDAP, nous comprenons que ce parti s'est basé, pour constituer et vendre sa doctrine, sur des mythes préexistants et un long passé chargé d'éléments divers, que ses dirigeants surent exploiter sans vergogne. Ian Kershaw affirme « [qu']un terreau disponible de croyances, phobies et préjugés préexistants formaient une couche importante de la culture politique allemande »⁴⁰. À ce sujet, nous pourrions notamment évoquer le pangermanisme, le militarisme prussien, le chauvinisme, ou encore, l'eugénisme. Tant d'« ismes » capables de mobiliser et de fanatiser un peuple. Nous pourrions aussi invoquer, à titre de récente phobie, le Traité de Versailles, ou la peur du communisme, deux conséquences importantes de la Grande Guerre. Les différents mythes créés par les hautes instances nazies à partir de ces éléments seront par la suite d'une importance majeure pour la « totalitarisation » sociétale : mythe de la race aryenne, de la Juiverie internationale, du judéo-bolchévisme, du parasite étranger, de la dégénérescence humaine, du *Führer*, etc. Ici, mythes « positifs » et « négatifs » se côtoyaient de près, en ce sens qu'il y avait réellement une stricte corrélation entre l'accomplissement

40 : Kershaw, Ian, *Le Mythe Hitler*, Paris, Flammarion, 1987, p.15.

racial et la purge des « êtres dépravés », ou, comme le mentionne Marie-Anne Matard Bonucci, un « lien étroit unissant la figure de l'aryen et la destruction de l'Autre »⁴¹. Justement, la rhétorique nationale-socialiste à propos du mythe de la race aryenne – soit l'un des plus puissants mythes nazis – contribua grandement à la nazification du peuple allemand, le peignant comme l'élite européenne de par ses origines. Par exemple, pour faire cette promotion, les nazis s'efforcèrent de démontrer à la population que devenir simple membre du NSDAP résultait d'un privilège racial immense. À cette fin, ils exigèrent notamment de ces derniers la preuve de leur pureté sanguine jusqu'à l'an 1800. Comme le mentionne Arendt lorsqu'elle explique que la majorité des Allemands, leur arbre généalogique conforme en main, eurent « le sentiment d'appartenir à un groupe d'élus qui se détachait sur une multitude imaginaire d'exclus »⁴², nous comprenons que la majeure partie de ce qui entoure à la fois le mythe de la race germanique pure et celui de l'Allemagne asservie aux intérêts étrangers, ne résultaient que d'une attrape psychologique ayant permis la quête du pouvoir nazi. Voilà pourquoi le Chef des *Hitler-Jugend*, Baldur von Schirach, personnage très près du dictateur, aimait citer Houston Stewart Chamberlain : « ce qui importe, ce n'est pas que nous soyons Aryens, c'est que nous devenions Aryens »⁴³. Cette citation renforce le fait que l'existence même d'une race aryenne dans le discours nazi était davantage outil et but, que fait. La peur d'avoir du sang juif dans les

41 : Matard-Bonucci, Marie-Anne, 2000, « L'Homme Nouveau dans l'Europe Fasciste (1922-1945) ». In *L'Homme Nouveau dans l'Europe Fasciste (1922-1945) : entre dictature et totalitarisme*, sous la dir. de Matard-Bonucci, Marie-Anne, Milza, Pierre, Paris, Fayard, p.18.

42 : Arendt, op. cit, p.104.

43 : Michaud, Éric, Matard-Bonucci, Marie-Anne, 2000, « L'Homme Nouveau et son autre dans l'Allemagne national-socialiste ». In *L'Homme Nouveau dans l'Europe Fasciste (1922-1945) : entre dictature et totalitarisme*, sous la dir. de Matard-Bonucci, Marie-Anne, Milza, Pierre, Paris, Fayard, p.305.

veines apporta donc pour résultat chez les Allemands un rapprochement immense entre ceux-ci, lorsqu'ils virent que leur sang était finalement « non-souillé » par les races étrangères. Hitler avait forgé ce nouveau standard, arbitraire, pour faire partie de la nouvelle société allemande. La race aryenne, alors inexistante, allait devenir cet idéal, celui de la race renouvelée, celui de l'« homme nouveau » allemand.

Cela dit à propos du « mythe forgé » entourant la race aryenne, d'autres mythes, plus tangibles, se retrouvent avec davantage de force dans l'imagerie nazie : celui du *Führer*, qui puise une part de sa source dans la réalité, fut à la fois le plus présent et le plus puissant d'entre tous. Comme nous le verrons, corrélativement au symbole de la croix gammée ou encore, du salut hitlérien, l'image du *Führer* devint, jusqu'à la débâcle militaire, le symbole incontestable de la puissance du *Reich*. Mais avant tout, il permit de créer ce chef né, destiné par la providence à devenir le *guide* du peuple allemand égaré. Ian Kershaw dit que la fonction primaire du mythe Hitler était « d'intégrer au III^e *Reich* par association à des aspects [...] populaires et attrayants du régime nazi symbolisés par Hitler, la masse des Allemands « ordinaires » et « inorganisés » »⁴⁴. Selon lui, ce mythe spécial repose sur sept points d'appui que la propagande de Goebbels a tenté – avec succès – de faire ressortir : d'abord, elle s'efforça de montrer en Hitler ce chef désintéressé qui n'avait pour but que d'unifier la masse allemande afin d'en faire un peuple plus fort; en deuxième lieu, elle le montra comme le seul responsable de la reprise économique allemande et de l'abaissement drastique du taux de chômage; ensuite, le dictateur fut montré, au lendemain du *Röhm-Putsch*, comme le défenseur de la patrie qui n'hésiterait jamais à donner le coup de grâce aux ennemis de la nation, et ce, même s'ils furent d'anciens alliés; en

⁴⁴ : Kershaw, Ian, Op. Cit., p.304.

quatrième lieu, il fut peint comme un être sincère qui se faisait arnaquer par les autres hauts dirigeants du régime, qui le tenaient volontairement dans l'ignorance; du côté diplomatique, il a été représenté comme l'être qui a redonné une voix à l'Allemagne sur la scène internationale, et ce, en tant que grande puissance; puis, suite au déclenchement des hostilités, il a été montré comme le chef militaire déterminé à vaincre l'ennemi qui souhaitait tant l'anéantissement de l'Allemagne, et ce, peu importe les sacrifices; finalement, Hitler a été vu, par le biais de son mythe, comme le dernier rempart contre la « menace » judéo-bolchévique qui « menaçait » le monde entier.⁴⁵ Ici, désintéressement personnel, redressement économique et social, défense implacable et sincérité se côtoient dans ce mythe qui, par le biais d'une propagande intense, fut associé à l'image du *Führer*, et ce, pour en venir qu'à former une image tangible d'une puissance inouïe. À un point tel qu'Hitler lui-même en vint à y croire à force de vivre en devant respecter les règles de ce mythe que Goebbels avait nationalisé. Cette figure entourant Hitler d'une auréole fut donc un des éléments les plus puissants pour rassembler les Allemands sous la coupe nazie. Alors que les éléments plus négatifs du national-socialisme ont été davantage incarnés par l'entourage d'Hitler, ce dernier, par son mythe, a été symbolisé par l'incarnation même des aspects positifs du parti et du régime. Il peignit Hitler comme le « guide » messianique que le troupeau allemand attendait suite au désastre de 1914-1918 et comme la tête de la société, qui devait devenir ce corps homogène, uni et « total ». Tous devaient suivre ce prophète annonciateur de bonnes nouvelles; une suite tragique attendait les rebelles.

45 : Ibid, p.307 à 309.

L'anesthésie du peuple allemand

Durant toute la période sur laquelle s'étend le Troisième *Reich*, la propagande de Goebbels fut omniprésente. Elle connut d'ailleurs un tel succès que les nazis finirent rapidement par avoir mainmise sur le peuple allemand. Toutefois, comme le mentionne Arendt, « partout où le totalitarisme a le contrôle absolu, il remplace la propagande par l'endoctrinement »⁴⁶. À ce sujet, Jean-Marie Domenach⁴⁷ fait une intéressante synthèse des théories de Sergei Tchakhotine tirées de son livre *Le Viol des Foules par la Propagande Politique*⁴⁸. Les propos de cet auteur sont d'un intérêt non-négligeable pour comprendre comment les Allemands se sont peu à peu fait imbriquer dans les rouages nazis. Dans cet ouvrage, l'auteur russe lit les actes survenus lors du Troisième *Reich* à la lumière des théories d'Ivan Petrovitch Pavlov du réflexe conditionné.

Selon Pavlov, si l'on place un morceau de sucre (« agent conditionnel simple ») devant un chien affamé, au bout d'un court instant, l'animal commencera à saliver abondamment. Or, en associant à cette représentation visuelle le bruit d'un klaxon (« agent conditionnel complexe »), et en répétant ladite association maintes fois, nous remarquerons qu'après conditionnement, le simple bruit de klaxon, sans la présentation du sucre, finira par faire saliver le chien au même titre que s'il avait aperçu ce sucre. En effet, ce dernier aura fini par associer le bruit de klaxon à la présence de cet objet de plaisir. Bien sûr, ces associations ont besoin d'être renouvelées, car le seul bruit de klaxon – moins puissant que la source initiale du plaisir – ne suffira pas à faire saliver le chien sans qu'il ne soit occasionnellement

46 : Arendt, *op. cit.*, p.67.

47 : Domenach, Jean-Marie, *La Propagande Politique*, Paris, Presses universitaires de France, 1965.

48 : Tchakhotine, Sergei, *Le Viol des Foules par la Propagande Politique*, Paris, Gallimard, 1992.

associé à cet élément désiré. Le réflexe conditionné se crée de cette façon. Alors, la logique et le sens critique de l'individu s'effacent pour laisser place à l'instinct face à l'objet concerné. *Grosso modo*, l'être se transforme en l'automate escompté.

Ce que nous venons de décrire constitue la théorie sur laquelle s'est appuyée la formation que donnaient les Russes aux chiens destinés à devenir de véritables bombes ambulantes. Pour conditionner ces « nouvelles armes », les Russes utilisaient des chiens préalablement affamés, qu'ils nourrissaient uniquement sous des exemplaires subtilisés des blindés ennemis. Après maintes répétitions, le chien était persuadé que s'il allait sous un de ces engins, il pourrait enfin manger. Une fois transportés en première ligne, ceux-ci, harnachés d'un sac explosif, étaient envoyés sur le champ de bataille et dirigés vers les chars ennemis. Une fois en dessous de la cible, des ingénieurs russes n'avaient plus qu'à appuyer sur le détonateur...

Selon Sergei Tchakhotine, la manière dont le peuple Allemand a été conditionné par le Troisième *Reich* et sa machine de propagande suit un peu la même logique – quoique le procédé soit bien plus complexe et raffiné que dans le cas des expériences sur les chiens. Cependant, l'association entre les deux agents, simple et complexe, s'avère relativement semblable. Expliquons : d'abord, par le biais de la propagande, l'idée du gouvernement fut d'apporter un point de corrélation entre ce que le peuple désirait et ce que le parti proposait. Dans ce cas appliqué à l'Allemagne hitlérienne, les propositions de conquêtes territoriales, de revanche face aux démocraties, d'élimination du bolchévisme en Allemagne, etc., furent associées au parti national-socialiste, ou mieux, au *Führer*, par le biais du mythe que nous avons précédemment discuté. Dans ce cas précis, le sucre est donc représenté par les accomplissements « positifs » du Troisième *Reich* (réaffirmation politique, abaissement drastique du

chômage, retrait de la Société des Nations, réoccupation de la Sarre, construction de la *Reichsautobahn*, *Anschluss*, appropriation des Sudètes, invasion militaire des ennemis, etc.); le klaxon l'est quant à lui par n'importe quelle image symbolisant la société et la grandeur du *Reich* (image du *Führer*, croix gammées, slogans, parades militaires, rassemblements, drapeaux nazis, uniformes SA, SS ou de la *Wehrmacht*, etc.). Or, comme tous les gestes politiques d'envergure que nous avons nommés ci-haut sont complexes à entreprendre et généralement très risqués, suite à l'arrivée au pouvoir des nazis, la théorie du réflexe conditionné de Pavlov prit place. Or, l'association entre fait politique d'envergure et symbole représentant le *Reich* et sa grandeur s'effectua à longueur d'année. Si une action d'envergure prenait place, le régime s'arrangeait pour organiser un évènement où tous les éléments responsables de l'acte positif soient montrés pour des fins associatives : rassemblements, parades, plébiscite, annonce radio à la nation. Une fois le peuple convaincu de la nouvelle force qu'était le national-socialisme, un simple salut hitlérien ou un drapeau nazi flottant sur un balcon devinrent suffisants à l'Allemand moyen pour lui rappeler les accomplissements passés du régime. Comme le chien était convaincu qu'il serait nourri alors qu'il entendait le klaxon sans voir le sucre, l'Allemand moyen était devenu persuadé qu'une action positive pour le *Reich* s'entreprenait ou s'entreprendrait sous peu, dès qu'il voyait, par exemple, une image du *Führer* ou entendait le *Horst Wessel Lied*. Subséquemment, tant que les succès militaires fonctionnèrent, les Allemands « salivèrent » effectivement à tous ces « coups de klaxon » omniprésents dans le *Reich*, et ce, puisque le sucre n'était jamais bien loin. C'est ainsi que le peuple allemand devint automatisé, et ce, sans même s'en rendre compte. Cependant, suite aux premiers empêtements, l'« agent conditionnel

complexe » commença de moins en moins à faire sentir son effet, puisque l'« agent conditionnel simple » ne faisait plus son apparition au même moment. En effet, ce n'est que tant que les succès de l'État vinrent, que l'allemand moyen put demeurer dans sa transe; lorsque les revers arrivèrent – tel que ce fut le cas suite au déclenchement de *Barbarossa*, en 1941, mais plus encore de *Fall Blau*, en 1942, avec les reculs en Afrique au profit des Alliés et l'encerclement mortel de la poche de Stalingrad – le support moral de la population flancha peu à peu pour laisser place à l'apathie. Brusquement, un large pourcentage d'Allemands se réveilla, mais il était déjà trop tard.

Le monstre concentrationnaire⁴⁹

En lien direct avec l'endoctrinement, le côté génocidaire de ce point ne doit surtout pas passer sous silence. Hitler, Himmler, Heydrich, Eicke ou, à moindre échelle, Schirach, etc., manipulèrent leurs troupes et tentèrent de désinhiber leur esprit afin que plus tard, quand le temps viendrait, l'exécution des ordres de l'État face à la « question juive » ou encore, au massacre des peuples inférieurs qui seraient bientôt conquis, leur soit moralement acceptable. C'est par le biais, encore une fois, d'association qu'ils purent parvenir à transformer peu à peu leur soldat en machine à tuer sans conscience ni scrupule; le peuple, en être haineux qui ne se manifesterait pas pour protéger ces « ennemis du régime ». En prenant pour vecteur les affiches, la littérature, le cinéma, la radio, etc. l'État parvint à réajuster l'opinion publique, notamment, face aux juifs, et ainsi à préparer la population face aux mesures à venir.

⁴⁹ : Expression tirée du texte de Jean Cayrol (« le vieux monstre concentrationnaire »), co-auteur et narrateur du documentaire Nuit et Brouillard, réalisé par Alain Resnais, France, 1955.

Un bon exemple de ce type de réforme psychologique par la propagande cinématographique se situe certes dans le pseudo-documentaire Der ewige Jude, réalisé en 1940 par Fritz Hippler. Ici, graduellement, à l'aide de divers exemples graphiques, les juifs furent montrés comme un peuple de paresseux, de lâches, un peuple méchant, incapable de travailler manuellement et n'étant dans son « élément » qu'en respectant son « inclination naturelle », soit, l'exploitation, l'arnaque et la revente. Comme le potentiel de création des races constitue un des thèmes centraux du document, l'aryen est ainsi montré comme le créateur de bonnes choses; le juif comme un parasite qui ne produira jamais rien de « non-dégénéré ». Il est très logique de croire que ce pseudo-documentaire ait été réalisé dans le seul but de préparer l'Allemand à n'avoir aucune pitié face au juif lorsque le temps de son extermination arriverait, et ce, peu importe son âge. À cette fin, le narrateur fait une mention spéciale au sujet de l'enfant juif, comparé avec grand contraste à l'enfant allemand, vaillant et honnête. Contrairement à ce dernier, l'enfant juif est décrit comme un être pathologiquement mauvais, perdu d'avance de par ses gènes corrompues, et destiné à arnaquer le peuple qui l'accueille – comme ses parents l'on fait. Le narrateur passe donc quelques instants à attaquer l'enfant juif et à l'abaisser au même titre que ses parents, qui eux, sont rabaissés depuis le début du film au titre de vermines. Nous ressentons ici fortement les premières lueurs de l'intention nazie face à la « question juive », qui connaîtra sa « solution finale » moins de deux ans plus tard, suite à la conférence de Wannsee, tenue le 20 janvier 1942. Le peuple et les soldats de la *Wehrmacht* sont ainsi préparés à n'avoir aucune pitié face à l'extermination des juifs, et ce, peu importe leur âge. À ce sujet, lors de présentations graphiques illustrant notamment les emplois avantageux détenus par les juifs en rapport à leur faible

proportion, ou encore, leurs conditions de vie générales, montrées comme radicalement supérieures à celle de l'Allemand moyen, nous avons l'occasion de voir un intéressant parallèle, où le réalisateur, par le biais d'un montage en alternance, compare la migration des juifs des siècles précédents à celles des rats, qu'il dit toutes deux génératrices de destruction et de maladies, qu'elles soient physiques ou sociales. Tous comme les rats transportent la peste et doivent être éliminés, les juifs, situés à la même hauteur dans l'échelle nazie, doivent subir le même sort. En rabaisant ainsi les juifs au rang d'animal nuisible, et en imbriquant des pensées à la population, telles que : « détruire les poux ne relève pas d'une question de conception du monde. C'est une question de propreté. De la même manière exactement, l'antisémitisme n'a pas été pour nous une question de conception du monde, mais une question de propreté qui sera bientôt réglée »⁵⁰, les nazis transformèrent le meurtre massif des SS en extermination « légitime » à leurs yeux.

Der ewige Jude se termine donc avec ce passage montrant Hitler à la chancellerie, durant une assemblée du parti, où il mentionne que si la « juiverie internationale » plonge le monde dans une Seconde Guerre mondiale, le résultat ne serait pas une nouvelle victoire de cette dernière sur le peuple allemand, mais la destruction complète des juifs d'Europe. C'est alors que s'enchaîne une multitude d'images d'Allemands fiers faisant le salut hitlérien, souriants, contents de l'allocution de leur *Führer*, mais surtout, d'accords avec cette mention impliquant l'anéantissement des juifs. Le spectateur allemand voyant ces images et ne pensant pas tel que le documentaire le propose, se sentira inévitablement exclu de la vision d'autres membres de son peuple, accepté par l'État national-socialiste et approuvant ce fait.

50 : Himmler, Heinrich, *Discours secrets*, Paris, Gallimard, 1978, p. 204.

Or, il tentera de changer son opinion dans la direction que ce « document préparatoire » lui indique.

Dans ce cas précis, si le klaxon est la propagande envers les juifs, le sucre – soit leur anéantissement – sera dorénavant fourni jusqu'à la toute fin, contrairement au sucre relatif à la grandeur du *Reich*. Der Ewige Jude n'est qu'un document raciste parmi tant d'autres destiné à nourrir la haine allemande envers le judaïsme. Il n'est qu'un coup de klaxon dans cette fanfare cacophonique dirigé contre les juifs. Ainsi, comme le mentionne Knopp, « pas à pas, discours après discours, pamphlet après pamphlet, en dépouillant les juifs de leur humanité, on alléga la conscience des criminels avant même qu'ils n'aient perpétré leurs crimes »⁵¹. Peu importe la forme des dits documents ou du discours employé, tout cela n'a qu'un but : détruire l'inhibition allemande face à leur extermination, ainsi que leur bourrer le crâne de la vision hitlérienne du monde. D'ailleurs, la même année, Jud Süß, réalisé par Veit Harlan, et Die Rothschilds, réalisé par Erich Waschneck, furent présentés au grand écran. Comme Hitler l'a lui-même mentionné, « sans une éducation nationale-socialiste préalable, [...] l'armement de tous les Allemands sans distinction était une faute criminelle »⁵². La propagande est, dans l'optique de cette citation, le type d'éducation qu'il entendait.

Puisque le racisme tente de prouver l'infériorité de ceux qu'il juge comme étant des « sous-hommes » en les dénigrant et en les maltraitant, le nazisme s'efforçait de devenir cohérent en créant la réalité pratique de son discours, et ce, dans le but de prouver le bien fondé du mouvement. Comme Arendt le mentionne, « si les détenus sont de la vermine, il est logique qu'on doive les tuer avec des gaz toxiques ; s'ils sont dégénérés,

51 : Knopp, op. cit., p. 122.

52 : Rauschnig, Hermann, op. cit., p.224.

on ne doit pas les laisser contaminer la population ; s'ils ont des « âmes d'esclaves » personne ne doit perdre son temps à les rééduquer »⁵³. Comme de fait, les nazis rendaient leurs assertions véritables en se prouvant à eux-mêmes, la rationalité de leur idéologie, en envoyant ces êtres qu'ils disaient « dégénérés » en camps de concentration. Comme le nazisme tend à justifier son idéologie par la pratique, selon Hannah Arendt, les camps étaient, pour les SS, le lieu de « l'application pratique de l'endoctrinement idéologique – le banc d'essai où ce dernier doit faire ses preuves – tandis que l'effroyable spectacle des camps eux-mêmes [étaient] censé fournir la vérification « théorique » de l'idéologie »⁵⁴. Ne voyons-nous pas dans cette logique une boucle sans fin?

Eugen Kogon, journaliste allemand ayant passé six ans dans le camp de Buchenwald, près de Weimar, raconte dans son livre L'Enfer Organisé, comment fonctionnaient les camps de concentration, véritable apothéose du totalitarisme. Son témoignage sur l'arrivée des détenus en ces lieux de torture à lui seul en dit beaucoup sur les diverses techniques de soumission totale utilisées par la SS pour briser les nouveaux arrivants dès leur premier jour au camp, mise en pratique de l'enseignement national-socialiste. Suite à un transport qui pouvait souvent durer plus d'une semaine, entassés dans un wagon de bétail parfois occupé par 150 détenus, et ce, dans des conditions atroces, dont la faim, la soif, le froid ou la chaleur intense – sans oublier les coups et la menace constante du revolver – les détenus arrivaient dans le camp, extrêmement fatigués. Alors, ceux qui n'étaient pas déjà morts de faim, de froid ou d'asphyxie, étaient généralement accueillis par une bande de sous-officiers SS qui les ruaient de

53 : Arendt, Hannah, *Le Système Totalitaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p.198.

54 : Ibid, p.173.

coups, les étranglaient et les humiliaient, de sorte que dans bien des cas, les nouveaux détenus étaient blessés dès leur arrivée. Alors seulement, ces derniers pouvaient passer à leur instruction devant la symbolique potence, où le responsable SS énumérait l'innombrable liste de méfaits, souvent ridicules, punissables par la mort. Ensuite, c'était le bain, où le peu de dignité qui leur restait s'estompait. Là, ils étaient déshabillés, volés de leurs effets de valeur, tondu de tous leurs poils, désinfectés par un puissant produit qui brûlait la peau, puis douchés sous une eau « brûlante ou glacée ». Enfin, le détenu était habillé de l'uniforme trop grand, souvent troué de balles ou taché de sang, et conçu pour donner une allure terrible à celui qui le porte (notamment par la longueur inégale des manches). Ce procédé ne vaut que pour le premier jour. Ceci, c'est donc sans compter le travail pénible, souvent mortel, auquel le détenu sera confiné, l'étiquetage, le tatouage, la torture psychologique et physique, le combat constant qu'il devait livrer pour se protéger à la fois de la SS et des autres détenus, ou encore, la peur d'être à tout instant victime de l'arbitraire. D'autant plus que n'importe quel motif était passible de la punition la plus sévère.

Kogon cite :

[...] avoir les mains dans les poches du pantalon lorsqu'il faisait froid ; col relevé lorsqu'il pleuvait ou ventait ; les plus petits détails vestimentaires, tels que bouton manquant, tache de boue, petite déchirure, souliers insuffisamment astiqués lorsqu'il y avait un pied de boue [...] ; souliers trop bien astiqués, ce qui devait prouver qu'on avait esquivé le travail ; non-observation de l'obligation de saluer.⁵⁵

Cela montre à quel point l'organisation des camps était conçue pour abattre moralement le détenu et le réduire à la plus simple expression de l'être, et ce, en réduisant la moindre parcelle de liberté qui lui reste. Ainsi, il n'avait plus aucun espace pour manœuvrer, et devenait enchaîné à la nouvelle réalité dictée

55 : Kogon, Eugen, *L'enfer organisé : le système des camps de concentration*, Paris, La jeune Parque, 1947, p.95.

par la brutalité et la terreur SS. Ce n'est pas sans raison qu'Arendt mentionne que « la société de la mort instituée dans les camps est la seule forme de société où il soit possible de dominer entièrement l'homme »⁵⁶, donc, la forme la plus poussée du totalitarisme. En camp, bien des hommes furent contrôlés jusqu'au plus profond d'eux-mêmes. Seuls les plus forts parvenaient à résister secrètement.

Davantage que pour la population allemande, les réflexes des détenus étaient conditionnés pour être réduits à leur plus faible forme d'expression. Transformé en être machinal, le « type du concentrationnaire » prenait forme dans le détenu. C'était ce type qui devenait l'être parfait du totalitarisme, et selon Kogon, il se formait en trois étapes. D'abord, par « le choc de l'internement[, ensuite, par] le processus de sélection des premiers mois, enfin[,] par le processus d'accoutumance qui durait des années »⁵⁷. C'est ainsi que l'État nazi réussit à créer le type humain de l'esclave qu'il attendait de ses victimes. Les détenus du camp ne devenaient, ensemble, plus qu'un seul être, cette entité massive, unique et soumise :

Le chien de Pavlov, l'échantillon humain réduit aux plus élémentaires réactions, le faisceau de réactions auquel peut toujours en être substitués d'autres déterminant exactement le même genre de comportement, voilà quel est le « citoyen » modèle d'un État totalitaire ; et un tel citoyen ne peut qu'être imparfaitement produit en dehors des camps⁵⁸

Le huis clos du camp avait donc cet atout de permettre à la formation d'un monde à part où le conditionnement ne connaissait plus de limite, sans compter que la terreur constante et le meurtre légal brisaient toutes les barrières d'inhibition des SS.

Finalement, Kogon mentionne que l'établissement des camps avait deux buts pour l'État nazi. L'un de ces buts était, bien évidemment, d'enfermer ou d'éliminer les

56 : Arendt, Hannah, Op. Cit., p. 195.

57 : Kogon, Op. Cit., p.320.

58 : Arendt, Op. Cit., p.195, 196.

adversaires du régime; l'autre, c'était de créer un climat de terreur en dehors des camps, et ce, afin de détruire toute velléité de résistance au sein du peuple. Ainsi, le régime préférait « placer dix innocents derrière les barbelés que risquer de perdre de vue un véritable adversaire »⁵⁹. Un jour, Hitler déclara en session privée que « le monde [...] ne peut être gouverné que par l'exploitation de la peur »⁶⁰. Voilà pourquoi celle-ci fit partie intégrante du régime national-socialiste, et ce, à partir de la prise du pouvoir, lorsque les camps de concentration faits à la hâte commencèrent à se remplir des ennemis du régime. Outre le fait d'étouffer l'opposition dans l'œuf, elle servit à endurcir moralement, mais surtout, à préparer le peuple allemand face à la guerre qui allait inévitablement éclater. L'État allemand n'hésita jamais à s'en servir, que ce soit par le biais des nombreuses sauvageries perpétrées par les SA ou les SS envers les adversaires du régime, ou celui d'évènements comme, par exemple, la *Kristallnacht*. Cependant, les camps étaient les véritables laboratoires de l'expérience totalitaire la plus accomplie dont l'État pouvait se servir pour entraîner les SS, future élite du *Reich*, à la gouvernance de demain, et ce, tout en effrayant de l'intérieur la population du *Reich*. L'endoctrinement de la population, des soldats et des SS fut cependant le prélude nécessaire à la politique des camps.

Le corps de la Nation

Sur un modèle similaire à celui d'une foule de deux mille hommes, Hitler semble avoir organisé la masse allemande en ne tenant pas compte de « la pluralité et la

⁵⁹ : Kogon, Op. Cit., p.26.

⁶⁰ : Rauschning, Op. Cit., p.131.

différenciation infinies des êtres humains »⁶¹. En effet, il a agi, à des nuances près, « comme si l'humanité entière ne formait qu'un seul individu »⁶². Comme nous l'avons mentionné au début du chapitre, le grand orateur, selon Hitler, ne doit pas s'arrêter devant la diversité idéologique des êtres qui se trouvent devant lui. Peu importe leurs convictions, il devra faire valoir ses points, par affirmation et répétition, « à coups de formules stéréotypées aussi longtemps qu'il le faudra, pour que le dernier des auditeurs soit à même de saisir l'idée »⁶³, à un point tel, qu'à la fin du discours, il ne reste plus qu'un groupe homogène au plus haut point. Le gouvernement nazi aura ainsi peu à peu fusionné, durant la réforme de la société allemande d'avant-guerre, ses idéaux à l'esprit de l'État – par le biais de la législation – pour finalement fondre le peuple dans l'État – par le biais de propagande et d'endoctrinement. Ces deux dernières techniques se révéleront être le stimulus qui pointa aux Allemands les éléments de « plaisir » et de « déplaisir » afin de les conduire vers « l'émancipation ». Ils seront la voie du guide et le pont de la fusion qui mènera l'Allemagne vers la *Culture narcissique*, État « total » fondé sur la perception hitlérienne du monde. Par le biais de l'unification systématique du peuple allemand, véritable opération d'homogénéisation psychologique, les nazis ont finalement réussi à contrôler la masse, leur donnant ainsi l'opportunité de les faire dévier dans les sillages qu'ils avaient prévus pour eux. Comme nous l'avons déjà précisé, cette unification était le préalable à l'émergence de l'élite raciale et politique allemande qui, *de facto* comme *de jure*, était appelée à contrôler l'Europe.

61 : Arendt, Hannah, *Le Système Totalitaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p.173.

62 : Ibid.

63 : Hitler, Adolf, *Mein Kampf*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1934, p.182.

Dans la première partie, nous avons discuté de la structure organisationnelle propre au parti, à l'État et à l'autorité nazie. Ces structures allaient ainsi devenir le moule dans lequel la masse populaire et militaire viendrait se fondre. À elle seule, cette structure stratifiée, très contraignante dans son essence, s'est avérée être un puissant vecteur d'endoctrinement, notamment par la « hiérarchie du mépris » qu'elle entraînait avec elle. Dans la deuxième partie, nous avons observé la phase d'unification de la masse par le gouvernement, formant de ce fait cette *culture narcissique*, complètement composée autour de la *Weltanschauung* hitlérienne. Ce parcours était la voie logique de la domination totale que les nazis voulaient entreprendre en Europe.

À ce propos, Arendt mentionne que « la domination totale [...] n'est possible que si tout le monde sans exception peut être réduit à une identité immuable de réactions : ainsi, chacun de ces ensembles de réactions peut à volonté être changé pour n'importe quel autre »⁶⁴. Souvenons-nous des tableaux de la première partie (**figure 1.1, 1.2 et 1.3**) pour y déceler un lien des plus intéressants entre cette citation de la théoricienne et la logique du mouvement engendré par la structure de ces schémas. Puisque la société nazie fonctionnait par dédoublement des services, nous avons préalablement remarqué que dans ces constructions stratifiées tel un oignon, le mouvement inhérent de ces structures faisait en sorte que les membres de chaque groupe pouvaient être remplacés par un autre provenant du même groupe ou d'un groupe différent, limitrophe ou non. La purge, ou du moins, le fait de limoger les individus ne répondant plus aux critères de l'État, devenait ainsi la clé pour faire fonctionner cette machine en mouvement constant. Ainsi, les unités à l'intérieur de

⁶⁴ : Arendt, *op. cit.*, p.173.

ces schémas étaient fréquemment promulguées ou limogées selon les cas. Comme cette structure engendrait le mépris des strates supérieures face à celles inférieures, ces dernières, finissaient par envier celles supérieures et désiraient prendre leur place volontiers. À l'opposé, l'être disgracié baissait d'un échelon et entrait dans une catégorie d'une moindre importance que la précédente, provoquant de ce fait le mépris de ses anciens acolytes. Donc, si un être ne faisait pas ou plus l'affaire de l'État, il était immédiatement destitué, envoyé en « camps de correction », ou tout simplement, éliminé. Même chose pour les services : une fois qu'un service ne faisait plus l'affaire des dirigeants – puisque des dizaines d'autres étaient munis du même type de structure – le gouvernement n'avait qu'à simplement le changer par un autre aussi productif, car similairement construit. Du côté des mythes et de la rhétorique que les nazis renvoyaient à la population, une logique similaire put tout autant s'imposer. Si un discours ne faisait plus l'affaire, il était changé par un autre, mieux adapté à la situation. Au même titre que les nazis ont réussi, avant la prise du pouvoir, à dédoubler les services de l'État dans leur organisation partisane, une fois l'État mis sur pied, ils réussirent, par le biais de l'unification populaire et de l'homogénéisation psychologique de la masse – donc, par propagande et endoctrinement – à dédoubler la vision nazie dans celle de leur population, de sorte que gouvernement et peuple devenaient *un*. Comme cette unification populaire fut un véritable succès dû à la politique « totalitarisante » nazie, les ensembles de réactions mentionnés par Arendt furent donc aisément interchangeables. Ainsi, un revers dans le discours nazi tel que le pacte germano-soviétique pouvait facilement prendre forme, puisque tout était rattaché. Même chose pour la politique pré-

Barbarossa adoptée par les nazis, ou encore, la politique de plus en plus antisémite qu'ils adoptèrent et qui conduit à la *Endlösung*.

La réforme hitlérienne, par législation arbitraire, propagande, endoctrinement et terreur, transporta donc la société allemande vers l'État de société totalitaire, créant de ce fait un énorme corps social, relativement unitaire et absolu. De cet immense corps constitué du peuple allemand, uni sous les principes dictés par le gouvernement nazi, nous comprenons qu'à force de propagande, il s'avéra, à son apogée, relativement comparable à un être unique. La tête de ce corps, ce sera, comme il a été dit, Hitler :

À ce corps qu'est la société, il faut en effet une tête, à cet organisme il faut un centre d'organisation. Et la masse, de faits, ne peut s'ériger en Sujet qu'en érigeant et en s'érigeant comme la figure d'un sujet indépendant, autonome, ne s'autorisant que de lui-même - donc un chef autoritaire. Donc un Narcisse, ainsi qu'on l'apprendra plus loin. Seul un Chef narcissique peut donner à la société l'unité d'un corps propre. Et inversement, en s'assujettissant à cette figure organique et narcissique du sujet, les sujets ne s'assujettissent en fin de compte qu'à eux-mêmes. La politique qui s'esquisse ici est une politique narcissique.⁶⁵

Une fois cette réforme enclenchée, comme le peuple était soumis au désir de l'État, les dirigeants allemands ont pu commencer à balayer les êtres indésirables de leur pays tel qu'un être balaie les éléments de « déplaisir ». Comme la société nazie était remplie d'éléments indésirables aux yeux de l'État, si nous comparons effectivement cette société totalitaire à un corps humain, le phénomène des purges civiles que connut l'Allemagne hitlérienne serait, selon la perception nationale-socialiste du monde, métaphoriquement comparable à un « médicament » face à une maladie empêchant partiellement de faire bouger le corps. Puisque dans un totalitarisme, ceux qui ne sont inclus dans l'aspect « total » du concept, c'est-à-dire, ceux qui ne sont

65 : Borch-Jacobsen, Mikkel, *Le Sujet Freudien*, Paris, Aubier Flammarion, 1982, p. 198.

partisans de l'idée de la masse qui forme le tout, empêchent au bon fonctionnement de la société – puisque tous ne marchent pas dans la même direction et empêchent de ce fait ce côté *total* – les nazis se devaient, soit de mettre au pas cet élément, soit de l'éradiquer. Comme le mentionne Jacques Ellul à propos de l'activité totalitaire, qui, une fois le mécanisme de propagande sur pied, « ne peut tolérer aucune sorte d'indépendance [...] [, que tout] doit être ramené à ce schéma unique d'action qui trouve sa fin en elle-même et qui ne se justifie que si la totalité des hommes finit par y participer »⁶⁶, nous comprenons que selon cette logique, Hitler curait sa société de sa « maladie » qui l'empêchait d'être « entière ». Il prenait d'ailleurs plaisir à faire la comparaison entre société et corps, ou plutôt, entre « problème social » et maladie :

Ce n'est pas par hasard que l'homme est devenu plus facilement maître de la peste que de la tuberculose. L'une vient en vagues de mort, terrifiantes, et qui ébranlent l'humanité ; l'autre rampe lentement. L'une provoque une crainte horrible, l'autre ne conduit qu'à une indifférence progressive. Mais le résultat, c'est que l'homme qui a marché contre la peste, avec toute son énergie et sans reculer devant aucun effort, n'a, par contre, essayé que faiblement d'endiguer la phthisie. C'est ainsi qu'il a dominé la peste, tandis que la tuberculose le domine. C'est exactement ce qui se passe pour les maladies de cet organisme qu'est un peuple. Quand la maladie n'a pas, dès l'abord, l'allure d'une catastrophe, l'homme commence lentement à s'y habituer... et il finit, fût-ce au bout d'un temps assez long, à en mourir, inéluctablement.⁶⁷

La tuberculose est, dans l'optique de cette citation, le peuple juif. Voilà une des raisons pourquoi Hitler expulsait les éléments « non chaleureux », contre l'idée du NSDAP, ou tout simplement non englobé dans la catégorie des êtres « idéologiquement ou racialement acceptables : il désirait éliminer de sa société cette « maladie lente » rongant l'Allemagne, qu'il appelait « juiverie internationale ». Cela faisait partie du ménage parallèle à l'unification de son peuple, acte préalable à l'émergence de son élite. Mais n'allons pas croire, pour continuer cette métaphore de

⁶⁶ : Ellul, Jacques, *Propagandes*, Armand Colin, Paris, 1962, p.23.

⁶⁷ : Hitler, Adolf, *op. cit.*, p.231.

la société malade, que L'Allemagne nazie n'allait se limiter qu'à l'enrayement de sa « tuberculose ». Nous verrons, dans le prochain chapitre, que la purge sociale nationale-socialiste n'aurait, fort probablement, jamais connu de limite. Nous comprendrons de ce fait que pour continuer sa progression totalitaire, le Troisième *Reich*, société hypocondriaque délibérée, n'aurait cessé d'étendre la définition de ce qu'il entend par « maladie sociale ».

La propagande et l'endoctrinement furent donc, sous le Troisième *Reich*, bien ancrés au milieu des pouvoirs effectifs de l'État, et devinrent de véritables institutions sous le contrôle du chef d'orchestre du *Reich*, Joseph Goebbels. Les différents mythes créés par les hautes instances nazies seront, par ces vecteurs, exploités sans relâche. Dans la même logique que celle représentée par les schémas structuraux que nous avons observés au chapitre précédent – tous démontrant que le but nazi, en employant ces formes, était de hiérarchiser le degré d'implication dans le régime ainsi que de baliser le niveau de zèle de chaque strate afin que personne ne soit capable de sentir l'écart entre les deux extrêmes – le but de la propagande et de l'endoctrinement était de maintenir l'état de ses cibles dans la croyance que le monde qui l'entoure est naturel et admissible, tout en répondant à ce désir d'union progressif. Ici, tout devait être fait selon le bien de l'« être collectif », puissance populaire qui s'était érigée par force et manipulation psychologique à long, comme à court terme. Tout était nationalisé, y compris l'homme, car la Nation devait être ce tout, cette totalité. Les nazis auront ainsi tout au long de leur ascension, focalisé sur le concept d'unité social et culturel, ce qui sera d'une grande importance pour le conditionnement et la réforme si rapide de leur nation. Hitler s'avéra le *guide* de cette unité, l'homme providentiel et le mythe à suivre. Il aura compris que pour fonctionner, la

propagande ne doit aller que dans un sens, et qu'elle doit détruire toute opposition contre ce fait. La *Culture narcissique*, totale et raciste, vit le jour, connut son apogée vers le début des années 1940, puis déclina. Cependant, durant son parcours, elle dévoila ses intentions, et c'est ici que nous porterons maintenant notre intérêt.

Donc, une fois la société et le peuple plus ou moins unis sous la volonté nazie, l'élite put enfin librement émerger. Son dessein? Dominer le reste du troupeau, y compris les peuples asservis sous le joug hitlérien, et ce, de par sa race, sa condition et son idéologie raciste intransigeante. Mais où cette politique allait-elle mener le mouvement? Sans la débâcle militaire que l'Allemagne nazie connut, comment cette société aurait-elle tourné et, toujours dans cette éventualité, qui formera sa population? Pour répondre à ces questions, il faut d'abord diriger notre attention vers les véritables buts nazis.

La Sélection Artificielle

*Toutes les grandes civilisations du passé
tombèrent en décadence simplement
parce que la race primitivement créatrice
mourut d'un empoisonnement du sang.*

**Adolf Hitler,
Mein Kampf**



isiblement, Hitler ne voyait en l'Allemagne d'avant-guerre qu'une phase préparatoire à son authentique totalitarisme.

Comme il le mentionna au milieu des années 1930 à Hermann Rauschning : « l'Allemagne ne sera véritablement l'Allemagne que lorsqu'elle sera l'Europe »⁶⁸. Il est cependant vrai que pour qu'un totalitarisme puisse se développer à pleine capacité, la population doit être nombreuse. Avant la guerre, l'Allemagne ne l'était pas encore assez avec sa population d'à peu près 70 millions d'habitants. Dans cette optique, comme la guerre peut augmenter le territoire et donc, la population sous le contrôle d'une nation, il était nécessaire que l'Allemagne adopte une politique extérieure agressive et expansionniste pour s'accomplir pleinement à ce niveau. Ainsi, comme Arendt le précise, « ce fut seulement pendant la guerre, après que les conquêtes orientales eurent fourni de grandes masses humaines et rendu possibles les camps d'extermination »⁶⁹, que le totalitarisme nazi put véritablement se réaliser. De ce fait, nous ne pouvons pas qualifier le régime d'avant-guerre comme étant totalitaire à part entière : seuls les préambules de cette société auront débuté avant le déclenchement des hostilités en 1939. Après cet évènement crucial, l'endoctrinement

68 : Rauschning, Hermann, *Hitler m'a dit*, Paris, Nouvelle édition revue et complétée, 1979, p.64.

69 : Arendt, Hannah, *Le Système Totalitaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p.31.

et la « mise à niveau » des populations internes au pays firent peu à peu place à la terreur, mais cela n'est pas tout. Hannah Arendt évoque l'éventualité « qu'une des raisons de Hitler pour provoquer [la] guerre fut la possibilité qu'elle lui donnait d'accélérer le processus [de « totalitarisation » de la société] d'une manière inconcevable en temps de paix »⁷⁰. Effectivement, cette occasion lui procurera beaucoup de facilité pour intégrer les esprits restés froids à l'idée du régime national-socialiste. Mais surtout, comme la guerre entraîne avec elle un voile de mystère, celle-ci lui donna la chance d'enfin s'attaquer à la purge des êtres « inadaptables » du territoire allemand et de ceux qui seront prochainement occupés, action difficile, voire impossible à réaliser en temps de paix sans engendrer d'immenses troubles sociaux.

Voici un ordre d'Hitler antidaté du jour même du déclenchement des hostilités contre la Pologne soit, le 1^{er} septembre 1939 (mais réellement signé en octobre 1939) : « Le Reichsleiter Bouhler et le Dr. Brandt sont chargés, sous leur responsabilité, d'élargir les tâches des médecins à désigner nommément, afin que la grâce de la mort puisse être accordée, après un examen des plus attentifs, aux malades que le jugement humain considère comme incurables »⁷¹. La guerre laissait les mains nazies libres pour développer ce type d'intervention longtemps réfléchi. À cette époque seulement, la mise en place de la politique « d'hygiène raciale », doublée par celle de la « regermanisation » de l'Allemagne, prendra véritablement place. La première allait devenir de plus en plus radicale à mesure que le pouvoir nazi s'ancra dans le pays : d'abord, par la stérilisation des Allemands jugés inaptes du territoire; ensuite, par la

70 : Ibid, p.140.

71 : Poliakov, Léon, *Les Totalitarismes du XXe Siècle*, Paris, Fayard, 1987, p.266.

déportation et l'effacement des droits des juifs; puis, par l'euthanasie des malades mentaux, des gens atteints de maladies incurables, voire, de gens âgés et d'adversaires politiques; finalement, par l'élimination systématique des « sous-hommes » d'Europe. La deuxième impliquait la sélection des meilleures unités de la société, le mariage forcé et la politique d'élevage – similaire à celle employée pour le bétail – de la race supérieure. Dans cette double politique impliquant la destruction de l'adversaire racial, puisque « contagieux » dans sa décadence, et celle de la recréation raciale, puisque potentiellement « supérieure », allait émerger l'« homme nouveau » du Troisième *Reich*, froid, brutal et inhumain envers l'« autre », et ce, par sa « supériorité » même. Et n'allons pas croire que le gourmand *monstre concentrationnaire* nazi n'allait que se limiter à la destruction de cet « autre ».

L'« homme nouveau » du Troisième *Reich*

Le but de l'extermination des peuples qualifiés d'« inférieurs » par le nazisme résidait à la fois dans l'acte de prévention de la « contamination » du sang « supérieur » de l'élite allemande par leur sang jugé « dégénéré », mais aussi dans le fait que leur ancien territoire, d'où ils seraient chassés, servirait à accueillir la population allemande en « surplus » dans l'« ancien *Reich* ». C'était les politiques du *Lebensraum* et de la *Drang nach Osten* qui se concrétisaient par ces moyens. Parallèlement à l'accomplissement de ces buts, l'élite du *Reich* se forgea, à la fois par le biais d'endoctrinement, mais aussi en prenant part au massacre, qui venait leur prouver, par sa seule réalisation, leur supériorité. Reste maintenant à savoir de quelle façon les nazis ont choisi cette élite parmi la foule allemande, quels furent leurs critères de sélection, et quelle serait leur mission à long terme.

Le puits de l'élite national-socialiste fut incontestablement la jeunesse, mais celle-ci, avant de s'« accomplir » pleinement, devait préalablement être formée à l'intérieur de maintes organisations, et ce, afin de bien comprendre les buts et les préceptes de l'État. Dans le discours du 14 septembre 1935 adressé à la *Hitler-Jugend* réunie à Nuremberg, Hitler parle des qualités qu'il espère trouver dans l'« homme nouveau », destiné à être incarné par une proportion importante de cette jeunesse même : « le jeune allemand de demain doit être mince et élancé, preste comme le lévrier, résistant comme le cuir et dur comme l'acier Krupp »⁷². Beauté, rapidité, endurance et dureté. Telle serait les qualités de la future population homogène du *Reich*. Tel doit d'ailleurs être le *Reich* lui-même : esthétique, preste, tenace et inébranlable. Mais pour comprendre adéquatement cette analogie entre le *Reich* et la jeunesse, il faut d'abord suivre la logique interne dans la mise en œuvre de cette politique de renouvellement racial. Par cette citation hitlérienne, nous comprenons avant tout qu'à mi-chemin entre les principes du *Blut und Boden* et de la modernité, c'est-à-dire, du retour au sol et du progrès technique, devait se situer l'« homme nouveau », possédant à la fois les qualités « naturelles » du lévrier – connu pour sa rapidité – et du cuir bovin – connu pour sa résistance – ainsi que celles, industrielles, de l'acier – connu pour sa solidité. Nous verrons en fin de chapitre que Walter Darré, qui aura un poids immense dans la politique de régénération sociale, tiendra un discours similaire à propos de sa « nouvelle noblesse » – projection de la figure accomplie de l'« homme nouveau » : « je souhaite que tous mes chefs paysans entrent dans les SS [...] C'est dans ce réservoir humain des SS que nous puiserons la nouvelle noblesse »⁷³. L'être

72 : Hitler, Adolf, *Discours aux Jeunesses Hitlériennes*, Congrès du NSDAP, Nuremberg, 14 septembre 1935.

73 : Rauschnig, Op. Cit, p.73.

hybride du paysan, travaillant le sol et vivant en communion avec la nature, et du SS, élevé selon des principes militaires rigoureux et s'appuyant sur la technique moderne et la guerre industrielle, représente parfaitement l'essence que nous ressentons dans la définition d'Hitler lors de son discours à la *Hitler-Jugend*. Donc, pour l'instant, cette future « bête mécanique », alors inaccomplie, se verra bombardée par un double courant qui contribuera à sa formation. D'un côté, par l'inspiration positive engendrée par la pureté de sa figure aryenne; de l'autre, par celle négative incitant l'anéantissement de « l'autre ». Ce courant parallèle sera ainsi valorisé par toutes les institutions que ces jeunes fréquenteront, des écoles aux organismes militaires ou paramilitaires, et ce, en passant par la radio, le cinéma ou la littérature. À ce sujet, nous pourrions certainement faire l'étude des fameuses écoles nazies dans lesquelles la future élite du *Reich* devait faire son apprentissage : les *Napolas*, école de formation pour officiers, les *Adolf-Hitlerschulen*, destinées aux fonctionnaires du *Reich*, ainsi que les écoles pour les plus doués et racialement aptes, les *Ordensburgen*. Dans ces lieux d'endoctrinement massif, les éléments destinés à contrôler le peuple étaient – souvent féroce – « formés » selon les idéaux de la nation. Une fois entrée dans l'organisation qui lui est destinée, plus jamais la jeunesse ne sera relâchée :

Si ce garçon ou cette fille entre dans nos organisations à 10 ans et y respire pour la première fois de sa vie un air frais, pour entrer quatre ans plus tard dans la jeunesse hitlérienne où nous le garderons 4 ans, ce n'est pas pour les rendre à leurs parents : au contraire, nous les prenons aussitôt dans le parti ou dans le Front du travail ou les S.A. ou les S.S. Et si en deux ans dans ces formations ils ne sont pas devenus entièrement des nationaux-socialistes, alors ils accomplissent le service du travail pendant 6 mois. Et s'il leur restait encore à ce moment quelque chose de leur conscience de classe, la Wehrmacht s'en occupera pour poursuivre le traitement pendant deux ans. Et ils ne seront plus jamais libres tout au long de leur vie.⁷⁴

74 : Hitler, Adolf, Discours de Reichenberg, 2 décembre 1938.

Donc, la race est une chose, mais la formation en est une autre, et il semble que la porte d'entrée de l'« homme nouveau » du Troisième *Reich* se situe dans la race, mais que sa « pérennité » et sa « stabilité » se trouvent dans sa formation. Bref, pour être considéré comme l'élite du *Reich*, l'individu doit être « racialement pur », et aisément formé, et l'un ne semble pas aller sans l'autre. L'homme nouveau, c'était donc ce que la jeunesse sélectionnée par le nazisme se devait d'être, c'est-à-dire, davantage une construction qu'un être déjà présent. Une fois sa formation accomplie, le jeune choisissait ou se faisait imposer une branche. La SS, élite accomplie du *Reich*, était une de ces portes très prisées.

Comme le mentionnait Jean Cayrol en 1959 par le biais du documentaire Nuit et Brouillard d'Alain Resnais, la SS, c'était l'« intouchable ». Il représentait la force vitale et la combativité de la race germanique et se trouvait au-dessus de tout – outre les hauts dignitaires nazis, bien sûr. Cet être auréolé d'un mythe puissant et formé à grand prix, sera ainsi destiné à asservir et écarter par la mort les peuples indésirables d'Europe au nom de son maître, Adolf Hitler, et ce, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de son microcosme : les camps de concentration. Ses multiples tentacules s'étendront cependant bien au-delà des camps : les *Waffen-SS* seront la branche armée de la SS ; le *Sicherheitsdienst* deviendra le puissant service de renseignement du *Reich*; la *Rasse- und Siedlungshauptamt*, sera quant à lui le bureau qui traitera à la fois du destin des peuples et de la colonisation allemande à l'est, etc. Avec tout ce pouvoir sous sa coupe, la SS d'Himmler incarnera à la fois la sélection « positive » et le bras « négatif » du *Reich*, concepts que nous expliquerons en détail dans les deux prochains sous-chapitres.

Tel que nous l'avons préalablement mentionné, déjà, pour devenir simple membre du NSDAP, la chose n'était pas donnée. Les candidats devaient d'abord prouver leur pureté raciale depuis l'année 1800, ainsi qu'une extrême bienveillance à l'égard du mouvement. Du côté de la SS, comme ses défenseurs étaient destinés à devenir la nouvelle classe des maîtres d'Europe, il est logique que les critères pour y entrer soient plus élevés que ceux pour devenir simple membre du parti. Alors que la SA était grandement constituée de la lie du peuple, de criminels, d'alcooliques et de chômeurs, Himmler établit des critères physiques et raciaux d'une extrême rigueur pour entrer dans sa SS (sans pourtant exclure les gens partageant ces défauts s'ils respectaient ses critères). Par exemple, outre l'examen médical exhaustif auquel les candidats étaient soumis, ceux-ci devaient passer un test sportif des plus exigeants, ne pas porter de lunettes, être âgés de 25 à 35 ans, mesurer au moins 1,80m et prouver leur pureté raciale depuis l'an 1750. D'autres parts, ils avaient à répondre à une classification raciale des plus arbitraires. En ce sens, ils devaient, selon les critères de sélection rapportés par Guido Knopp, être racialement soit « purement nordique », « à dominance nordique ou falcique [...] ou « avec de légères adjonctions alpines, dinariques [...] ou méditerranéennes » »⁷⁵. Le jugement de la part d'« experts » reposait fréquemment sur une seule photo. À ce sujet, n'oublions pas que le Troisième *Reich* fut un régime raciste à part entière. Il est donc « normal » de voir les principes de la sélection biologique appliqués tant du côté « positif » de la société nazie (recrutement), que celui « négatif » (purgation). D'ailleurs, Knopp mentionne que « l'horrible procédure du quai d'Auschwitz, pendant laquelle les médecins SS triaient les victimes juives en les condamnant au travail ou au « traitement spécial »

75 : Knopp, Guido, *Les SS, un avertissement de l'histoire*, Paris, Presses de la Cité, 2005, p.102.

immédiat, est le pendant du procédé de sélection qui présidait à l'entrée dans l'Ordre noir »⁷⁶.

On peut facilement constater que les critères énumérés ci-haut pour l'acceptation dans la *Schutzstaffel* étaient démesurés et ne résultaient que du fruit d'une vision mégalomane venant des hautes instances. De toutes les candidatures initiales, seulement 15% étaient retenues. Alors que dans les premières années, même les femmes des initiés devaient être approuvées par la direction SS presque au même titre que les jeunes hommes, à la fin, certains anciens « sous-hommes » pouvaient à leur tour faire partie de cette organisation criminelle – les nécessités de la guerre obligeant Himmler à adoucir radicalement ses critères, l'amenant à accepter des slaves ou des musulmans. Cependant, ce qui compte pour notre sujet, c'est l'intention initiale de faire de la SS le centre principal de « fermentation » de l'« homme nouveau », et non le fait que le régime fut contraint de changer ses plans dus au manque de main-d'œuvre militaire. En effet, ce manque flagrant vint finalement totalement dénaturer les caractéristiques types des membres de l'Ordre noir, surtout en ce qui a trait à la division armée, la *Waffen-SS*. Mais, à ce propos, comme cette baisse de critères n'était que le résultat d'une manipulation flagrante et opportuniste pour gagner la guerre – faisant ainsi croire aux nouveaux adhérents qu'ils étaient l'élite européenne égale à la SS initiale – si cette action eut permis la victoire allemande, nul doute qu'Himmler, eut finalement redescendu, à la fin des hostilités, ses critères afin de redonner à la SS sa dorure initiale. Sinon, l'autre possibilité eut été de simplement transférer sa division d'élite dans un nouveau groupe, calqué sur le premier. Aidé par la structure

76 : Ibid.

organisationnelle typique de l'État national-socialiste, une action de ce type fut, comme nous l'avons vu lors du premier chapitre, phénomène commun.

Terreur et extermination : Mesures « négatives »

L'établissement de la société totalitaire en Allemagne, suite à la Première Guerre mondiale, se divise en trois phases bien distinctes. Dans un premier temps, il y eut l'établissement (indirect pour l'Allemagne) de l'organisation pré-totalitaire au sein même du NSDAP; en second lieu, il y eut la mise au pas des populations allemandes en temps de paix, allant de la prise du pouvoir, jusqu'au 1^{er} septembre 1939; finalement, il y eut la *Gleichschaltung* du peuple en temps de guerre. Si le conflit eut été gagné par les forces de l'Axe, il est inévitable que la société totalitaire nazie eût connu d'autres phases pour s'adapter aux nouveaux contextes et à la nouvelle situation. Mais pour l'instant, comme chacune de ces trois étapes bien réelles renferme d'intéressants détails face à la question de la race en Allemagne, elles se doivent absolument d'être distinguées, puisque les pratiques changeront beaucoup entre celles-ci.

Dans la première de ces phases – celle touchant à la mise en place du NSDAP – les fondements du parti prennent corps au sein de l'organisation nazie. Comme nous l'avons vu lors de premier chapitre, à partir de cet instant, la structure archétype du régime prend ici sa configuration, qui dès lors, n'alternera que très peu son « contenant ». C'est aussi à cette époque qu'Hitler détermine les buts du mouvement, notamment par l'écriture du programme et de son livre, *Mein Kampf*, qui deviendra la bible nationale-socialiste. Ici, seules les idées du désastre à venir naîtront, sous forme théorique. Or, ce n'est que durant la deuxième période de l'établissement totalitaire,

celle débutant avec l'arrivée au pouvoir des nazis en 1933, que les mesures concrètes concernant le futur de la « race aryenne » commenceront à se concrétiser.

À ce sujet, une intéressante loi peut être mise en avant-plan. Il s'agit de la *Gesetz zur Verhütung erbkranken Nachwuchses*, la « loi de prévention d'une descendance atteinte de maladie héréditaire »⁷⁷, qui fut votée le 14 juillet 1933, et qui entra en application le 1^{er} janvier 1934. Cette loi peut déjà beaucoup nous éclairer sur le destin de l'Allemand moyen en cas de victoire sur les alliés. La voici :

I. Toute personne, atteinte d'une maladie héréditaire, peut être stérilisée au moyen d'une opération chirurgicale si, d'après les expériences de la science médicale, il y a lieu de croire avec une grande probabilité que les descendants de cette personne seront frappés de maux héréditaires graves, mentaux ou corporels. Est considérée comme atteinte d'une maladie héréditaire dans le sens de la loi, toute personne qui souffre des maladies suivantes :

- 1) Débilité mentale congénitale
- 2) Schizophrénie
- 3) Folie circulaire (ou maniaque dépressive)
- 4) Épilepsie héréditaire
- 5) Danse de Saint-Guy héréditaire (chorée de Huntington)
- 6) Cécité héréditaire
- 7) Surdité héréditaire
- 8) Malformations corporelles graves et héréditaires.

Peut aussi être stérilisée toute personne sujette à des crises graves d'alcoolisme.⁷⁸

La stérilisation peut être vue comme un meurtre potentiel indirect. En empêchant l'être de se reproduire, l'État fait en sorte d'éliminer son « problème » avant même qu'il ne soit, littéralement, dans l'œuf. De 1933 à 1945, il y eut, en Allemagne, entre 350 000 et 400 000 stérilisations⁷⁹. Toutefois, selon Fritz Lenz, un des hygiénistes

77 : Massin, Benoît, 2000, « Stérilisation eugénique et contrôle médico-étatique des naissances en Allemagne nazie (1933-1945) : la mise en pratique de l'Utopie biomédicale ». In *Les enjeux de la stérilisation*, sous la dir. De Giami, Alain, Leridon, Henri, Paris, Inserm/INED, p.64.

78 : Girard, Jean, *Considérations sur la loi eugénique allemande du 14 juillet 1933*, Strasbourg, Ch. & J. Goeller, 1934, p.33.

79 : Pichot, André, *La Société Pure : De Darwin à Hitler*, Paris, Flammarion, 2000, p.257 (voir note 146).

nazis les plus importants, ce chiffre devait éventuellement monter jusqu'à 20% de la population – soit environ 15 millions d'Allemands à stériliser⁸⁰. La « loi de prévention d'une descendance atteinte de maladie héréditaire » ouvrait ainsi la porte à une pratique eugénique extrémiste qui allait tranquillement conduire l'Allemagne vers cet autogénocide à grande échelle. Cependant, comme en temps de paix, l'opinion publique et internationale peut compter, les pressions venant notamment des milieux chrétiens eurent raison des stérilisations. Ce n'est que lorsque la guerre éclata que le plan nazi put prendre corps, exception faite du cas des *Rheinlandbastarde*. En effet, le 30 juin 1937, fut inaugurée la stérilisation des enfants métis conçus lors de l'occupation française de la Ruhr par, notamment, des soldats africains ou indochinois. Cette exception a entraîné la stérilisation d'environ 500 individus⁸¹.

Donc, comme nous l'avons mentionné, la stérilisation, qui se situe dans la seconde phase du totalitarisme nazi – celle d'avant-guerre – a ouvert la porte à des mesures plus drastiques. Comme les nazis étaient impatients de voir des résultats de leur politique intérieure, une fois la guerre entreprise, ils décidèrent de passer à la prochaine étape. Tel le bras indéfectible de la nature, visiblement découragé d'attendre que la génération de leurs ennemis stérilisés périssent par le temps, les nazis se tournèrent vers l'euthanasie, plus rapide. Même si celle-ci entra en application peu avant le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale, cette nouvelle pratique inaugura la troisième phase de l'établissement totalitaire. Effectivement, dès le 16 août 1939 – soit deux semaines avant l'invasion de la Pologne

80 : Pichot, André, *La Société Pure : De Darwin à Hitler*, Paris, Flammarion, 2000, p.257.

81 : Michaud, Éric, Matard-Bonucci, Marie-Anne, 2000, « L'Homme Nouveau et son autre dans l'Allemagne national-socialiste ». In *L'Homme Nouveau dans l'Europe Fasciste (1922-1945) : entre dictature et totalitarisme*, sous la dir. de Matard-Bonucci, Marie-Anne, Milza, Pierre, Paris, Fayard, p.315.

– le gouvernement légalisa l'euthanasie des enfants malformés, ce qui concrétisa, sur une autre échelle, l'autogénocide allemand. À peine deux mois plus tard, comme nous l'avons vu par l'ordre d'Hitler antidaté du 1^{er} septembre 1939, l'opération s'étendit aux malades mentaux, ce qui donna naissance à l'*Aktion T4*. Dès 1940, cette action entra en application dans six endroits où furent aménagées des chambres à gaz : Grafeneck (à Gomadingen), Hadamar, Sonnenstein (à Pirna), Brandenburg-Havel, Bernburg et Hartheim (à Alkoven). En ces lieux de mort organisée, les euthanasies s'étendaient des juifs malades, « aux vieillards séniles, aux alcooliques, aux impotents, aux grabataires et aux « asociaux » divers (indigents, vagabonds, prostituées [...]) »⁸², etc. Cependant, une fois de plus, les protestations firent surface et les nazis durent diminuer l'intensité de leur pratique au sein même du peuple allemand.

Le 24 août 1941, l'*Aktion T4* fut donc suspendue, ce qui contraignit les nazis à passer par d'autres moyens pour parvenir à leurs fins : notamment, par le gazage d'individus à l'aide d'installations mobiles, par privation de nourriture, etc. L'élimination des enfants malformés de naissance continua cependant, puisque, comme nous l'avons déjà précisé, elle était indépendante de cette action. En attendant, nous savons par le rapport de Théo Lang (qui est-il ?) du 10 mai 1945 adressé à la Commission internationale d'investigation des crimes de guerre que 200 000 « malades de l'esprit, imbéciles, cas neurologiques et personnes diminuées pour raisons de santé (il n'y a pas seulement des cas incurables) et au moins 75 000 personnes âgées »⁸³ décédèrent durant l'*Aktion T4*. Selon le même rapport, Lang mentionne que la façon de procéder, pour l'euthanasie d'une personne âgée, était la suivante : d'abord,

82 : Pichot, André, Op. Cit., p.259.

83 : Ibid, p.265.

l'individu responsable convoquait les gens âgés qui, dans bien des cas, étaient en excellente santé. Ensuite, le dossier passait dans les mains d'un médecin SS, qui établissait selon son gré si « ces vieilles gens [étaient] mentalement déficientes [...] [Finalement, il suggérait] de les mettre en tutelle et de les envoyer à un établissement ; de là, ces vieilles gens [étaient] envoyées aux chambres à gaz »⁸⁴. Avec cette information en tête, nous comprenons que le nazisme considérait véritablement la vieillesse comme un poids inutile. Nous avons déjà mentionné que le parti s'appuyait sur la jeunesse pour modeler son futur, car elle était plus pure de toute autre *Weltanschauung*, et ce, puisqu'elle n'avait jamais, ou peu connu d'autres types de régime. Pour utiliser les mots d'Hitler, il mentionne à propos des gens âgés, groupe dont il ne s'exclue pas d'ailleurs, qu'ils sont à la fois « gâtés jusqu'à la moelle », sans plus d'« instinct sauvage », « lâches » et « sentimentaux ». Mais surtout, il mentionne que tous portent le poids « d'une histoire humiliante » ainsi que le « souvenir confus des époques d'asservissement et d'humiliation »⁸⁵. Or, la jeunesse était donc véritablement, pour le nazisme, des têtes et des corps « vierges », malléables et, ainsi, généralement plus « dupe » face à la propagande du régime que les gens âgés. Or, Hitler pouvait donc les modeler comme bon lui semblait. C'était donc la jeunesse qui devenait la force « positive » du *Reich* ; la vieillesse n'étant plus qu'un poids « négatif » aux yeux nazis.

Justement, lors de l'examen des patients et des personnes potentiellement « euthanasiables », il est dit que « le critère principal [était] la capacité de travail »⁸⁶. Ainsi, les « poids morts » de l'État allaient systématiquement être éliminés. Qu'en

84 : Ibid, p.266.

85 : Rauschnig, Op. Cit., p.332.

86 : Poliakov, Léon, *Les Totalitarismes du XXe Siècle*, Paris, Fayard, 1987, p.266.

aurait-il été de cette logique d'abattre les gens qui ne rapportent plus et qui ne sont que des bouches à nourrir une fois la guerre gagnée? Le régime nazi serait-il devenu cette machine d'autogénocide, décidant du terme de sa population dès qu'elle ne devient plus productive, une fois les mains relativement libres militairement? Difficile à dire, mais ce qui est certain, c'est que les nazis durent reporter leurs pratiques pour laisser place à d'autres, plus urgentes, telles que la guerre et l'extermination des races jugées « inférieures » de leur territoire agrandi.

Grosso modo, il est donc clair que l'Allemagne décida délibérément d'éliminer, sur son propre territoire et dans son propre sang, ce que nous pourrions appeler son « ballast d'êtres tarés » ainsi que ses « bouches inutiles », et ce, dès le début des hostilités. Du moins, les ordres du *Führer* prouvent cette assertion. Ce dernier voulut profiter (sans succès durables) de ce voile qu'est la guerre pour accomplir cette tâche ingrate. Ensuite, une fois l'Allemagne débarrassée de cet immense lot d'indésirables, Allemands ou autres, le droit de vie ou de mort de l'État sur la population aurait été établi dès la naissance, puis suivi auprès des gens potentiels. Les Allemands devaient cependant presque s'attendre à une mesure de la sorte de la part d'un homme qui mentionna à Nuremberg, aussi tôt qu'en août 1929, lors du 4^e congrès du parti, que « si l'Allemagne avait annuellement un million d'enfants, et si elle en éliminait sept à huit cent mille, les plus faibles, le résultat final pourrait être un accroissement de ses énergies »⁸⁷. Selon ces indications qui en disent long sur la politique allemande escomptée par les nazis, nous comprenons que l'État ne pouvait pas exterminer 70 à 80% de ses nouvelles naissances avec tous ces ennemis qui l'entourent. Elle devait d'abord attendre de se sécuriser militairement, car en privant maintes femmes de

87 : *Ibid*, p.265.

leurs enfants, les révoltes auraient certes fini par éclater. Du moins, maintes protestations virent le jour du côté de ces familles ayant perdu une partie de leur entourage lors de l'*Aktion T4*, lorsque, massivement, arrivèrent ces « lettres stéréotypées, les avisant d'un décès causé par faiblesse cardiaque, ou une pneumonie »⁸⁸. Même si tout cela se produisit, en cas de victoire nazie, nous pourrions aisément croire qu'une politique telle qu'il la propose concernant l'élimination des naissances inaptes, put finalement prendre place, surtout en tenant compte du fait que le totalitarisme s'enracina davantage à mesure que la guerre progressa, ce qui aurait permis au régime de prendre des mesures impossibles à accomplir auparavant. En n'ayant plus d'ennemis proches, la population du *Reich* aurait été laissée à elle-même. L'opinion internationale n'aurait donc pas eu la même valeur qu'avant. Avec ce pourcentage immense de nourrissons à éliminer, le massacre aurait ainsi été situé, à long terme, loin devant le maigre 20% de stérilisations avancé par Fritz Lenz. Cette hypothèse se renforcera lors de notre étude de la politique d'élevage du *Reich*.

Ainsi donc, en éliminant les Allemands « inférieurs », Hitler purgeait les tares héréditaires internes à la « bonne race », afin de la « libérer » de la plus grande part de ses troubles héréditaires. Cependant, la purge des êtres de « races inférieures », qui ne se bornait pas qu'aux malades et aux inaptes, restait à venir. Nous ne pourrions donc pas parler des mesures « négatives » entreprises par le Troisième *Reich* sans parler du génocide qui entraîna à la mort des millions d'hommes considérés de « mauvaise race ». Cependant, vu la quantité de documents à ce sujet, nous ne nous bornerons qu'à mentionner quelques détails et les chiffres principaux, qui s'avèrent souvent inégaux de source en source. Les spécialistes du T4 ayant prouvé la fiabilité de leur technique,

⁸⁸ : *Ibid*, p.267.

furent donc appelés par la SS en tant qu'experts du meurtre à grande échelle, ce qui donna naissance aux rejetons de l'*Aktion T4: l'Aktion 14-f-13*, qui avait pour but d'éliminer la main d'œuvre « inutile » des camps, ainsi que « les tuberculeux et autres malades organiques, les juifs et les Polonais « souilleurs de race », les embusqués et les déserteurs »⁸⁹, etc., tout cela, afin de laisser la place aux « autres êtres inférieurs », plus « frais », qui s'ajoutaient à chaque jour à la liste des bannis du *Reich*. Toujours à l'aide des pionniers de l'euthanasie, le premier camp d'extermination, celui de *Chelmo-Kulmhof*, dans le *Warthegau*, fut installé. Finalement, comme nous le savons, ces « moulins à os » se propagèrent comme la peste suite à la conférence de Wannsee, le 20 janvier 1942, où la mise en application de l'*Endlösung* fut décidée. Quoique cette décision précise ne toucha que les juifs, ils ne sont pas seuls à avoir été ciblés par la politique d'extermination systématique nazie. En nombre, mais pas en proportion continentale, les Slaves d'Europe ont presque autant été décimés. Au final, il y eut non loin de 5,9 millions⁹⁰ de victimes juives et environ 4,7 millions⁹¹ de victimes slaves, dont 3 millions provenant de Pologne et 700 000 de Russie, le reste provenant principalement de Roumanie, de Tchécoslovaquie, de Hongrie, de Lituanie, de Lettonie et de Yougoslavie. Puisque le nazisme classait généralement ces deux groupes comme étant loin en bas dans la hiérarchie raciale, il est clair que les bourreaux lésinaient moins avant de les abattre, que pour la population des nations racialement plus « tolérables », comme la Hollande ou la France, qui possédaient un lot de sang germanique considérablement plus élevé dans leur territoire. En éliminant les êtres classés « inférieurs » de l'est, le nazisme tentait de protéger le sang

89 : Ibid, p.269.

90 : Poliakov, Léon, *Op. Cit.*, p. 527.

91 : Hilberg, Raul, *La Destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Gallimard, Folio, 2006 Tome III, p. 2273.

allemand en empêchant son mélange. S'il avait gagné la guerre, il est fort probable que ces peuples – outre pour leur parcelle germanique interne (on parle, par exemple, de 5% de Polonais « germanisables ») – auraient été systématiquement anéantis pour laisser place aux colons allemands, qui combleraient finalement leur espace. La *Drang nach Osten* accomplie, la politique du *Lebensraum* pouvait ainsi commencer à se concrétiser par le biais des colonies allemandes devant s'établir en terre conquise.

Élevage et *sélection artificielle* : Mesures « positives »

En ce qui a trait aux mesures « négatives », nous aurions pu en nommer une multitude d'autres qui entrèrent en application durant les douze années du régime. À ce sujet, nous pourrions penser aux fameuses lois de Nuremberg votées le 15 septembre 1935, renfermant la *Reichsflaggengesetz*, qui interdisait aux juifs le fait d'arborer les couleurs du *Reich*; la *Gesetz zum Schutze des deutschen Blutes und der deutschen Ehre (Blutschutzgesetz)*, qui interdisait le concubinage entre juifs et Allemands; et la *Reichsbürgergesetz*, qui interdisait aux juifs et aux demi-juifs le droit à la citoyenneté allemande. Cependant, nous avons décidé de nous en tenir qu'aux éléments entrant en relation directe avec notre propos. Nous ferons donc de même pour les mesures dites « positives ».

Le but d'Hitler, du côté social, était d'élever, une fois la guerre gagnée, son élite raciale au rang de « maître » parmi les « maîtres ». À ce sujet, un entretien rapporté par Hermann Rauschning relatant un discours de Walther Darré, alors ministre de l'Agriculture et de l'Alimentation du *Reich*, s'avère des plus intéressants face aux intentions du régime. Selon ses plans, basés sur ce qu'il apprit lors de ses études agronomiques, il désirait faire revivre, par le biais de croisement serré et d'une

surveillance étatique sévère, la noblesse allemande (l'« homme nouveau » allemand accompli) en se basant sur les mariages sélectionnés entre SS et jeunes aryennes. Les nazis devaient donc, pour réussir l'exploit de cette régénération raciale, mettre en application une véritable technique d'élevage, similaires à celles employées pour celui du bétail, ou encore, en agronomie, pour le croisement des plantes. Ainsi, dira Darré lors de cet entretien : « de même que nous avons régénéré notre vieux cheval hanovrien en partant d'étalons et de pouliches au sang dégénéré, de même nous recréerons le type pur de l'Allemand nordique par des croisements obligatoires au cours des générations »⁹². Cette « *neue Adel* », tel qu'il la nomma, sera ensuite destinée à être éduquée dans les collèges spéciaux pour l'aristocratie du régime, afin d'apprendre à diriger les peuples pour mieux les plier sous la main de fer nationale-socialiste. Pour ce faire, il fallait, selon Darré, respecter deux étapes cruciales. La première consistait en la destruction complète de la fécondité slave (mesure « négative »); la deuxième se situe dans la création et l'enracinement d'une classe de maîtres allemands pour diriger les éléments inférieurs de la société à venir (mesure « positive »). En agissant ainsi, leur but était de remodeler la « structure horizontale » relative aux races qui préexistait en Europe, et la remplacer par une « structure verticale », celle-ci couronnée par la « nouvelle noblesse »⁹³.

À propos de cette classe maîtresse, Edward Kogon, l'ancien détenu de Buchenwald et auteur du livre L'Enfer organisé, dont nous avons déjà parlé, mentionne qu'un officier haut placé et « bien informé » de l'*Ordensburg* de Vogelsang, lui apprit qu'une fois l'Allemagne victorieuse, seul « 5 à 10% de la population, triée sur le volet,

92 : Rauschnig, op. cit., p.73.

93 : Ibid, p.77.

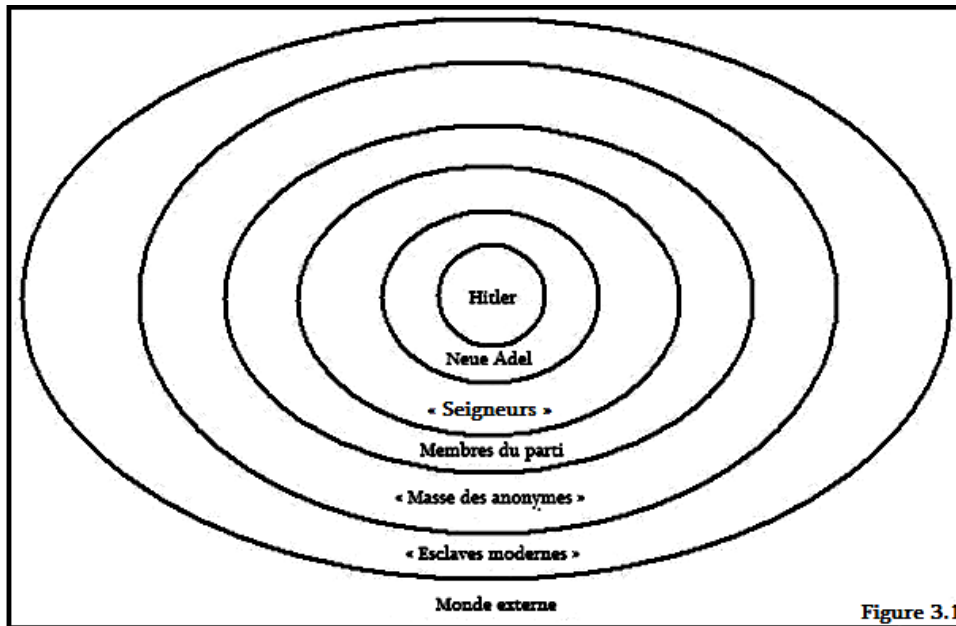
[devront] commander; le reste n'[aura] qu'à travailler et obéir »⁹⁴. Contrairement à ce que nous pourrions penser, ce 5 à 10 % ne représente pas la presque totalité de la population allemande contrôlant une proportion 10 à 20 fois plus grande d'éléments étrangers, et ce, puisque selon les nazis, une fois la guerre gagnée, le but était que dans leur sphère orientale – exception faite pour leurs esclaves – il n'y ait plus que des éléments germaniques. Dans le discours de ce chef SS, il s'agit donc bel et bien de 5 à 10% de la population allemande même, représentant, suite aux invasions à l'est, un bloc vraisemblable de 100 millions d'êtres : donc 5 à 10 millions d'individus contrôlant 90 à 100 millions d'individus⁹⁵. Pour bien comprendre cette assertion, il faut aller plus loin dans l'entretien relatif à Darré, afin de mieux saisir le contenu du restant de la « structure verticale ».

Donc, une fois le discours de Darré terminé et la parole reprise par Hitler, ce dernier dessina en ses mots sa conception hiérarchique de la future Europe, ce qui nous donne une bonne idée de la place de chaque classe dans celle-ci. La plus haute classe de la société sera donc constituée de la « *neue Adel* », dont nous venons de discuter. Celle-ci sera hissée à ce niveau suite à une sélection portant sur la qualité raciale des éléments potentiels. Elle sera « un élevage d'élite dans toute l'acception du mot »⁹⁶ constituée des éléments les plus divers provenant des différentes anciennes classes. Nul doute qu'il est ici question de l'« homme nouveau », c'est-à-dire, l'élite de la SS accomplie, puisée dans la jeunesse du *Reich*.

94 : Kogon, Eugen, *L'enfer organisé : le système des camps de concentration*, Paris, La jeune Parque, 1947, p.23.

95 : Comme il est impossible de déterminer le nombre exact d'éléments germaniques en cas de victoire, le nombre de 100 millions d'hommes s'avère vraisemblable, bien qu'hypothétique et exemplaire.

96 : Rauschnig, op. cit., p.72.



La deuxième sera occupée par ce qu'Hitler appelle les « seigneurs ». De cette classe, il n'en parle que très peu, outre du fait que ses éléments auront été recrutés dans le combat. Nous pouvons cependant en déduire, de par le titre de cette classe, qu'ils seront hiérarchiquement au-dessus des propriétaires terriens qui, logiquement, occuperont la troisième classe, constituée des membres. La classe des « Seigneurs » fera donc vraisemblablement partie de l'élite inférieure, alors que selon les plans d'Hitler, les membres du NSDAP « formeront les nouvelles classes moyennes »⁹⁷. Ensuite, viendra « la grande masse des anonymes, la collectivité des serviteurs, des mineurs, *ad aeternum* »⁹⁸. Nous remarquons déjà dans ces mots d'Hitler un important mépris pour cette dernière classe. Les Allemands du bas de la hiérarchie germanique, vraisemblablement très nombreux, puisqu'il parle ici d'une « grande masse », semblent ici compter une place bien moindre que celle qu'ils occupaient dans les promesses politiques du dictateur à propos de cette *Volksgemeinschaft*, « nouvelle

97 : Ibid, p.85.

98 : Ibid.

communauté [...] [qui] se fondait sur l'égalité absolue de tous les Allemands – égalité non de droit, mais de nature – et sur leur différence radicale par rapport à tous les autres peuples »⁹⁹. En effet, loin d'entrer dans cette définition, cette dernière classe ne se situe qu'un cran au dessus des « esclaves modernes », vraisemblablement constitués de « criminels » aux yeux du régime, ainsi que de la main-d'œuvre pigée parmi les meilleurs éléments des « peuples inférieurs ». Comme toujours, hors de ce schéma, se situera le monde externe (voir **figure 3.1**). Telle était donc la « structure verticale » à laquelle les nazis aspiraient une fois la guerre gagnée. Bien sûr, ceci n'est qu'une suggestion faite au milieu des années trente. Toutefois, le plan alors présenté par Hitler et Darré à de hauts dignitaires nazis semble avoir été réfléchi. D'autant plus qu'en voyant les faits relatifs à l'occupation de la Pologne et le début de sa colonisation – phénomène que nous observerons sous peu – nous sommes portés à croire que tout ce qui est ici discuté est bel et bien ancré dans le désir nazi relatif à sa politique de dépeuplement et de repeuplement à l'est. Cette hiérarchie forme du moins une possibilité des plus plausibles.

Dans *Mein Kampf*, Hitler divise la population de chaque pays en trois grands groupes bien distincts. En ce basant sur cette division tripartite, nous pourrons ensuite tenter de trouver la place respective de chacune des cinq classes que nous venons d'évoquer :

Tout peuple considéré dans son ensemble s'articule en trois grandes classes : d'une part, un groupe extrême, composé de l'élite des citoyens est bon, doué de toutes les vertus, et par-dessus tout, est remarquable par son courage et par son esprit de sacrifice ; à l'opposé, un autre groupe extrême, composé du pire rebut des hommes, est rendu exécration par la présence en son sein de tous les instincts égoïstes et de tous les vices. Entre ces deux groupes extrêmes est la troisième classe, la grande et large classe moyenne, qui ne participe ni à

⁹⁹ : Arendt, *Op. Cit.*, p.87.

l'héroïsme éclatant de la première, ni à la mentalité vulgaire et criminelle de la seconde.¹⁰⁰

Hitler parle donc de bienveillance, de vertu, de courage et d'esprit de sacrifice comme étant les caractéristiques inhérentes de cette première classe. Celle-ci, dans le Troisième *Reich*, serait, comme il le mentionne, composée de « l'élite », donc, selon les plans que nous venons d'observer, destinée à contrôler le reste. Or, il s'agit vraisemblablement du 5 à 10% de la population dont parlait cet officier de L'*Ordensburg* de Vogelsang, c'est-à-dire, de la strate destinée, entre autres, à devenir la « *neue Adel* » de Darré. La classe de « seigneur », quant à elle, est vraisemblablement, elle aussi incluse dans cette définition, quoiqu'elle soit de moindre importance que cette première classe. Dans le pôle opposé, se situent les ennemis du régime, qui seront bientôt destinés à l'anéantissement, ou du moins, à leur surexploitation par le régime dans les camps de travail. Elle se fait remarquer par son égoïsme, donc son individualisme et son refus de participer à la *Volksgemeinschaft*, ainsi que par son penchant marqué vers le vice. Puisque dans cette citation, Hitler n'inclut pas les étrangers vivants dans le pays, les juifs et les populations des territoires occupés ne font pas partie de cette deuxième classe. Celle-ci, dans la hiérarchie illustrée par la **figure 3.1**, se situe donc vraisemblablement dans le haut de la classe des « esclaves modernes » : « haut », puisqu'allemande, alors que le reste inférieur serait ici constitué de main-d'œuvre étrangère. Nous trouverions donc dans cette classe extrême, du côté allemand, les renégats, les criminels de droits communs, les déserteurs, les braconniers, les profiteurs de guerre, les paresseux (*Arbeitscheue*) et les ennemis politiques, tous destinés aux camps de concentration, donc, tous réduits au rang d'esclaves. À cela, il reste donc le troisième groupe, celui

100 : Hitler, Adolf, *Mon Combat*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1934, p.515.

de la classe moyenne, qui renferme en son sein à la fois les membres – puisqu'ils formeront, selon les dires d'Hitler, la « nouvelle classe moyenne », qui se trouvera dans le haut du groupe, puis finalement, dans le bas, la « masse des anonymes », renfermant « la collectivité des serviteurs, des mineurs, *ad aeternum* », donc, destinée au travail.

Pour récapituler notre propos, nous venons donc de mettre en relation les deux discours hitlériens : l'un d'eux propose que la « structure verticale » de la société de demain renferme cinq classes; l'autre propose que chaque nation renferme dans sa population trois groupes, dont deux extrêmes. Du côté « positif » : un groupe d'« élites », renfermant à la fois sa « nouvelle noblesse », dans le haut, et sa classe de « seigneurs », plus au bas; du côté « négatif » : un groupe « criminel », destiné à devenir la partie supérieure des « esclaves modernes »; enfin, du côté « neutre », un groupe modéré, renfermant à la fois les membres du NSDAP, dans le haut, et la « grande masse des anonymes », dans le bas. Une fois que nous comprenons cette division tripartite, nous pouvons maintenant continuer dans ce sens, où, grâce à la mise en œuvre du plan nazi à l'est, nous remarquerons une nouvelle division des plus intéressantes, qui nous éclairera davantage sur le rôle de la qualité raciale de chacun des individus faisant partie de cette construction. Il faut donc maintenant se pencher sur les actes survenus dans le *Generalgouvernement*, car c'est ici que seront dénichés les éléments inférieurs ayant place dans la hiérarchie germanique. En comprenant adéquatement cette limite, nous pourrions alors comprendre une multitude de points que l'histoire a mis de côté, notamment la place respective de l'allemand moyen dans le *Reich* victorieux.

L'« État aryen »

Tant en territoires occupés que sur l'espace national allemand, les nazis ont été à la fois juges, jurés et bourreaux en ce qui a trait au destin des peuples sous leur emprise. Lorsqu'ils plaçaient un nouveau territoire sous leur domination, ils agissaient exactement comme s'ils étaient chez eux.¹⁰¹ Ceci donnait pour résultat qu'au final, ils traitaient tous les peuples selon la même charte. Cependant, comme cette charte apportait avec elle une hiérarchie qualitative des races, les peuples subissaient leur brutalité à différent degré selon la qualité raciale de ses membres à ce niveau. Pour bien illustrer ceci, l'*Aktion Zamosc* possède cette caractéristique de montrer, sur une échelle limitée, l'ampleur de l'utopie nazie dans les territoires conquis de l'est. La politique d'élevage de Darré est ici appliquée – en partie du moins. Puisqu'elle ne fut jamais complétée, nous nous concentrerons sur le sens de son développement, ainsi qu'au discours nazi à son égard, pour comprendre où elle allait éventuellement déboucher.

Cette entreprise qu'est l'*Aktion Zamosc*, placée sous le contrôle du tristement célèbre *SS-Obergruppenführer* Odilo Globocnik, avait pour but d'implanter dans le pays de Zamosc, situé dans le district de Lublin et au cœur du *Generalgouvernement*, une multitude de colonies allemandes. Selon le courrier du *SS-Hauptsturmführer* Helmut Müller – représentant Globocnik – du 14 novembre 1941 et destiné au chef du RuSHA (*Rasse- und Siedlungshauptamt*), alors Otto Hofmann, le but en ce lieu était de concrétiser la phase initiale du « nettoyage progressif de *tout* le Gouvernement général

101 : Arendt, Hannah, Op. Cit., p.146.

des Juifs et des Polonais »¹⁰² – soit l’une des deux phases préalables à la réalisation du plan de Darré – la deuxième étant l’enracinement de la « neue Adel ». Bref, nous comprenons que cette action était en fait une sorte de ballon-sonde initialisant la procédure à suivre pour parvenir au fantasmatique *Großgermanisches Großreich* d’Himmler, qui devait dépasser en grandeur et en population (120 millions d’Allemands)¹⁰³ la *Grossdeutschland*. L’*Aktion Zamosc* avait ainsi pour but direct de nettoyer systématiquement la région du pays de Zamosc de sa population – notamment en se basant sur l’opposition polono-ukrainienne – et ce, tout en permettant parallèlement l’usurpation de leur espace par des colons allemands. À la fin du mois de mars 1943, 116 villages et hameaux du pays de Zamosc avaient été évacués de leurs 50 000 habitants¹⁰⁴. C’est dans cette ambiance que leurs anciennes terres furent remplies, dans un pourcentage élevé, par des colons allemands. Ici, chaque colon germanique se voyait remettre une ferme gratuite qu’il devait rendre viable, tout en respectant certaines règles nationales-socialistes. Pour peupler la région de Zamosc, sans pourtant s’y limiter, ils utilisèrent généralement des *Volksdeutsche* triés sur le volet dans la Pologne occupée. Le tournant désastreux de la guerre pour le *Reich*, les nombreux raids contre les colons allemands par les résistants polonais (et parfois ukrainiens), ainsi que la résistance passive des populations autochtones des régions occupées, vinrent cependant freiner les ambitions nazies à cet égard.

Mais le plus intéressant à propos de l’*Aktion Zamosc* se trouve avant tout dans le fait que cette action fut mise en œuvre parallèlement à une autre : l’opération *Fahndung nach*

102 : Conte, Edouard; Essner, Cornelia, *La quête de la race : une anthropologie du nazisme*, Paris, Hachette, 1995, p.268.

103 : Ibid, p.268.

104 : Ibid, p.310.

deutschem Blut, aussi engagée par Globocnik, qui consistait à rechercher la moindre parcelle de sang allemand dans le *Generalgouvernement*. C'est justement dans cette double mission dans le pays de Zamosc que se situe toute l'essence de notre propos, car celle-ci crée une solide continuité dans la logique « négative/positive » nazie. Ainsi donc, après l'évacuation des territoires visés, les habitants déplacés étaient soumis à un contrôle qui visait à discerner leur degré de germanité. Soumis à l'opinion d'« experts » de la question raciale, ces habitants étaient ensuite ségrégués en cinq groupes, suivant leur potentiel de germanité, et ce, qu'ils acceptent cette classification ou non : ici, faire parti du groupe I signifiait être racialement allemand à part entière ; faire parti du groupe II signifiait être de race allemande aux trois quarts (trois grands-parents sur quatre). Ces deux premiers groupes étaient acceptés dans le *Reich* à divers degrés¹⁰⁵. Faire parti du groupe III, soit le plus important contingent subtilisé en Pologne, signifiait que l'individu restait tolérable, mais seulement grâce à son potentiel ouvrier. Il pouvait ainsi partir pour l'Allemagne ou ailleurs sur le territoire occupé à titre de forçat. Du coup, il remplacerait la main-d'œuvre juive qui serait finalement « livrée à son sort » à *Auschwitz II Birkenau* ou dans tout autre camp de la mort. Le groupe IV était quant à lui constitué d'enfants, de personnes âgées et d'infirmes; finalement, le groupe V était constitué d'individus destinés par le nazisme aux camps de concentration, donc à la mort directe ou indirecte¹⁰⁶.

Une fois détecté, l'individu possédant une trace significative de sang allemand – donc déclaré germanique et/ ou « germanisable », (groupe I et II), était enfin inscrit à la *Volksliste* et devenait citoyen du *Reich*, soit à part entière, soit à titre révocable. À l'instar

105 : Notons ici que, comme dans bien des cas, l'arbitraire des « experts » déterminant le degré de germanité des individus possédait une place immense. Ainsi, un candidat pouvait être racialement allemand à part entière, mais exhiber une apparence inacceptable, ce qui le reléguait vers un autre groupe.

106 : Conte, Edouard; Essner, Cornelia, Op. Cit., p.296 à 299.

des Allemands de l'« ancien *Reich* », ces « élus » devenaient propriété à part entière du régime. Pour donner le résultat d'un seul contingent qui passa par le pays de Zamosc, sur un nombre total de 7 055 personnes, aucune ne fut classée comme faisant partie du groupe I ; seules 314 personnes, soit 4,4% d'entre elles, furent affectées au groupe II¹⁰⁷, ce qui nous montre que réellement, le nombre de Polonais de « bonne valeur raciale », selon la logique nazie, fut très mince, et comme nous l'avons déjà mentionné, oscillait vraisemblablement autour de 5%. Cependant, ce 5% ne fut jamais complètement capté, notamment dû, bien sûr, à la perte de la guerre. Néanmoins, ceux qui le furent ont été répartis dans quatre groupes selon leur « qualité raciale » et leur potentiel de « germanisation » :

- 1) Les « membres du peuple allemand », déclarés « citoyens du Reich et de l'État » (*Reichsbürger und Staatsangehörige*) et pouvant être admis au NSDAP;
- 2) Les « citoyens du Reich et de l'État » ne pouvant accéder au NSDAP;
[Et, selon la Douzième ordonnance sur la loi sur la citoyenneté du *Reich* du 25 avril 1943 :]
- 3) Les « Allemands de souche », « allogènes de valeur » – mis sur un pied d'égalité avec les « renégats allemands » –, classés « nationaux révocables » (*deutsche Staatsangehörige auf Widerruf*), à regermaniser dans l'ancien Reich; et enfin,
- 4) Les « protégés aux droits civiques internes restreints » (*Schutzangehörige mit beschränkten Inländerrechten*) ou « allogènes racialement apparentés » (*artverwandte Fremdvölkische*) [...]»¹⁰⁸

Avec ce classement, nous ressentons déjà une forte hiérarchie dans le degré de germanité de ces nouveaux initiés. Cependant, il n'est pas facile d'établir, en se basant sur cette classification déjà ambiguë, la relation entre cette échelle raciale et celle déjà établie dans le *Reich*, car il est logique que d'autres groupes – au moins un – se situe au-dessus de ceux-ci, alors qu'au moins deux se trouveront en-dessous en cas de victoire. Cependant, en portant toute notre attention sur le peu de détails fournis par cette nouvelle classification, il est possible de créer un point de corrélation assez solide pour continuer notre parcours sur ce terrain. En effet, en observant la classe raciale 3,

107 : Ibid, p.302.

108 : Ibid, p.357.

nous parvenons à voir un point de dépendance, puisqu'il y est inscrit noir sur blanc que les « Allemands de souche » sont qualitativement comparables aux « renégats allemands ». Ce point forme donc en quelque sorte une base plus ou moins stable sur laquelle nous pouvons déjà commencer à nous appuyer pour constituer la hiérarchie raciale du *Tausendjährige Reich* voulu. Autre point intéressant – celui-ci concernant le point 1 – où il est mentionné que les gens y faisant partie peuvent adhérer au NSDAP, alors qu'au point 2, ils ne peuvent déjà plus bénéficier de cette « prérogative ». Comme la règle pour accéder au parti est, entre autres, d'avoir un arbre généalogique « propre » jusqu'en l'an 1800, nous pouvons donc affirmer que la classe 1 s'avère, selon les yeux nazis, de qualité germanique exceptionnelle – somme toute supérieure à bien des gens de l'« ancien *Reich* » ne pouvant être membre du parti. Avec ces informations en mains, nous pouvons dorénavant nous permettre d'avancer qu'à propos de la classe 2, ses adhérents se situeront vraisemblablement au-dessus des « renégats allemands » (égales à la classe raciale 3) destinés à devenir la partie supérieure de la classe des « esclaves modernes ». La classe 2 sera ainsi dans la moyenne inférieure de la hiérarchie, soit, la « masse des anonymes ». Ces deux premiers groupes deviendront donc, suite à une intense « germanisation », citoyens allemands. Maintenant, si nous tenons compte du fait que pour la classe 3, apparentée aux renégats allemands, qui eux, pour avoir renié le régime, sont destinés aux camps de concentration (mais pas nécessairement à la mort), nous ne pouvons garantir un excellent traitement réservé au groupe 4, qui lui est inférieur. À ces quatre groupes, nous pouvons certes maintenant ajouter un groupe racialement supérieur qui vient finalement les couronner, c'est-à-dire, la race aryenne réformée, soit les « hommes nouveaux » du Troisième *Reich*, donc, la « *neue Adel* », voire, les « seigneurs »,

groupes « positifs » destinés à diriger le reste à raison de 5 à 10% du nombre total de la population. Cependant, ce groupe supérieur n'est assurément pas le dernier à s'ajouter dans la hiérarchie des races relatives au *Reich* victorieux. En effet, ceux que nous venons de nommer constituent ensemble *la totalité de la population germanique*, mais dans l'éventualité où les nazis aient remporté la guerre, il demeure des peuples qui n'entreront dans aucune de ces catégories. Nous pourrions, à leur égard, déduire deux catégories susceptibles de bien les cerner. D'abord, il y aurait les peuples « racialement acceptables », incluant fort probablement ceux de France, d'Italie, de Belgique, etc. En-dessous de cette classe, il y aurait les peuples « racialement inacceptables », tels que les Slaves de l'est, englobant notamment les Polonais, les Tchèques, les Slovaques, les Russes, etc. Bien évidemment, toujours dans cette éventualité où l'Allemagne gagne le conflit armé, en ce qui a trait aux peuples étrangers, une proportion de la population de chacune de ces deux catégories – comme pour le cas des Polonais du *Generalgouvernement* lors de l'action *Fahndung nach deutschem Blut* – aurait été intégrée dans la sphère germanique que nous venons de décrire. Sans pourtant avoir les chiffres concernant le pourcentage de la population « germanisable » de chaque peuple, nous possédons cependant le pourcentage concernant le peuple polonais et ukrainien – vu comme inférieure aux peuples de l'ouest – mais toutefois estimés à abriter respectivement un pourcentage de 5% et 35% d'êtres « germanisables »¹⁰⁹. À l'ouest, dans des endroits tels que la Hollande, la Norvège, ou, à moindre proportion, la France, une proportion toutefois immensément plus grande que celle applicable à l'est – outre, peut-être, pour les Pays baltes – aurait pu se faire sentir, puisque leur racine les rapproche « racialement » des Allemands. En observant le recrutement de

109 : Conte, Edouard; Essner, Cornelia, Op. Cit., p.316.

l'élite dans ces pays, il est même possible de voir qu'une bonne proportion de la population issue de ces pays s'avère, du point de vue nazi, de « meilleures races » qu'une multitude d'Allemands.

À ce propos, Arendt mentionne qu'avant la prise du pouvoir des nazis, le concept de *Volksgemeinschaft* jouait davantage le rôle d'agent de propagande pour attirer la faveur des Allemands, qui, grâce aux illusions relatives à cette technique persuasive dont nous connaissons un peu plus les impacts, y décelait le tableau de ce monde où tous les Allemands seraient égaux. En réalité, il en fut tout autrement, car le concept fut mis de côté au profit d'une vision différente, certes plus globale de l'idée aryenne, et ce, dès que le NSDAP parvint au pouvoir. Voilà pourquoi elle mentionne que le concept de la *Volksgemeinschaft* :

[...] perdit progressivement de son importance et fit place à un mépris général pour le peuple allemand [...], ainsi qu'à un vif désir d'ouvrir leurs rangs à des « Aryens » d'autres nations, idée qui n'avait joué qu'un rôle insignifiant dans la phase précédente. « La *Volksgemeinschaft* » n'était que la préparation par la propagande d'une société raciale, « aryenne », qui finalement aurait voué à leur perte tous les peuples, y compris les Allemands.¹¹⁰

Donc, en tenant compte de cette phrase lourde de sens, nous pouvons ainsi croire que le *Reich*, en cas de victoire, se serait transformé en important *melting-pot* qui aurait simplement tenu compte de la qualité aryenne de chacun de ses citoyens, sans tenir compte de son ancienne nationalité. Dans cette optique, il n'aurait donc pas été surprenant qu'un ex-polonais ou qu'un danois « germanisé » aurait été situé, dans l'échelle raciste du *Reich*, dans une classe supérieure à la majorité des Allemands originaires, par exemple, de Bavière, « citadelle de la « race alpine » »¹¹¹ tant méprisée.

110 : Arendt, Hannah, Op. Cit., p.87.

111 : Conte, Edouard; Essner, Cornelia, Op. Cit., p.360.

Pour montrer à quel point les Allemands n'ont en fait été que l'objet hitlérien, citons ce passage intéressant relatif à la visite dans le *Warthegau* d'un des – sinon du plus influent – raciologue du Troisième *Reich* : Hans Günther : « grâce à la présence ancienne de solides lignées nordiques, les trois quarts de la population demeurent assimilables, d'une qualité raciale somme toute non inférieure à la moyenne allemande »¹¹². Ce qui s'avère étonnant ici ne se situe pas dans le fait que le *Warthegau* abrite une population « germanisable » à 75% – après tout, celle-ci appartenait, pour sa plus grande part, à l'Allemagne moins de 25 ans plus tôt – mais dans le fait que ce raciologue de renommée mentionne que 25% de la population allemande s'avère inacceptable du point de vue racial, ce qui représente non loin de 18 millions d'Allemands de l'« ancien *Reich* ». C'est alors que nous comprenons véritablement que la population allemande n'était en fait qu'un objet utilisé par les nazis pour mettre sur pied leur nouvel « État aryen » étalé sur la presque totalité de l'Europe. Ce n'est donc pas sans raison qu'Arendt mentionne que les nazis :

[...] ne pensaient pas que les Allemands formaient une race de seigneurs, à qui le monde appartenait ; ils pensaient au contraire que ceux-ci devaient être guidés, au même titre que toutes les autres nations, par une race de seigneurs, laquelle venait seulement de naître. Ce n'était point les Allemands qui formaient l'aurore de cette race, mais les SS.¹¹³

Comme le SS de l'*Ordensburg* de Vogelsang l'a dit, la classe dirigeante ne formera que 5 à 10% de la population du *Reich*. Donc, une fois les êtres « inférieurs » mis en quarantaine dans les camps, réduits au rang de forçats ou tout simplement, éliminés, l'élite, préalablement sélectionnée, tel un étalon de reproduction, fut – et aurait encore

112 : Ibid, p.359.

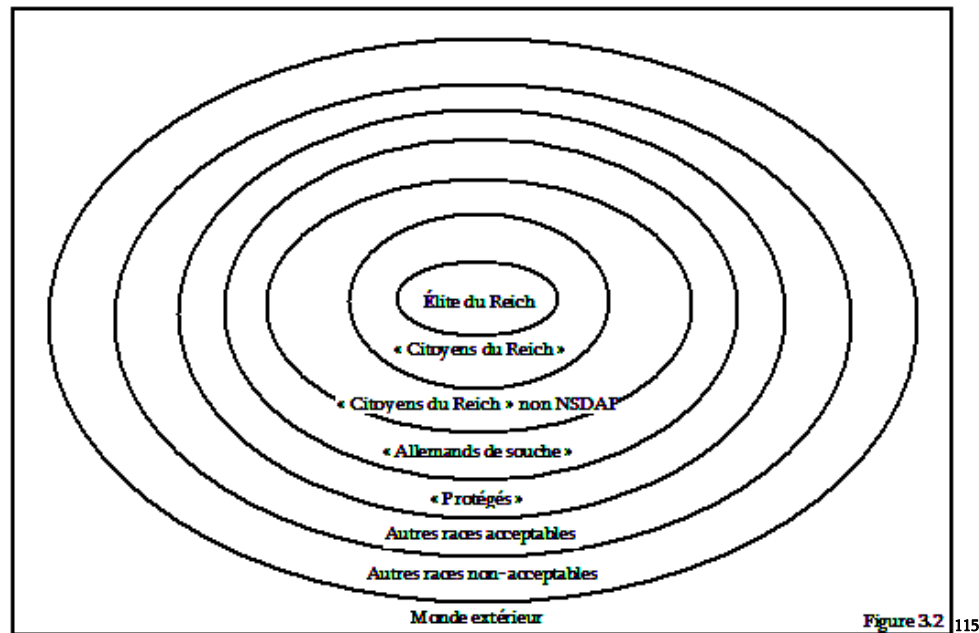
113 : Arendt, Hannah, Op. Cit., p.142.

davantage – été utilisée par l'organisation *Lebensborn*¹¹⁴ afin d'agrandir ses rangs. Cette organisation, sous le contrôle direct d'Himmler, avait pour but d'aider à la reproduction de la race aryenne. Les mères monoparentales, les veuves et les célibataires jugées aryennes pouvaient se faire inséminer dans ces établissements par un mâle respectant tout autant les critères raciaux de l'État. Aussi, les enfants jugés « germanisables », orphelins du *Reich* ou enlevés par la SS dans les pays occupés, se faisaient « élever » en ces endroits. C'était la « ferme » où l'État faisait l'élevage de la race aryenne. Ainsi, quoiqu'Arendt mentionne que la SS soit destinée à contrôler les Allemands, quelle place ces derniers occuperont-ils réellement dans le nouvel ordre européen?

Le *Reich* hypocondriaque

Ainsi donc, selon l'étude des différents groupes acceptables dans le *Reich* que nous venons de réaliser, voici, au lendemain de la victoire allemande, quelles auraient été les différentes classes raciales dans l'empire et ses territoires occupés : dans le haut de la hiérarchie, se trouverait donc l'élite du *Reich*. En dessous, se situeraient les citoyens du *Reich* pouvant accéder au NSDAP, suivi de ceux ne pouvant y accéder, c'est-à-dire, le plus large groupe, celui des « sympathisants » entourant les membres. Enfin, au plus bas de l'échelle germanique, se trouveraient les « Allemands de souche », puis les « protégés aux droits civiques internes restreints ». Finalement, il y aurait les autres races acceptables, puis les autres races non-acceptables. En dehors de tout cela, se situe le monde extérieur (voir **figure 3.2**).

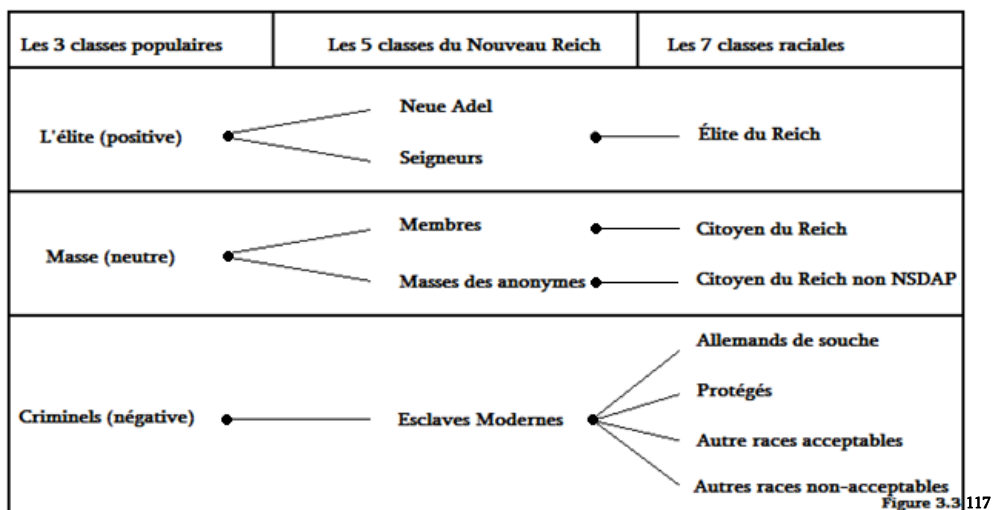
114 : Organisation créée le 12 décembre 1935, soit peu de temps après le congrès de Nuremberg de la même année, *Lebensborn* signifie « fontaine de vie » en allemand ancien : traduction de Mark Hillel.



Pour bien comprendre la logique propre de cette nouvelle hiérarchie, il faut d'abord se remémorer ce que nous avons préalablement discuté. En effet, rappelons-nous maintenant, afin de mettre ces sept nouvelles classes en relation avec la « structure verticale » escomptée par les nationaux-socialistes, les deux types de divisions sociétales évoquées par le *Führer* allemand et précédemment discutées. D'un côté, il y avait trois classes divisant chaque peuple, ainsi que les cinq classes sociales discutées par ce dernier lors de cet entretien où Darré était présent et relaté par Rauschning. Le discours d'Hitler que l'on retrouve dans son livre proposait donc que chaque nation renferme dans sa population trois groupes : l'un composé de l'« élite »; à l'opposé, un groupe composé de « criminels », et au centre de ceux-ci, un groupe « neutre » et massif. Dans le premier groupe, celui de l'élite, nous pouvons donc voir la « neue Adel » qui occupera le haut, et le groupe de « seigneurs » qui occupera le bas. Du côté racial,

115 : Il est à noter que ce classement inclut les êtres « germanisables » des territoires occupés. En d'autres termes, l'« Allemand », tel que nous l'entendions avant la fin de la guerre, perd tout son sens. Toutefois, le pays restera l'Allemagne ou la Grande-Allemagne : son citoyen restera donc l'Allemand. Seulement, par « Allemand », nous entendons plutôt « être classé germanique et pouvant faire partie du nouveau Reich à divers degrés ».

il s'agit donc de l'élite du *Reich*, c'est-à-dire des meilleurs éléments germaniques de l'Europe occupée, sensés, au final, représenter plus ou moins 5 à 10% de la population totale. Plus bas, se trouve le groupe « neutre » de la masse, qui renfermera à la fois les membres du NSDAP, dans le haut¹¹⁶, et la « grande masse des anonymes », dans le bas. La classe des membres sera pigée parmi les citoyens du *Reich* pouvant, bien sûr, devenir membre, alors que les citoyens du *Reich* ne pouvant accéder au NSDAP donneront corps à la « masse des anonymes ».



À cela, il reste le groupe des « criminels », qui donnera corps à la classe des « esclaves modernes ». Il y aura ici les « Allemands de souche » et les « protégés aux droits civiques internes restreints » destinés à devenir la partie supérieure du groupe des « esclaves modernes », puisqu'allemand, et ce, pour des raisons que nous avons déjà discutées

116 : Notons que la majorité des membres se trouvera ici. Cependant, cela n'empêchera pas les éléments des classes supérieures d'être membre du NSDAP.

117 : Pour la figure 3.3, il est préférable de montrer un tableau sous cette forme, différente des précédentes, afin de faciliter l'analyse comparative – plus synthétique ainsi – des trois classes respectives. Nous aurions pu montrer trois tableaux sous formes stratifiées (un pour chaque classe), mais comme il a été dit, les relations entre les classes n'auraient été que davantage obstruées. La structure propre au nazisme que nous avons précédemment étudiée s'applique donc ici aussi : il ne suffit que de la visualiser dans chacune des trois hiérarchies.

dans le sous-chapitre précédent. Enfin, pour le bas, il y aura d'abord les autres populations acceptables, mais racialement différentes, puis les autres populations jugées racialement inacceptables par le *Reich*.

Pour maintenant comprendre où cette nouvelle figure peut nous mener, il nous suffit de nous rappeler toute la logique de la structure en « oignons » du mouvement nazi, qui visait à toujours davantage aiguïser ses critères relatifs à l'élite, en jouant constamment sur le dédoublement, la destitution et la promotion des services. Le portrait en aurait été de même pour les classes raciales et sociales du nouveau *Reich*. Par exemple, pour le groupe des esclaves du régime, la logique du mouvement nazi aurait, comme le mentionne Arendt, irréfutablement amené le régime à « s'étendre sans cesse à de nouvelles masses de victimes par ordre décroissant d'infériorité raciale ou d'utilité politique et économique »¹¹⁸. Par l'élimination, elle aurait ensuite épuré ces groupes par ordre croissant de supériorité « raciale ou d'utilité politique et économique ». Pour bien illustrer cela, rappelons-nous le groupe III recueilli en sol polonais lors de l'opération *Fahndung nach deutschem Blut*. En effet, ces derniers n'étaient utiles qu'en regard à leur potentiel ouvrier, et devaient être envoyés dans l'« ancien *Reich* » ou ailleurs sur le territoire occupé afin de remplacer la main-d'œuvre juive, qui serait alors exterminée dans les camps. Alors, les juifs d'Europe auraient été exterminés, mais leur place aurait été prise par des Polonais ou des Russes, et ce, jusqu'à ce que la main-d'œuvre issue des peuples non-acceptables se soit épuisée, car ces peuples étaient justement non-acceptables et jugés dangereux, ne serait-ce que parce qu'ils étaient « contagieux » dans leur décadence, menace pour la « race saine » qu'était la race aryenne. Après tout, disait Hitler au milieu des années trente, en parlant de ses plans de conquête à l'est (plus précisément à propos de la

118 : Conte, Edouard; Essner, Cornelia, Op. Cit., p.333.

Bohême, de la Moravie, de l'Ouest polonais, de même que les États baltes), qu'à « [...] l'heure actuelle, ce sont surtout des races étrangères qui peuplent ces territoires. Quand nous voudrions créer notre grand Reich allemand dans son ampleur définitive, nous aurons le devoir d'éliminer ces peuples »¹¹⁹. Ces derniers auraient donc tous faits partis de la classe des races inacceptables. Une fois cette dernière annihilée, la prochaine classe – celle des races acceptables – aurait alors été la plus basse, racialement parlant, de l'empire. À leur égard, il est alors fort probable que le régime eut mieux traité leur cas qu'à propos du groupe précédent – comme ce fut justement le cas de ce dernier en comparaison à celui qui le précédait, soit le groupe des juifs. Du moins, les nazis auraient suivi la logique des entrées et des sorties, de sorte à toujours garder leur main-d'œuvre la plus fraîche possible. C'est exactement ce qu'ils faisaient dans les camps de 1933 à la fin de la guerre : ils ne traitaient jamais aussi mal leur main-d'œuvre que lorsqu'ils savaient qu'il y avait une masse qui devait arriver sous peu (comme, par exemple, suite à l'invasion de la Pologne, ou suite à l'opération *Barbarossa*, où une multitude de prisonniers vinrent remplir les camps à craquer, inspirant de ce fait au régime les camps de la mort) ; vice-versa, lorsqu'un répit se présentait, la SS s'arrangeait pour épargner la vie de leurs détenus au maximum.

Au même moment, du côté « positif », les organisations *Lebensborn* auraient fonctionnées à toute vapeur, allant grossir la classe de l'élite jusqu'à dépasser de loin le 5 à 10% voulu du total de la population. De ce fait, celle-ci aurait fini par déborder dans les classes inférieures. Les nazis auraient alors resserré leurs critères pour faire partie du haut de la hiérarchie, ou créer une nouvelle classe par dédoublement. Les éléments germaniques de la « grande masse des anonymes » auraient ainsi fini par être coincés dans cet étau représenté

119 : Rauschnig, Op. Cit., p.80.

par la double bataille de ces pôles « négatif » et « positif », et ce, jusqu'à la fin. D'autant plus que la politique d'euthanasie des êtres inaptes, possiblement de la vieillesse, comme nous l'avons vu avec l'*Aktion T4*, ainsi que l'élimination d'un haut taux de naissance (70 à 80% comme le proposait Hitler en 1929?), auraient fini par faire disparaître cette classe au profit de l'agrandissement du groupe dit « aryen ». L'État n'aurait pas permis à la classe médiane de se reproduire directement avec l'élite du haut, de peur de « contaminer » leur sang, ni avec les esclaves du bas, de peur d'être contaminé par le leur. Or, chaque groupe dans la hiérarchie des races avait l'interdiction formelle de concubiner avec les membres d'un autre (continuité relative aux lois de Nuremberg de 1935). Les esclaves seront quant à eux aussi soumis à un processus de sélection artificiel en regard à leur capacité de travail, tout en contrôlant sévèrement leur reproduction à l'aide d'organisations similaires au *Lebensborn*. L'État nazi aurait donc mis au monde cet amalgame de classes qui auraient, du plus bas au plus haut, en respectant la cadence de reproduction, constamment resserré ses critères en éliminant les plus faibles. De telle sorte que la classe du milieu aurait fini par se fondre, par élimination, à celle du haut. La « grande masse des anonymes » aurait donc alors été constituée d'éléments complètement issus de l'élevage nazi de la race aryenne. Alors, les critères pour accéder aux prérogatives de l'État n'auraient donc plus été raciaux, mais autres, puisque tous auraient vu leur arbre généalogique contrôlé. Enfin, nous pourrions croire qu'avec la régénération de la société, le but nazi eut été atteint. Cependant, le *Reich* « hypocondriaque », alors devenu, dans toute l'acception du mot, *total*, grâce à sa politique totalitaire sans répit et sa structure qui ne saurait se figer sans sombrer peu à peu dans l'engourdissement (donc la perte de contrôle), aurait certes trouvé une autre « tuberculose » à combattre...

Conclusion

Les grands empires naissent bien sur une base nationale, mais ils la laissent très vite derrière eux.

**Adolf Hitler,
*Hitler m'a dit***



out au long de ce travail, nous n'avons cessé de parler de cette éventualité où l'Allemagne eut gagnée la guerre. Plusieurs critiqueront certes cette façon de voir les choses qui s'est révélée, en réalité, fort peu probable. En effet, peu de temps suite au déclenchement des hostilités, il était déjà devenu impossible, ou presque, pour l'Allemagne nazie de mettre victorieusement fin aux hostilités. Les hauts dignitaires – et l'on ne parle pas des hauts militaires issus de l'aristocratie prussienne, mais bien des « vrais nazis », fanatisés et convaincus que la supériorité raciale seule parviendrait à abattre les « *Untermenschen* » de l'Armée Rouge – ont pour la plupart continué à entretenir l'espoir de la victoire jusqu'à très tard dans la guerre. Certains y ont cru jusqu'à la fin de la bataille de Koursk en 1943 ; d'autres, jusqu'à la fin de celle des Ardennes en 1944; certains même, complètement désillusionnés, y ont cru jusqu'à ce qu'ils voient les « hordes asiatiques » à deux pas de la *Brandenburger Tor*, en 1945.

Bien entendu, les choses auraient été bien autrement si, au lieu de déclencher *Barbarossa*, Hitler s'en était tenu à concrétiser l'opération *Seelöwe*, qui consistait à débarquer ses troupes en Angleterre, empêchant de ce fait la répétition de la guerre sur deux fronts qui n'était pourtant pas inconnue à l'Allemagne. Alors, le tournant de la guerre aurait certes été bien différent : la *Wehrmacht* n'aurait probablement fait qu'une bouchée de la maigre *British Army* d'alors ; la *Luftwaffe*, ayant déjà mis à

genou la *Royal Air Force*, aurait alors garanti la supériorité allemande dans les airs. Une fois l'Angleterre tombée, les forces nazies auraient ainsi pu se concentrer à 100% sur l'immense Russie, qui déjà, fut à deux doigts de flancher en 1941, malgré l'importante réserve militaire allemande stationnée en France – qui n'aurait, dans cette optique, plus eu lieu d'être. Nous pourrions, à ce sujet, lancer une multitude de scénarios militaires et/ou diplomatiques possibles, mais tel n'est pas notre but. Ce que nous avons tenté de faire dans ce travail, ce n'est pas de proposer des spéculations sur les dénouements probables de la guerre, mais plutôt d'analyser les intentions nazies que l'on retrouve à la fois dans leurs discours et dans leurs actes.

D'autre part, si nous avons donné une importance considérable à la pensée d'Hitler – discours datant parfois de plusieurs années avant la prise du pouvoir de 1933, ce n'est pas sans avoir étudié adéquatement le caractère de ce personnage singulier. En effet, cet être s'est avéré un des dirigeants les plus bornés et irrationnel du XX^e siècle. Les actes entourant la défaite de Stalingrad seraient l'exemple parfait appuyant cette allégation. Le symbolisme fascinait Hitler, et Stalingrad, ville portant le nom même de son opposant, était alors, pour lui, le symbole même du judéo-bolchévisme russe qu'il devait détruire. Nous pourrions aussi parler, à propos de son irrationalité flagrante, de la priorité qu'il accordait, à la fin de la guerre, aux wagons de déportation, au lieu de ceux de ravitaillement militaire et civil. Dans un de ses discours, notamment cité dans le « documentaire » *Der Ewige Jude*, n'avait-il pas dit que la prochaine guerre mondiale conduirait les juifs d'Europe à leur destruction? Telle était la cause de cette décision irrationnelle. Ainsi, dans bien des cas, lorsqu'Hitler disait une chose, hormis lorsqu'il s'agissait de berner ses ennemis lors de ses actes diplomatiques, par exemple, à propos de ses promesses de paix aussi légère

que du vent, il le réalisait même s'il était évident pour tous qu'il se trompait, et ce, ne serait-ce que pour se montrer inflexible. Si c'est en tant que chef de guerre que ce côté de son caractère irrationnel fait le plus immersion, il n'est pas à mettre non plus de côté lorsque nous étudions son rôle de chef d'État.

La vision qu'il eut de ses surhommes serait un autre bon exemple à propos de l'irrationalité du dictateur. Effectivement, en portant notre attention sur les propositions du ministre Darré, il est difficile de faire le lien entre l'intention nazie de conserver la race et ses plus beaux éléments par le biais d'élevage et de sélection, et le fait qu'ils envoyèrent cette même élite qu'ils obtinrent avec misère au front. Ainsi, la folie ne se situe pas tant dans la création même de l'« homme nouveau », que dans le fait qu'ils envoyèrent cette élite, qu'ils obtenaient par « élevage », évaluation rigoureuse et triage – bref, à grand prix – au front, pour ne devenir plus que chairs à canon. Ces soldats étaient meilleurs que d'autres par leur zèle idéologique, leur discipline et leur entraînement, certes, mais dans la guerre moderne, ce type de guerrier ne sert qu'à peu contre la « guerre aléatoire »¹²⁰, du moins, en comparaison avec ce même type de volonté d'élevage appliqué pour la guerre au moyen âge ou à l'Antiquité (comme pour les Spartiates, par exemple).

Tenter de trouver une logique dans le chaos de « l'organisation » nazie est une tâche complexe dans laquelle il est très facile de se perdre et de sombrer dans la généralisation ou la simplification abusive, ou encore, dans une analyse réductrice du contexte et de la situation. C'est pourquoi il faut partir de loin pour comprendre la plus infime parcelle de chaque secteur de ce propos. Même en sachant tout cela, nous

120 : Par « guerre aléatoire », nous entendons ici ce type de guerre moderne où la bravoure, le zèle, la force et la capacité d'un soldat ne s'avèrent que néant lorsque les obus frappent aléatoirement sa position.

n'avons pu nous empêcher de simplifier par moment certains enjeux qui se sont, en réalité, avérés beaucoup plus complexes. C'est ici la logique du schéma qui prédomine, emportant avec elle cette dénaturation nécessaire au profit d'une vulgarisation qui, au final, s'avère bénéfique, sans quoi, comme nous l'avons déjà mentionné, tout devient trop lourd. En suivant un autre chemin que celui que nous avons emprunté, nous n'aurions probablement pas pu parvenir à nos fins, car l'étude de la structure de l'État ainsi que le processus d'unification, puis d'endoctrinement du peuple, sont des passages trop importants face à la création de « l'homme nouveau » allemand pour nous permettre d'en faire fi. Comme le mentionne Arendt,

L'encadrement de la population dans des organisations de masses, l'exercice d'un contrôle étroit sur l'éducation, la création de structures étatiques visant à centraliser et perfectionner la propagande, furent considérés comme les instruments décisifs qui permettraient la renaissance de l'homme et de la nation.¹²¹

C'est pour cette raison que nous y avons accordé deux chapitres entiers avant d'attaquer le sujet de cette « renaissance ».

Pour maintenant tirer les conclusions de notre parcours, récapitulons notre propos. Souvenons-nous du premier chapitre, dans lequel nous avons grandement observé à la fois la structure pré-étatique du Troisième *Reich*, avant de nous attarder sur celle de l'État national-socialiste, puis, sur celle de l'autorité. Les points communs nous permettant de relier ces trois figures se situaient à la fois dans le fait qu'elles étaient construites sous forme d'« oignon », c'est-à-dire, séparées en diverses strates où chacune représentait un différent degré d'implication interne à la sphère; dans le fait que plus les sphères s'éloignaient du centre, plus elles renfermaient à la fois une

121 : Matard-Bonucci, Marie-Anne, 2000, « L'Homme Nouveau dans l'Europe Fasciste (1922-1945) ». In *L'Homme Nouveau dans l'Europe Fasciste (1922-1945) : entre dictature et totalitarisme, sous la dir. de Matard-Bonucci, Marie-Anne, Milza, Pierre, Paris, Fayard, p.17.*

masse importante d'individus, tout en reflétant un pouvoir de moins en moins fort; ainsi que dans ce mouvement constant relatif aux diverses strates qui se produisait dans chacune de ces figures, ce qu'Arendt qualifiait de « hiérarchie du mépris ». Ces structures avaient, entre autres caractéristiques, pour fonction de laisser les mains libres aux nazis pour endoctriner tout ce qui était à l'intérieur du diagramme pendant que la strate qui jouait le rôle de la façade s'occupait de donner au reste une allure de « respectabilité ». Alors qu'au stade du NSDAP, la façade respectable était les compagnons de route, qui renvoyait l'image correcte du parti à la masse allemande, une fois les nazis au pouvoir, il s'agissait plutôt de la masse allemande qui jouait ce rôle, et renvoyait l'image correcte au monde externe à l'Allemagne. À ce moment, quelques organisations de façade de l'État s'occupaient aussi de renvoyer au monde externe à l'État l'image correcte d'un régime respectable qui ne veut pas la guerre, tel que le voile de la politique extérieure hitlérienne l'exigeait. Une fois le peuple uni sous la coupe nazie, le même effet que nous avons préalablement décrit put se produire, mais à une échelle beaucoup plus grandiose, puisque l'organisation embrassait alors toute la société et se glissait, par le biais de la propagande, jusque dans l'intérieur de l'individu.

C'est pourquoi, dans le chapitre deux, nous avons ensuite observé le phénomène d'unification allemande et de la réforme de la mentalité populaire par la propagande. C'est ce qui donna naissance à l'État totalitaire, créant de ce fait cette sorte d'osmose entre le gouvernement et le peuple. Ce n'était qu'en respectant cette étape que les dirigeants nationaux-socialistes purent leur donner une direction à suivre. D'autant plus que cette direction se surimposait à la fois par la structure de l'État, par la législation contraignante, les organisations nazies et par cet effet de contagion qui fait

vivre le totalitarisme par sa présence même, formant ainsi une sorte de boucle à l'infinie. Après tout, un totalitarisme s'impose comme un corps peut naître. Une fois sortie, il a certes besoin d'entretien, mais la partie la plus importante est accomplie dès que sa base est en place, puisque chaque personne devient, par son idéologie pré-transformée, une cellule de propagande qui entretient le régime sans pourtant même le savoir. L'établissement structurel de la société totalitaire était donc le préalable ultime à l'anesthésie du peuple allemand, et cette anesthésie devenait aussi un préalable ultime : celui de l'émergence de l'élite et de la purge des « êtres dépravés ». Comme le chien de Pavlov, le peuple devait devenir cet automate qui, au lieu de gêner le mouvement nazi, l'incarnerait partiellement.

Comme nous l'avons vu, le totalitarisme ne peut s'affirmer entièrement que lorsqu'il contrôle une masse importante d'individus, voir, la terre entière. Cependant, la guerre donna à Hitler et son gouvernement l'occasion de se développer à près de 100% lorsqu'elle éclata, car le brouillard qu'elle entraîne et la réclusion relative que cet événement apporte avec elle à la nation touchée donnent enfin vie à la dichotomie absolue, qui naît dès l'instant où le monde se transforme en antagonisme entre le *nous* et le *eux*, règle primaire du totalitarisme, manichéen dans son essence. Alors, plus besoin d'organisation de façade qui renvoie une image au monde externe puisque ce monde ne doit plus exister. Les seules organisations de façade qui comptent alors, sont celles qui renvoient son reflet au peuple interne pour masquer le pouvoir réel de l'État. Rappelons notamment l'ordre d'Hitler relatif à l'augmentation du cercle d'euthanasie datant du 1^{er} septembre 1939 et qui inaugura cette nouvelle phase. C'est alors que le véritable but nazi put prendre place : le ménage interne de la société, qui devait apporter comme résultat, grâce à l'élimination des indésirables, juxtaposée à

l'endoctrinement de l'élite, la « création » d'une nouvelle race, supérieure. Bien que cette phase ait connu quelques difficultés internes, notamment dus aux protestations, les nazis purent effectivement, avec d'autres mesures, se rapprocher toujours plus de leurs buts, et ce, en éliminant toujours davantage d'ennemis devenus interne par l'expansion territoriale. La perte de la guerre vint cependant mettre fin aux illusions nazies. Par contre, si les nazis eurent gagné le conflit, la création de l'« homme nouveau » du Troisième *Reich* aurait alors fort probablement suivi le triste cours que nous avons observé. L'Europe serait alors devenue, dans cette optique, l'« État aryen », raciste et « hypocondriaque ». Bien que toute création se doive d'être directement « positive », celle-ci se serait finalement révélée, selon nos hypothèses s'appuyant sur la réalité du discours nazi, indirectement « négative ». En effet, cette entité qu'est l'« homme nouveau », pour vivre et s'épanouir ne se devait pas d'émerger réellement ; au contraire, tout devait s'écrouler autour d'elle, de sorte qu'au final, il ne reste plus qu'elle, et ce, par ce processus de purge indéfinie. La politique narcissique hitlérienne n'aurait donc pas engendré en Allemagne que cette *culture-narcissique*, dont nous avons déjà parlé. Sans entrave, elle aurait tout autant mis au monde l'hégémonie de cette race narcissique, brutale et cruelle. C'eut été l'accomplissement de la politique eugénique totalitaire du Troisième *Reich* qui, sans l'unification et l'endoctrinement préalable du peuple allemand, n'aurait jamais été possible.

Bibliographie

- Arendt, Hannah, *Le Système Totalitaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.
- Borch-Jacobsen, Mikkel, *Le Sujet Freudien*, Paris, Aubier Flammarion, 1982.
- Conte, Edouard ; Essner, Cornelia, *La quête de la race : une anthropologie du nazisme*, Paris, Hachette, 1995.
- Cosseron, Serge, *Les Mensonges du Troisième Reich*, Paris, Éditions Perrin, 2007.
- De Giami, Alain, Leridon, Henri, *Les enjeux de la stérilisation*, Paris, Inserm/INED, 2000.
- Ellul, Jacques, *Propagandes*, Paris, Armand Colin, 1962.
- Freud, Sigmund, *Malaise dans la Civilisation*, Paris, PUF, 1971.
- Girard, Jean, *Considérations sur la loi eugénique allemande du 14 juillet 1933*, Strasbourg, Ch. & J. Goeller, 1934.
- Hilberg, Raul, *La Destruction des Juifs d'Europe*, Tome III, Paris, Gallimard, Folio, 2006.
- Himmler, Heinrich, *Discours secrets*, Paris, Gallimard, 1978.
- Hitler, Adolf, *Discours au Jeunesses Hitlériennes*, Congrès du NSDAP, Nuremberg, 14 septembre 1935.
- Hitler, Adolf, *Mon Combat*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1934.
- Kershaw, Ian, *Le Mythe Hitler*, Paris, Flammarion, 1987.
- Knopp, Guido, *Les SS, un avertissement de l'histoire*, Paris, Presses de la Cité, 2005.
- Kogon, Eugen, *L'enfer organisé : le système des camps de concentration*, Paris, La jeune Parque, 1947.
- Le Bon, Gustave, *Psychologie des Foules*, Paris, Retz-C.E.P.L., 1975.
- Leleu, Jean-Luc, *La Waffen-SS : soldats politiques en guerre*, Paris, Perrin, 2007.
- Machiavel, *L'Art de la Guerre*, Paris, Flammarion, 1991.

Matard Bonucci, Marie-Anne, Milza, Pierre, *L'Homme Nouveau dans l'Europe Fasciste (1922-1945)*, Paris, Fayard, 2000.

Payne, Robert, *Vie et Mort d'Adolf Hitler*, Éditions Buchet/Chastel, Paris, 1974.

Pichot, André, *La Société Pure : De Darwin à Hitler*, Paris, Flammarion, 2000.

Poliakov, Léon, *Les Totalitarismes du XXe Siècle*, Paris, Fayard, 1987.

Rauschnig, Hermann, *Hitler m'a dit*, Paris, Nouvelle édition revue et complétée, 1979.

Sibony, Daniel, *Le « racisme », une haine identitaire*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1997.

Tchakhotine, Sergei, *Le Viol des Foules par la Propagande Politique*, Paris, Gallimard, 1992.

Thilliez, Jean, *Hitler, Chef de Parti, Chef d'État, Chef de Guerre*, France-empire, Paris, 1970.

Willmott, H.P., *Première Guerre mondiale*, Paris, Sélection du Reader's Digest, 2004.

Willmott, H.P.; Cross, Robin; Messenger, Charles, *Seconde Guerre mondiale*, Paris, Sélection du Reader's Digest, 2005.

Wormser-Migot, Olga, *Le système concentrationnaire nazi 1933-1945*, Paris, Presses universitaires de France, 1968.